BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°2

JOURNÉE D'ENFER
À KOURSK

BACCARAT 1944
LA FIN DU HARSTADT

L'ÉPOPÉE DU
"ROYAL CAMBOUIS" (2)

ERWIN ROMMEL

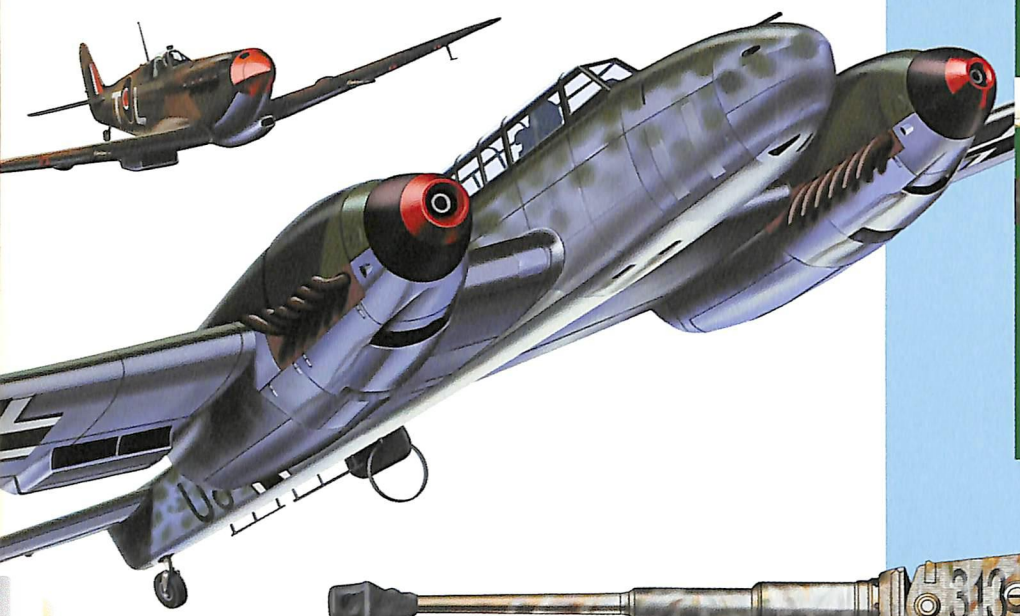
Deutschland über alles !

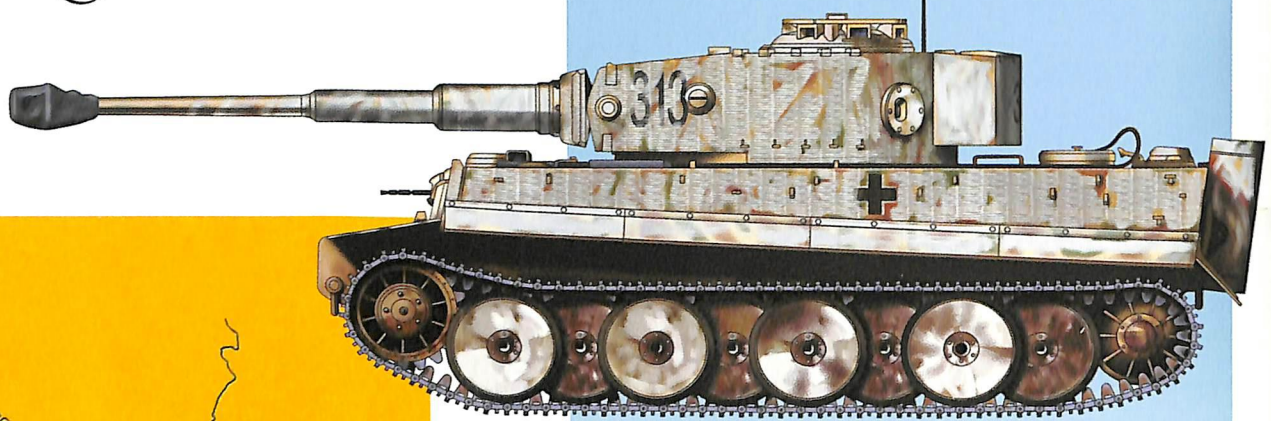
Batailles & Blindés n°2
Bimestriel / Fév.-Mars. 2004
Belgique : 7,40 euros

M 01699 - 2 - F: 6,50 € - RD

HistoirE de GuerrE

Le magazine d'histoire de la seconde guerre mondiale





Tous les mois, découvrez dans le détail l'histoire du plus grand conflit de tous les temps.

Vente en kiosque

Abonnement, commande d'anciens numéros : 03 88 34 00 18

HISTOIRE DE GUERRE - BP75 - 67542 Ostwald CEDEX

NOUS REVENONS DE LOIN !

Chers lecteurs, chers abonnés,

En page 66 du numéro 1 de Batailles & Blindés, profitant de la présentation du sommaire du numéro à venir, nous vous annoncions quelques bonnes surprises... Mal nous en a pris ! car en guise de bonne surprises, la fin de l'année 2003 nous a réservé deux incidents majeurs qui expliquent le retard de parution de la revue initialement prévue en kiosque pour le début du mois de janvier.

Le premier de ces incidents furent les inondations de la ville d'Arles en décembre. En quelques heures à peine, le studio graphique chargé de la mise en page de la revue fut littéralement englouti par les flots et avec lui la totalité des éléments nécessaires à la création du magazine, iconographie et profils en couleurs compris. Comme si cela ne suffisait pas, deux semaines plus tard, une surtension électrique entraîna la perte de plusieurs ordinateurs de la rédaction !

Nous revenons de loin, mais il nous aura fallu recommencer à zéro le numéro que vous tenez entre vos mains et en aménager le sommaire, l'article sur la *8. Panzerdivision* en URSS en 1941 étant malheureusement reporté au numéro 3.

Bien que ces deux incidents furent totalement indépendants de notre volonté, nous vous prions de bien vouloir accepter nos sincères excuses pour ce retard.

Nous souhaitons aussi vous remercier très vivement pour la confiance et l'intérêt que vous portez à Batailles & Blindés ainsi que pour le soutien que d'aucuns nous ont apporté tout au long du mois de janvier !

Yannis Kadari
Rédacteur en chef

Batailles & Blindés N° 2 – Février / Mars 2004

Magazine bimestriel édité par : Caraktère, SARL au capital de 1 000 euros, RCS de Marseille 422 047 118.

Caraktère SARL
306, avenue du Prado
13008 Marseille
France

Téléphone / Télécopie :
04 91 76 50 55
info@caraktere.com

Commission paritaire et ISSN : en cours
Dépôt légal : à parution

Directeur de la publication et rédacteur-en-chef :
Yannis Kadari
Conseillers à la rédaction :
Céline Valence - Antoine Misner

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B - 1070 Bruxelles
Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by
SPEI à Pulnoix (54)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

SOMMAIRE

4 Erwin Rommel, l'Allemagne avant tout !

Biographie de l'un des généraux de la Seconde Guerre mondiale parmi les plus connus au monde. De la Grande Guerre, en passant par la *Reichswehr*, jusqu'à l'*Afrikakorps* et la Normandie, découvrez quelle fut la vie d'un homme pour qui l'Allemagne comptait par-dessus tout !

23 Baccarat 1944, la fin du Harstadt

Pierre Crosnier, canonnier à bord du Sherman Harstadt de la 2e DB, nous livre ses souvenirs de la bataille de Baccarat durant laquelle il faillit perdre la vie.

28 Le chasseur de chars SP 17-pdr Avenger (A30)

En 1942, les Britanniques disposeront enfin d'un canon antichar puissant avec le célèbre 17-pdr, mais il leur manquera un châssis digne de ce nom pour construire un chasseur de chars efficace. L'Avenger est le résultat des recherches engagées par les Anglais dans cette voie.

36 Journée d'enfer à Koursk !

Avant la journée du 12 juillet 1943 à Koursk, le *SS-Obersturmführer* Rudolf von Ribbentrop n'avait certainement jamais imaginé ce que l'on pouvait ressentir lorsque l'on se retrouve seul avec son *Panzer IV* au milieu d'une centaine de T-34 lancés à toute vitesse !

45 T-50, le petit poucet de Leningrad

Le T-50 était sans aucun doute l'un des chars soviétiques des années 40 parmi les plus réussis. Malheureusement, d'insolubles problèmes avec son moteur diesel et des coûts de production élevés auront raison de la machine qui ne sera produite qu'à une soixantaine d'exemplaires.

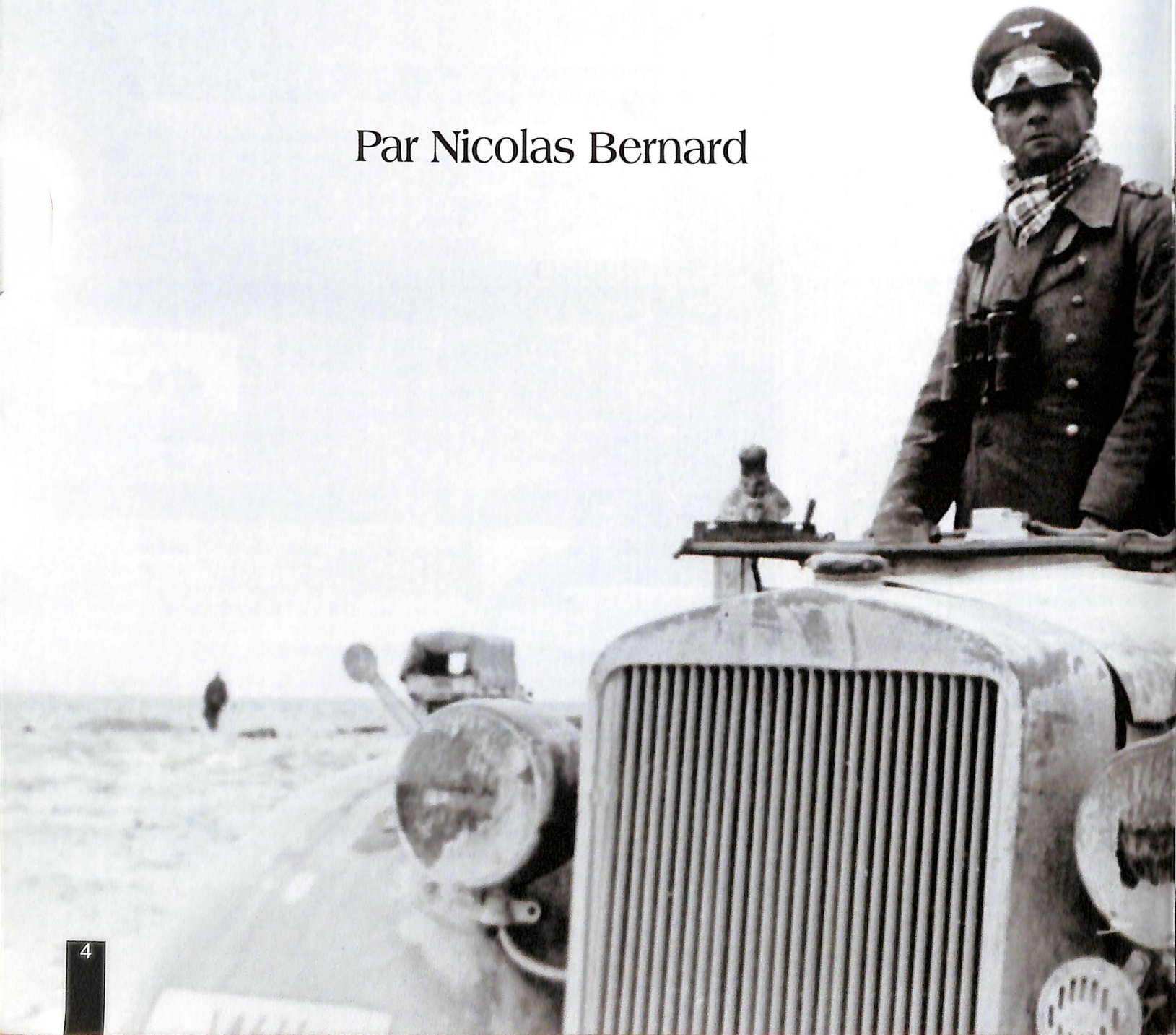
50 L'épopée du « Royal Cambouis » – suite et fin

Après les combats du Gabon et de Syrie contre l'Armée de Vichy, la 1e Compagnie de Chars de la France Libre est engagée face aux Allemands de l'*Afrikakorps* dans le *Western Desert*. Suite et fin de l'aventure exceptionnelle de cette unité qui deviendra en 1943 le noyau dur du 501e RCC de la 2e DB.

ERWIN ROMMEL

Deutschland über alles !
ou
L'Allemagne avant tout !

Par Nicolas Bernard



Personnalité controversée que celle d'Erwin Rommel. A bien des égards, l'homme constitue une espèce de paradoxe permanent dans l'histoire de l'Allemagne au cours de la première moitié du siècle, le symbole glorieux et tragique d'une nation devenue schizophrène. Ce mari attentionné, ce père aimant, ce capitaine à visage humain cherchant à pratiquer une « guerre sans haine », respecté de ses adversaires et adulé par ses troupes, aura servi pendant des années un régime tyrannique, entretenant des relations de confiance et d'amitié avec l'un des pires criminels de l'Histoire, avant de se retourner contre lui pour sauver son pays.

Pour qui veut étudier la vie du Feldmarschall *Rommel, il convient de ne jamais perdre de vue que ce soldat, tout héroïque, chanceux, charmeur, velléitaire qu'il ait été, n'a jamais entretenu de véritable autre passion que son métier : faire la guerre. Ayant choisi la voie des armes, il s'y investira profondément pour y donner le meilleur de lui-même, quitte à sacrifier sa vie de famille et fermer les yeux sur les travers du gouvernement auquel il a juré obéissance. Ce n'est que tardivement, vers la fin de l'année 1943, avec l'ère des défaites militaires et l'enfoncement du IIIe* Reich *dans une politique du crime absolu, que ses yeux vont se dessiller. Mais ce n'est pas sans hésitations que Rommel franchira le Rubicon afin de donner son appui à ceux qui, dans l'ombre, travaillent à la mise hors d'état de nuire du dictateur qui conduit l'Allemagne à sa perte.*

BIOGRAPHIE : ERWIN ROMMEL

Deutschland über alles !

Erwin Johannes Eugen Rommel naît dans la soirée du dimanche 15 novembre 1891, à Heidenheim dans le Wurtemberg. Ses parents sont membres de la bourgeoisie de province. Le petit Erwin est un rêveur. « *C'était un enfant très gentil et docile, qui tenait beaucoup de sa mère* », dira de lui sa sœur. Aimable, plutôt fragile, en tout cas curieux quoique peu brillant à l'école, il se découvre un réel talent pour le bricolage et, à l'âge de quatorze ans, ira jusqu'à concevoir un planeur avec l'aide d'un camarade.

C'est précisément l'adolescence qui transforme Erwin en

La prise du pouvoir par Hitler offre à Rommel des opportunités de carrière

jeune homme sportif et aimant le grand air, mettant fin à la période de stagnation scolaire. Si ses facilités en mathématiques et en mécanique le destinent à une carrière d'ingénieur, son père le réserve néanmoins pour l'armée. Refusé par l'artillerie et le génie, le jeune Rommel entre le 19 juillet 1910 au 124e régiment d'infanterie du Wurtemberg avant de rejoindre en mars 1911 l'École Royale d'officiers de Dantzig. C'est dans cette ville qu'il rencontrera une certaine Lucie Mollin, jeune fille issue d'une famille de propriétaires terriens de Prusse orientale. Les noces auront lieu le 27 novembre 1916. Ses faits d'armes des premiers mois de la Grande Guerre, valent à Rommel d'être décoré de la Croix de Fer de seconde puis de première classe. Son audace et son aptitude au commandement, poussent ses supérieurs à l'affecter à une unité spéciale, le Bataillon de Montagne du Wurtemberg. L'unité est envoyée en Roumanie en 1916. Rommel y montre « *une aptitude remarquable à découvrir le point faible de l'adversaire qu'il attaquait d'une manière très hétérodoxe, souvent contre toutes les règles admises et fréquemment en payant d'audace* ». Au cours de l'hiver 1916, il surprend la garnison roumaine de Cagesti en plein sommeil, capturant quatre cents hommes. En août 1917, il s'empare du Mont Cosna, ayant conduit à travers bois quatre compagnies en file indienne, se faufilant sans être repéré entre deux postes ennemis situés à une cinquantaine de mètres l'un de l'autre.

Le 26 septembre 1917, le bataillon de Rommel est transféré en Italie du Nord, aux côtés des Austro-Hongrois, pour faire partie intégrante de l'offensive qui percera le front italien à Caporetto. Erwin Rommel se distingue particulièrement au cours de cette bataille. Sa tactique s'est rôdée : infiltration des lignes adverses, rapidité de la manœuvre, peu importent le climat et le relief du terrain, pour prendre l'ennemi par surprise, alliant à une préparation intensive un don certain pour l'improvisation. « *Lorsqu'il était contraint à une attaque frontale,* écrit l'un de ses biographes, *il ouvrait habituellement un intense feu de mitrailleuses sur tout le secteur, la concentration la plus importante de ses troupes ayant lieu à l'endroit de l'attaque. Il lançait alors un assaut violent sur un front très étroit. Les assaillants transportaient des mitrailleuses ; une fois la brèche pratiquée, celles-ci étaient mises en position pour battre les flancs ; le reste des assaillants continuait sa poussée sans s'inquiéter de ce qui pouvait arriver à ses arrières* ».

De telles méthodes lui apportent fortune et gloire. Les hommes de Rommel s'emparent du mont Matajur le 26 octobre 1917, à près de 1 700 mètres d'altitude. En cinquante heures, ils auront parcouru vingt kilomètres en pleine montagne, fait prisonniers 150 officiers et 9 000 hommes, saisi 81 pièces d'artillerie. Talonnant l'armée italienne, Rommel se rend maître de la cité de Longarone avec une poignée de soldats. L'audace paie – à moins qu'il ne s'agisse de témérité car les premières failles de ce qui sera la « méthode Rommel », à savoir un excès de confiance en ses propres capacités, apparaissent en effet dès ces affrontements. Ayant initialement prévu, pour prendre Longarone, de traverser la Piave à gué au crépuscule, à la tête de vingt-cinq soldats, le jeune officier tombe sur un barrage italien plus puissant que prévu. Il est le seul membre de son détachement à survivre au feu nourri des mitrailleurs adverses. Qu'importe, à la fin de l'année 1917, il est décoré du prestigieux ordre « Pour le mérite » et devient officier d'état-major. Il finira la Grande Guerre comme capitaine.

GÉNÉRAL DU *FÜHRER*

Rommel, après la guerre, demeure au sein de l'armée de 100 000 hommes autorisée par le Traité de Versailles et dont le général Von Seekt fera un corps de professionnels, noyau dur d'une future armée plus élargie. Après avoir pris part à la répression anticommuniste, il commande un régiment d'infanterie en 1921 avant de devenir instructeur en 1929. Mari et père attentionné (son épouse Lucie accouche d'un fils, Manfred, le 24 décembre 1928), il profite du bricolage, de la mécanique, des activités sportives et se découvre un goût pour la photographie. L'art, la musique et la littérature le pas-

sionnent aussi. Les mondanités de la vie de garnison l'accaparent.

La prise du pouvoir d'Adolf Hitler le 30 janvier 1933 lui offre de prometteuses opportunités de carrière. Il est successivement promu major, lieutenant-colonel puis colonel. S'il n'apprécie ni l'antisémitisme hitlérien, ni les Sections d'Assaut (il ne manifestera aucun regret à l'annonce de la Nuit des Longs Couteaux), Rommel n'est néanmoins pas insensible aux réussites du régime, telles que le rétablissement d'un semblant d'ordre politique et économique ou encore les succès diplomatiques du *Führer*. Il ne peut qu'approuver la reconstitution d'une force militaire digne de ce nom, après l'humiliation du traité de Versailles, alors que Hitler courtise le Haut-Commandement et les jeunes officiers de sa trempe. Lui-même, par ambition, se laisse courtiser par les nazis ; tout en devenant instructeur en chef à la prestigieuse *Kriegsschule* de Potsdam en 1935, Rommel est remarqué par Hitler pour son loyalisme et surtout la publication de son manuel militaire « *Infanterie greift an* » (« L'infanterie attaque ») en 1937, dans lequel il développe ses conceptions tactiques à la lumière de son expérience de la Première Guerre mondiale. Le *Führer* est si impressionné par la qualité de l'ouvrage qu'il ordonne de le faire diffuser par le biais d'une édition populaire assortie d'une préface. Plus de 400 000 exemplaires de l'ouvrage de Rommel seront vendus.

De sorte qu'après avoir été officier de liaison entre la nouvelle *Wehrmacht* et les *Hitlerjugend* afin de donner à ces dernières un entraînement paramilitaire, projet mis en échec du fait de rivalités personnelles, Rommel est affecté à la direction des quartiers généraux de Hitler, qu'il suit de près lors de l'annexion de l'Autriche, laquelle achève de le convaincre du génie hitlérien. L'attachement de Rommel au régime est alors si fort qu'il prend l'habitude de signer ses cartes postales par le désormais traditionnel « *Heil Hitler !* ». En mars 1939, il escorte personnellement le *Reichkanzler* jusqu'à Prague, palliant les insuffisances des services de protection de la *SS* – comme il s'en vantera ultérieurement. Nommé général peu avant la campagne de Pologne, il y commandera le bataillon de protection du *Führer*, nouvelle occasion pour lui de développer des relations privilégiées avec le maître de l'Allemagne.

Ni les exactions du III[e] *Reich*, ni la politique belliciste de son dirigeant ne l'émeuvent. Bien au contraire ; fort du soutien de Hitler, Erwin Rommel exige et obtient le 10 février 1940 le commandement d'une division blindée, la *7. Panzerdivision*. La destruction des armées polonaises en trois semaines a confirmé la validité de ses idées tactiques, et Rommel est désireux de manifester ses talents dans le cadre de la *Panzerwaffe*.

CHEF DE BLINDÉS

La *7. Panzerdivision*, ex *2. leichte Division*, n'est alors qu'une unité en formation, ne comprenant qu'un régiment de chars au lieu des deux promis. De plus, sur les 218 engins que compte la division, plus de la moitié sont d'origine tchèque et souffrent d'une nette insuffisance de blindage. Le jeune général de quarante-huit ans doit reprendre les choses en main, en soumettant ses hommes à un entraînement rigoureux. Il multiplie les manœuvres, teste les liaisons radio, afin de se familiariser avec cette nouvelle forme de guerre, se dépensant sans compter.

10 Mai 1940, l'Allemagne passe à l'offensive à l'Ouest !

Dix mai 1940, l'offensive allemande se déclenche en Hollande et en Belgique. La division de Rommel, qui, en compagnie de la *5. Panzerdivision*, se situe au nord du dispositif blindé censé percer le front français à Sedan, doit traverser les Ardennes belges et franchir la Meuse au nord de Dinant. Son commandant paie de sa personne, roulant en tête de ses troupes à bord d'un *Panzerkampfwagen III* reconverti en char de commandement, prenant de l'avance sur ses

13 mai 1940, les blindés de Rommel sont en train de passer la Meuse ! L'Armée française est enfoncée !
(Coll. Yannis kadari)

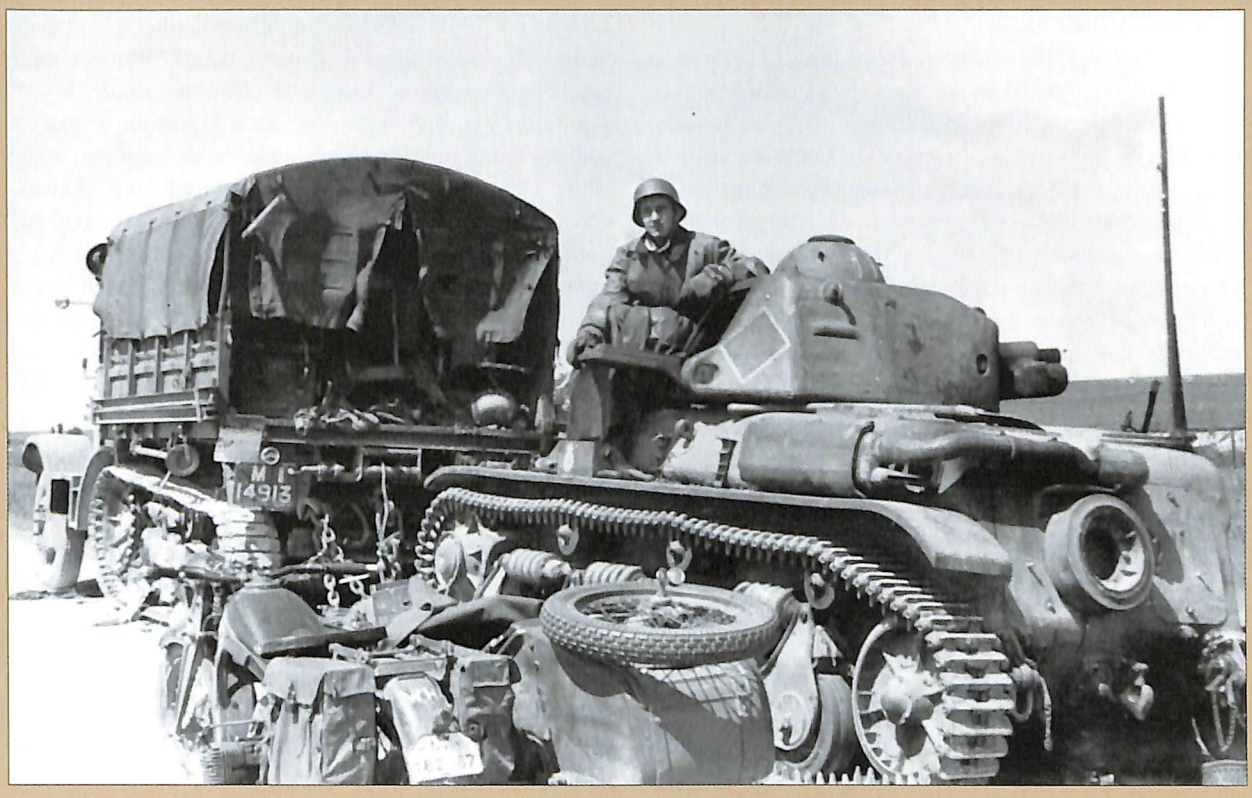
Ce *Panzer 38(t)* de la division blindée d'Erwin Rommel fait son entrée en France par le poste frontière de Clairfayts. (BA)

voisins et atteignant son objectif dans l'après-midi du 12 mai. La traversée débute dès le lendemain, dans des circonstances tourmentées. Rommel la coordonne en personne, sous le feu adverse. Après plusieurs heures d'incertitude et de violents combats, les *Panzer* passent la Meuse. Le front français est enfoncé. Le général allemand passe directement à l'exploitation. Néanmoins, le 14 mai, au cours d'un accrochage, son propre véhicule tombe sur un barrage antichar et est mis hors de combat. Rommel, blessé à la joue, manque de peu d'être fait prisonnier par des soldats des troupes coloniales françaises. Cette mésaventure ne saurait faire oublier que la *7. Panzerdivision* franchit la Belgique à vive allure, parcourt 56 kilomètres dans la nuit du 15 au 16 mai, distançant la *5. Panzerdivision*, semant la confusion dans les rangs de l'Armée alliée, jetant la population sur les routes et anéantissant par surprise des éléments de la 1ère Division Cuirassée de Réserve du général Bruneau. Le 16, Rommel s'empare d'Avesnes, franchit vingt-cinq kilomètres pour arriver à Le Cateau. La percée s'effectue sur trois kilomètres de large, entre plusieurs unités ennemies. Les Allemands tiennent des ponts sur la Sambre. La *5. Panzerdivision* renforce la division de Rommel. Le « coup de faux » se dessine. Premier crime de guerre, le 17 mai : le colonel Savare, du 254e régiment d'infanterie, est abattu sur instruction de Rommel après trois sommations, pour avoir refusé de donner l'ordre de cessez-le-feu à son unité. Des prisonniers de guerre sénégalais seront pareillement massacrés, idéal raciste aidant. Ajoutons que la méthode de tir des troupes de Rommel aboutit à ce que plusieurs ambulances soient prises sous le feu nazi.

A l'instar de plusieurs autres unités blindées allemandes engagées dans la campagne de France, la division de Rommel dispose de quelques *15cm sIG33(Sf) auf Panzerkampfwagen I Ausf B*, plus connus sous leur désignation de *Bison*. (Coll. Robert Noss)

En attendant, l'avance de la division de Rommel surnommée la « Division fantôme » est inexorable. Cambrai tombe le 19 mai – 650 prisonniers. Rommel fait une halte pour renouveller ses stocks de carburant et de munitions. Il repart à l'assaut le 20 mai, vers Arras, avant de subir le lendemain le choc d'une contre-offensive forte de 74 blindés britanniques appuyés par deux bataillons de fantassins et 70 chars français. Les *Pak* allemands de 37 mm s'avèrent impuissants à percer le blindage des Matilda *Mark II*, mais Rommel a l'idée d'utiliser ses pièces de *Flak* de 88 mm pour dresser un barrage de nature à briser l'assaut ennemi. Le succès est au rendez-vous. Les tankistes alliés, sans soutien aérien et privés de l'appui de l'infanterie, se retirent. Rommel respire, mais il a perdu 89 tués, 116 blessés, 173 disparus, soit quatre fois plus d'hommes en une journée qu'au cours de la première phase de la campagne. A peine cinquante soldats britanniques sont prisonniers, mais les Allemands revendiquent la destruction de 43 chars anglais.

Après avoir reçu l'ordre de stopper le 24 mai, la *7. Panzerdivision* reprend son avance vers Lille et contribue à



L'occasion de prendre une photo souvenir était trop belle pour ce motocycliste de la *7. Panzerdivision* de Rommel. L'homme pose sur un R35 tombé en panne et tracté par un Somua MCL.
(Coll. Yannis kadari)

l'encerclement de la moitié de la 1ère armée française, avant d'être affectée plus au sud, en vue de la prochaine offensive sur la Somme (opération « *Rot* »), qui débute le 5 juin. Rommel attaque dans le secteur d'Amiens. Si le passage du cours d'eau a été facilité par une négligence du génie français ayant permis aux *Panzer* de traverser sur deux ponts intacts, ses forces se heurtent à la résistance désespérée de la 5e Division Coloniale. La rupture est obtenue le lendemain ; la Xe armée française est coupée en deux. En trois jours, la *7. Panzerdivision* va parcourir 112 kilomètres, perçant les lignes françaises et encerclant Fécamp le 10 juin. Le 11 juin, la division approche de la ville normande de St Valéry-en-Caux, d'où doit embarquer pour l'Angleterre la *51st Highland Division* britannique du *Major General* Victor Fortune. Tandis que le brouillard retarde l'évacuation, les blindés de Rommel exercent une pression intolérable sur le dispositif allié, si bien que le 12, les Franco-Britanniques capitulent. Les Allemands capturent 12 000 soldats, dont 8 000 Britanniques, et douze généraux, parmi lesquels le général Fortune et le commandant en chef du IXe corps d'armée français. Cinquante-huit chars, une centaine de pièces d'artillerie, plus de trois cents mitrailleuses, des milliers de fusils et mille camions tombent dans l'escarcelle de Rommel. L'on s'en doute, la *Propagandastaffel* s'en donne à cœur joie ! La prise de Cherbourg le 19 juin (30 000 prisonniers, dont deux amiraux) clôt une campagne menée de manière extrêmement brillante, pour ne pas dire inédite. En six semaines de combats, la *7. Panzerdivision* a capturé 97 468 prisonniers, saisi ou mis hors de combat un important matériel, dont 458 blindés, 277 canons, 4 000 camions, 1 500 véhicules automobiles, 1 500 véhicules hippomobiles, 79 avions. Ses pertes se montent à 684 tués, 1 746 blessés, 266 disparus, 42 chars détruits.

Rommel fait preuve d'audace et témoigne d'un sens profond de l'improvisation

Erwin Rommel a témoigné d'un sens profond de l'improvisation, associé à une audace confinant parfois à la témérité. Il n'a cessé de se poster en première ligne, afin de « doper » ses hommes et de leur montrer que même les officiers supérieurs savaient partager l'expérience du soldat sur le front. Sa tactique, inspirée à la fois de son expérience et des préceptes de Guderian et de von Manstein, s'est d'emblée fondée sur la surprise et la rapidité, la puissance de feu et la mobilité. Comme au cours de la Grande Guerre, Rommel s'est efforcé de constamment prendre l'ennemi à revers, surgissant là où on ne l'attendait pas, afin de semer confusion et terreur. En cela, il a parfaitement assimilé la donnée psychologique du *Blitzkrieg*. Sa « Division fantôme » a amplement mérité son titre, se créant une réputation d'invincibilité et surtout d'invisibilité qui, s'ajoutant à la fiabilité de la troupe et au talent du commandant, aboutira à impressionner un adversaire dépassé par une situation qui lui échappe.

Cette colonne de prisonniers symbolise à elle toute seule l'effondrement des armées françaises en mai et juin 1940.
(Coll. Yannis kadari)

BIOGRAPHIE : ERWIN ROMMEL

Deutschland über alles !

RENARD DU DÉSERT

Après six semaines de course effrénée à travers la France, la *7. Panzerdivision* prend du repos, en attendant l'invasion de la Grande-Bretagne. Rommel collabore à la mise en scène d'un film de propagande, « *Victoire à l'Ouest* », qui décrit sous forme de documentaire la conquête allemande de l'Europe occidentale. Des prisonniers de guerre coloniaux sont réquisitionnés pour l'occasion. Devant les cinéastes du Dr Goebbels, Rommel « rejoue le film » de son passage de la Somme par ses troupes, mais les séquences sont si spectaculaires que quelques soldats y perdent la vie… La Propagande prospère mais l'Angleterre résiste, la *Royal Air Force* tenant en échec la *Luftwaffe*. Le débarquement sur les côtes britanniques n'aura pas lieu.

Pire encore, en décembre 1940, les 37 000 soldats du général O'Connor bousculent en Egypte la X[e] armée italienne pourtant numériquement deux fois plus importante. En deux mois, les troupes italiennes sont totalement anéanties, les forces du *Commonwealth* s'emparent de la moitié est de la Libye. La route de Tripoli est grande ouverte, le *Duce* fulmine. L'Axe sera t-il chassé d'Afrique ? Ce désastre italien, survenant après la mise hors de combat de plusieurs navires de la *Regia Marina* à Tarente le 11 novembre 1940, et alors que l'armée de Mussolini s'enlise face à la résistance grecque, pousse Hitler à intervenir en Méditerranée. Son objectif est de frapper fort pour amener Londres à négocier la paix avant

Erwin Rommel prend la tête de l'*Afrikakorps*. Une légende est sur le point de naître !

l'invasion de l'Union Soviétique. La Yougoslavie, la Grèce, la Crête seront envahies au printemps. Des accords militaires seront passés avec la France, et des insurrections favorisées en Iraq. Le bombardement des villes anglaises se durcira. Le redoutable cuirassé Bismarck devra au plus tôt semer la terreur sur des océans déjà écumés par les *U-Boote*. Et l'un de ces atouts que Hitler compte réserver à Churchill n'est autre que le héros de la *7. Panzerdivision*, Erwin Rommel.

Voici le *Hauptmann* Seebohm, commandant d'une compagnie d'écoute radio qui donnera à Rommel, de précieuses informations sur les mouvements des troupes ennemies. (DR)

Le 6 février 1941, le *Führer* confie à ce dernier le commandement d'un corps blindé en partance pour l'Afrique. L'unité est composée de la *5. Leichte Division* et de la *15. Panzerdivision*. Théoriquement, cette formation se placera sous les ordres du général italien Gariboldi. Pourquoi un tel choix, sachant que Rommel est un esprit militaire jaloux de son indépendance – sans compter avec son passé en Italie du nord vingt-quatre ans auparavant ?

Hitler s'expliquera ainsi auprès d'un diplomate italien : « *J'ai choisi Rommel parce qu'il sait, comme Dietl à Narvik, mobiliser ses troupes. C'est une qualité essentielle pour qui commande une armée qui se bat dans des pays aux conditions climatiques très dures, comme l'Arctique ou l'Afrique du Nord.* » Mais il y a sans doute la volonté, chez le dictateur nazi, de reprendre aux Italiens le contrôle d'un important théâtre d'opérations, d'une part en y envoyant l'un de ses meilleurs généraux, d'autre part en ce que ce général constitue, avec d'autres – tels que Dietl, héros de la Propagande pour ses faits d'armes en Norvège – un symbole de la réussite militaire nazie. Hitler et Goebbels ont parfaitement assimilé le rôle des médias dans la gestion d'un conflit. La campagne d'Afrique doit se transformer en épopée. Ainsi, la désignation des forces allemandes sous le terme d'*Afrikakorps* ne relève aucunement du hasard bureaucratique.

Si tel est le calcul hitlérien, force est d'admettre qu'il se révélera fondé. Car Rommel ne perd pas de temps. Alors que les appareils du *Fliegerkorps X* du général Geisler bombardent Benghazi, Rommel atterrit à Tripoli le 12 février pour coordonner l'arrivée de ses premiers éléments, tout en effectuant des vols d'observation censés reconnaître le terrain. Avec deux bataillons, il décide de passer à l'offensive dès le mois de mars, ce qu'il fait à l'aide de maquettes de chars en bois montés sur des châssis de Volkswagen, à la consternation des Italiens.

La contre-attaque tombe au bon moment. Les Britanniques ont prélevé des forces en Libye pour les envoyer en Grèce et en Ethiopie, contre les Italiens, et se replient de leurs positions conquises, tandis que Rommel dispose de formations constamment renforcées comptant désormais cent-cinquante *Panzer*. Mieux encore, le 6 avril, les généraux Neame et O'Connor, les conquérants de la Libye, sont faits prisonniers après s'être égarés avec leur jeep dans le désert. Cinq jours plus tard, suite à une avance éclair, les forces de l'Axe arrivent devant Tobrouk, défendu par 15 000 soldats australiens et néo-zélandais. L'importance stratégique de ce port, qui peut accueillir des navires de gros tonnage, n'échappe ni à Rommel, ni aux Britanniques. Un premier assaut se heurte à la résistance acharnée des « Rats du Désert » et se solde par la perte d'une vingtaine de blindés. Rommel, qui n'a pas les moyens de poursuivre, laisse Tobrouk de côté et doit affronter une contre-attaque britannique (Opération « Battleaxe »). Les pièces de 88 déciment les chars anglais. Quatre-vingt onze d'entre eux sont détruits, soit le tiers des effectifs engagés. L'offensive « Brevity » donnera des résultats tout aussi désastreux.

L'*Afrikakorps* entre en Egypte le 15 avril. La *90. leichte Afrika Division* le renforce au cours de l'été. Rommel se trouve alors un nouvel adversaire en la personne du général Claude J.E. Auchinleck, chef du front méditerranéen qui

englobe la *8th Army* en Egypte. Churchill lui a donné des ordres stricts – écraser Rommel, vaincre cette légende qui commence à se former, reconquérir le terrain perdu – et des moyens à leur hauteur : 118 000 hommes, plus de 900 chars, 1 000 avions, contre 30 000 Allemands et 60 000 Italiens. Le 18 novembre 1941, l'opération « Crusader » est lancée pour dégager Tobrouk, précédée de l'envoi d'un commando chargé de liquider Rommel. Ce sera un échec, ce dernier se trouvant à Rome. « Crusader » débute mal. Une fois de plus, les 88 et les champs de mines, une autre spécialité de Rommel, ne font qu'une bouchée des Matilda britanniques et des Stuart d'origine américaine. Les blindés allemands effectuent un raid à l'intérieur des lignes adverses, une mêlée très confuse s'ensuit. Au final, l'*Afrikakorps* ne compte plus qu'une soixantaine de chars à court d'essence. Rommel est contraint à la retraite le 7 décembre 1941. Il abandonne l'Egypte, Tobrouk et la Cyrénaïque. Benghazi tombe le 25 décembre. Au total, l'Axe a perdu 33 000 prisonniers et 382 chars. Les Britanniques ont laissé 278 blindés sur le terrain.

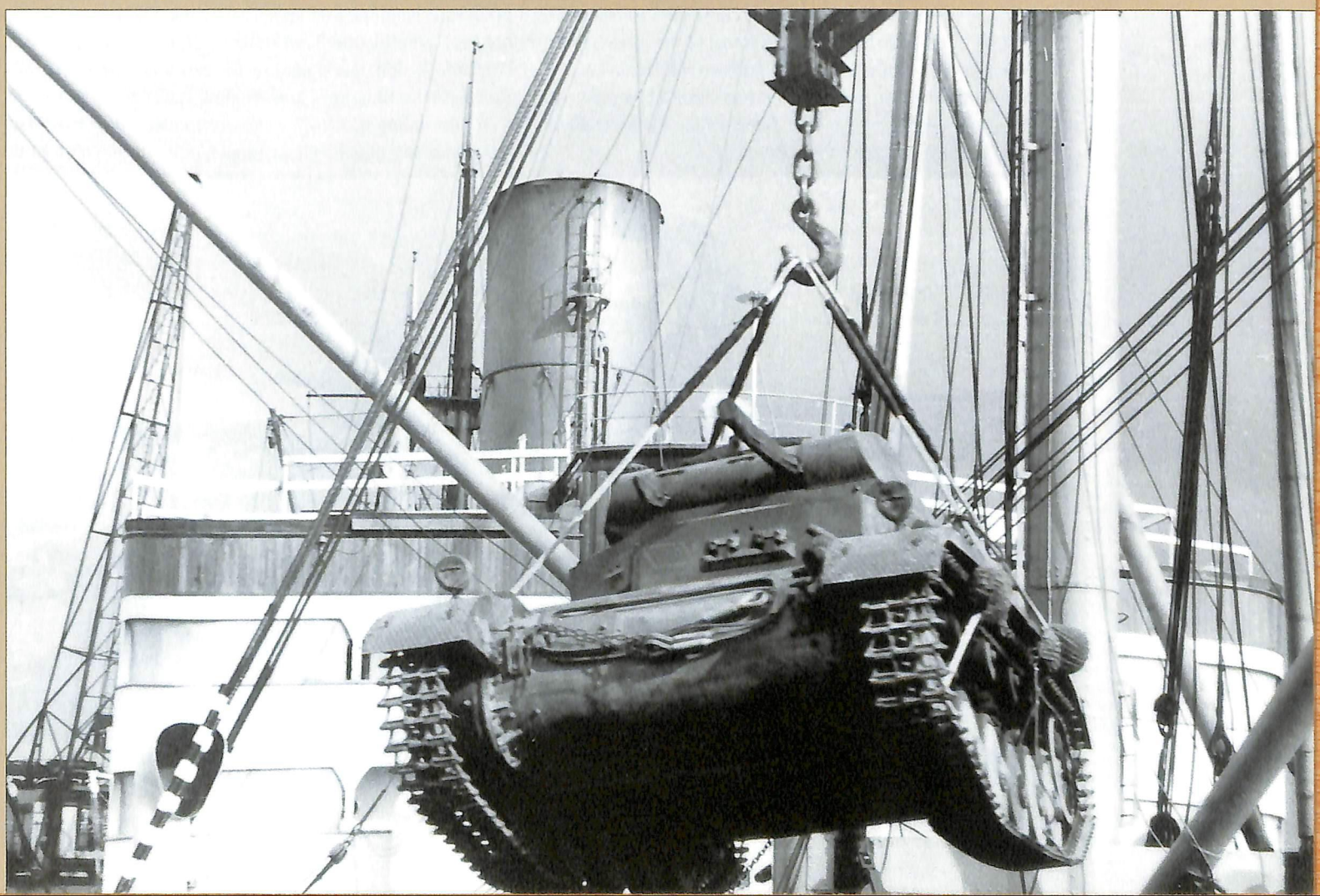
ICÔNE

Cette défaite n'est qu'un incident et la retraite que provisoire. Rommel, qui reçoit de nouveaux chars en renforts, bénéficie de l'arrivée des appareils du général Kesselring. Revenus du Front de l'Est et basés en Sicile, les avions allemands bombardent l'île fortifiée de Malte, si gênante vis-à-vis du ravitaillement des forces germano-italiennes en Afrique. Par ailleurs, des hommes-grenouilles italiens ont mis hors de combat deux cuirassés et un cargo de la *Royal Navy* dans la rade d'Alexandrie, ce qui facilite la neutralisation de Malte. Surtout, alors que les Allemands se renforcent, les Britanniques doivent envoyer des troupes affronter les Japonais qui déferlent, à la même heure, sur l'Asie du Sud-Est.

S'y ajoutent les succès du renseignement. L'*Abwehr* décrypte en effet les messages codés transmis par les attachés militaires américains en poste à l'étranger dont ceux envoyés par le colonel Frank B. Feller, du Caire, lesquels regorgent de précisions quant au dispositif militaire britannique sur le théâtre méditerranéen. L'*Abwehr* réussira également à envoyer un espion au Caire, John Eppler, en juin 1942, pour prendre contact avec les milieux indépendantistes et favoriser des entreprises de déstabilisation, dans le cadre de l'opération « Kondor ». Troisième appoint pour Rommel, et non des moindres, la compagnie Horch, à savoir le service d'écoute et d'espionnage radio du capitaine Alfred Seebohm, patronnant un système d'interception des messages radio britanniques extrêmement efficace. Ces diverses sources d'informations vont permettre à Rommel de percer à jour l'état des forces adverses et de prévoir leurs manœuvres. Une partie des succès remportés par l'*Afrikakorps* trouve ici son explication.

L'*Afrikakorps* est un outil remarquable ! Le moral de la troupe y est excellent !

Mais il serait vain de vouloir remettre en cause le génie manœuvrier de Rommel. Comme auparavant, il s'adapte très facilement à une situation pour la retourner à son avantage, réussissant en un laps de temps très court là où les généraux italiens ont été vaincus. Rommel a pu étudier la campagne menée par le général O'Connor de décembre 1940 à février 1941. Il en reprendra le concept avec le succès et l'audace



L'*Afrikakorps* arrive en Lybi[e]. Malgré leur infériorité, les *Panzer II* seront utilisés par les divisions de Rommel jusqu'aux derniers combats de Tunisie en 1943. (Coll. Yannis Kadari)

que l'on sait : fixation de l'adversaire le long de la route littorale, contournement des positions adverses par les forces mobiles au sud, ce qui suppose une extrême rapidité et une logistique sans faille – or, si Rommel est un adepte du mouvement, de la diversion et de la fortification, les données de l'intendance lui échappent et il se retrouvera plus d'une fois menacé d'être coupé de ses arrières ou en manque de munitions et de carburant. De plus, sa méthode de commandement, en première ligne, si elle facilite l'appréhension de la situation et permet de réagir au plus vite, n'est pas sans défaut. A plusieurs reprises, il échappe de justesse à la capture ou à la mort. L'on ne saurait oublier non plus que Rommel a su s'entourer d'exécutants remarquables, tels que Crüwell, Cramer ou Bayerlein, alors qu'il ne s'entend ni avec le Haut-Commandement italien, ni avec ses supérieurs allemands. D'ailleurs, le chef d'état-major de l'*Oberkommando des Heeres* (*OKH*), Franz Halder, lui voue une hostilité sans bornes.

Rommel approche ! La panique se répand au Caire où l'on brûle les archives !

Ces tensions relationnelles ne lui sont cependant pas préjudiciables, car Rommel sait pouvoir compter sur l'appui du *Führer*, et celui de ses hommes. L'*Afrikakorps* est en effet un outil remarquable. Le moral de la troupe, sensibilisée à l'argumentaire national-socialiste ainsi qu'on le verra ultérieurement dans les camps de prisonniers, est excellent. Les équipages de chars ont même été entraînés dans les landes sabloneuses de la région de Lüneburg, dans le nord de l'Allemagne. Ne peuvent être omises non plus les forces italiennes, qui forment le gros du contingent axiste mais combattent dans des conditions plus difficiles, du fait d'un matériel périmé et d'un ravitaillement alimentaire et militaire insuffisant. Rommel se montrera ingrat à l'égard de ces indispensables alliés souvent reconvertis en boucs-émissaires de ses propres erreurs, contribuant par ses critiques à propager le mythe d'une armée italienne plutôt apte à la débandade qu'à l'affrontement.

Chaleur et poussière constituent autant de pièges dont il faut tenir compte. La guerre du désert suppose d'être une guerre sans haine. Ne sont gaspillés ni l'eau, ni les vivres. La position des blessés est signalée à l'aide de fanions pour permettre aux secours d'intervenir avant que la chaleur ne les ait achevés. À l'occasion, des trêves sont négociées entre les deux camps. L'absence de population civile revient à effectuer une guerre essentiellement « militaire », sans massacres ni représailles. Contrairement aux officiers du Front de l'Est, Rommel n'a pas à être accompagné d'une unité mobile de tuerie, les tristement célèbres *Einsatzgruppen-SS*. Quoique ses soldats, pour combler leur manque d'effectifs, tapissent l'Afrique du Nord de mines antipersonnel, l'homme en lui-même n'est pas un monstre et contrairement à maints généraux tels que Guderian ou von Manstein, il protestera contre les crimes nazis, ne serait-ce que parce que le durcissement de la répression ne peut que nourrir la Résistance. Les prisonniers de guerre alliés, de leur aveu, seront tous bien traités, Rommel refusant par exemple d'appliquer la directive édictée par Hitler le 18 octobre 1942 prévoyant d'exécuter les membres des commandos ennemis. D'où cette réputation de chevalerie qui, liée à celle de ses aptitudes militaires et quoique non dépourvue de pragmatisme, force le respect de ses adversaires et contribue à sa célébrité. Paradoxalement, ce sont les propagandistes nazis et britanniques qui tenteront de faire de Rommel un authentique nazi, membre de longue date des Sections d'Assaut. Qu'importe, il personnifie la campagne d'Afrique. Les officiers britanniques en appellent même à son « *génie surnaturel* » pour justifier leurs défaites, au point que le général Auchinleck doit leur interdire de considérer « *notre ami Rommel* » comme un « *surhomme* », un « *magicien* », un « *croquemitaine* », « *bien qu'il soit incontestablement très énergique et capable* », leur rappelant qu'il convient, pour

La guerre dans le désert permet de repérer les unités adverses à de très longues distances. Rares sont les possibilités permettant de surprendre son adversaire !
(Coll. Yannis Kadari)

Ce *Panzerkampfwagen III Ausf G* du *Panzer-Regiment 5* de la *5. Leichte Division* a été photographié lors de la première offensive de Rommel en direction de Tobrouk.
(Australian War Memorial)

désigner l'adversaire, de faire référence « *aux Allemands, aux Puissances de l'Axe, à l'ennemi « plutôt qu'à » Rommel* ». Il n'a pas compris qu'à cette légende née des deux côtés du front doit s'opposer une autre légende. Son successeur, le général Bernard L. Montgomery, saura retenir la leçon, en se forgeant sa propre image médiatique bien avant même la bataille d'El Alamein.

FELDMARSHALL

L'offensive de Rommel se déclenche le 21 janvier 1942. La *1st Armoured Division* britannique est anéantie. La cité de Benghazi est reprise le 29 janvier. Les Allemands parviennent jusqu'à la ligne de Gazala, à l'ouest de Tobrouk. Une nouvelle pause se produit, au cours de laquelle est mis au point, par Kesselring, l'*Oberkommando der Wehrmacht* et le Haut-Commandement italien, un projet de conquête de la Méditerranée orientale en trois phases. Après que Rommel aura repris Tobrouk, Malte succombera à l'opération « Herkules », un vaste assaut aéroporté germano-italien, lequel précèdera l'offensive finale du Renard du Désert vers Alexandrie et Le Caire, une fois que celui-ci disposera d'effectifs pleinement renforcés. A cet effet, en mai 1942, Rommel aligne 90 000 hommes appuyés par 560 blindés, face à 100 000 soldats et 850 chars alliés.

Devant Rommel, une ligne partant de Gazala, au nord, au point fortifié de Bir Hakeim, au sud. L'Allemand compte la contourner par le sud, puis remonter vers le nord en coupant en deux la *8th Army* du général Ritchie. Le 26 mai à 14 heures, les Italiens attaquent Gazala afin de faire diversion, tandis que les *Panzer* roulent à 15 kilomètres au sud de Bir Hakeim.

Malgré son état, cette épave de *Panzer III* sera récupérée et remise en état par les soldats de l'*Afrikakorps* ! Manquant cruellement de matériels, les hommes de Rommel passeront maîtres en matière de cannibalisation et de réutilisation.
(BA)

BIOGRAPHIE : ERWIN ROMMEL

Deutschland über alles !

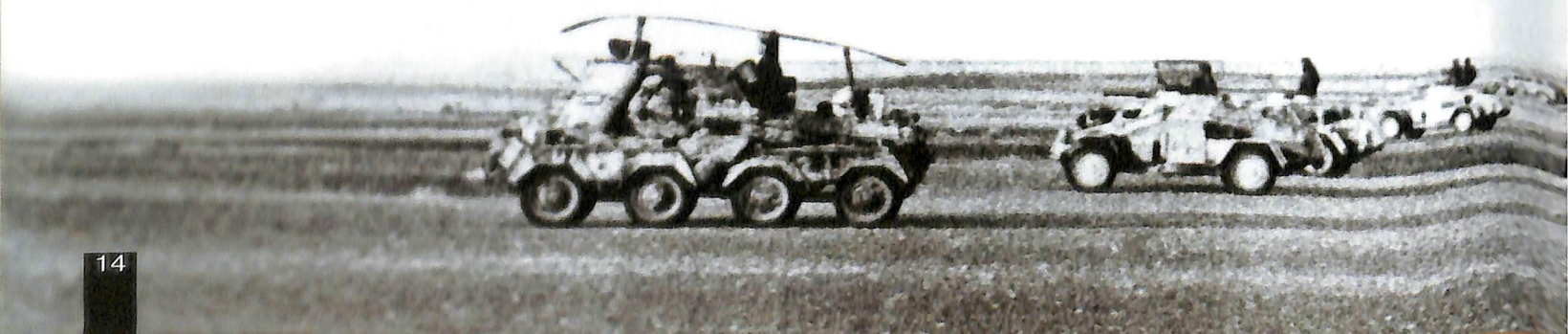
Cérémonie de remise de décorations en présence de nombreux journalistes. L'aventure de l'*Afrikakorps* sera considérablement médiatisée, ce qui contribuera grandement à alimenter la légende du Renard du Désert auprès du peuple allemand. (Coll. Yannis Kadari)

L'effet de surprise est tel que Rommel peut un instant croire à la réussite de son plan. Le général Ritchie envoie ses tanks de manière dispersée, dans le plus grand désordre – deux divisions blindées au total. Les pertes sont néanmoins très lourdes chez les Axistes qui manquent de carburant en raison de l'opiniâtre résistance de Bir Hakeim, tenu par la 1ère brigade des Forces Françaises Libres du général Koenig, ce qui oblige à allonger les voies de communications.

L'*Afrikakorps* est rapidement encerclé, le général Crüwell lui-même est capturé. Rommel doit s'enfuir vers l'ouest. Suite à de furieux combats, les Allemands mettent en pièces la *150th Brigade* anglaise dans la nuit du 31 mai au 1er juin, et restaurent leurs lignes de communications, mais encore faut-il mettre Bir Hakeim hors d'état de nuire. Après plus de dix jours de siège, le point d'appui est évacué dans la nuit du 10 au 11 juin. Cette résistance a retardé Rommel, et offert à la *8th Army* un répit indispensable pour se retirer en préservant l'essentiel de ses forces. Mais Churchill a donné l'ordre de tenir Tobrouk, que les généraux anglais estiment indéfendable. Attaquée le 20 juin par les troupes de l'Axe, la ville capitule le lendemain. Rommel s'empare d'un butin de 35 000 prisonniers, 70 chars, d'innombrables stocks de carburant et de munitions : les 4/5e de l'*Afrikakorps* rouleront dans des véhicules britanniques. Le général Ritchie est limogé le 25 juin.

C'est le triomphe de Rommel, nommé *Feldmarschall* par Hitler. La panique se répand au Caire, où l'on brûle les archives alors que les indépendantistes pavoisent. Grisé, le nouveau maréchal convainc le *Führer* et le *Duce* de renoncer à envahir Malte. La *8th Army*, plaide t-il, est KO debout, au bord de l'effondrement, l'occasion ne doit pas être gâchée. Mais cet excès d'audace, qui a failli lui être fatal en maintes occasions, constitue une erreur capitale. L'adversaire, en effet, est loin d'être anéanti, et cette décision de Rommel sauve Malte de l'invasion, ce qui entraînera des conséquences dramatiques pour le ravitaillement italien et allemand en Afrique du Nord.

Du coup, le « Renard du Désert » manque de troupes. Il ne dispose plus que de 44 chars – sans parler de l'érosion du soutien aérien fourni par une *Luftwaffe* exsangue. Il y a pire encore, ses sources de renseignements se tarissent. Le 10 juillet 1942, les Australiens s'emparent de la compagnie d'interception radio du capitaine Seebohm ; premier désastre suivi de deux autres. Les Britanniques réalisent le mois suivant, grâce aux dossiers saisis à la faveur du raid, que les Allemands décryptent les messages codés de l'attaché américain au Caire, où opèrent d'ailleurs des espions d'une certaine mission « Kondor »… Rommel perdra au même moment ces deux pôles de renseignements, les Britanniques se servant de la filière « Kondor » pour lui transmettre de fausses informations. Tel est pris qui croyait prendre ! Les résultats ne se



Ce *Panzerkampfwagen III Ausf G* a été détruit dans la région de Tobrouk. (Australian War Memorial)

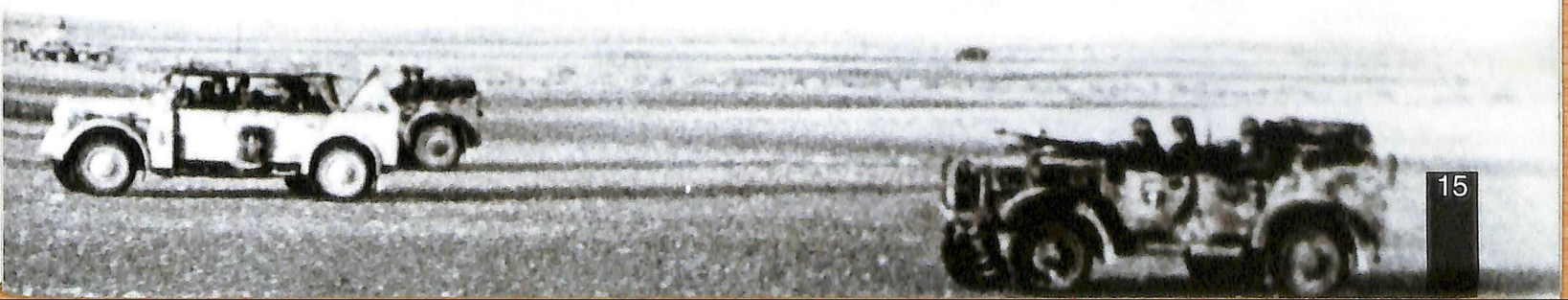
font pas attendre. Le mois de juillet voit se multiplier les combats d'usure. Ni l'un ni l'autre des protagonistes n'emportent la décision, mais le temps travaille pour les Britanniques, car Malte aspire les réserves axistes alors que la *8th Army* se renforce constamment, avec un nouveau chef à sa tête, le général Montgomery. Le 30 août, Rommel lance une ultime offensive, à Alam Halfa, mais devant la farouche résistance adverse, il ordonne le repli trois jours plus tard. Epuisé et malade, conscient d'être dans l'impasse, il part pour l'Europe le 22 septembre 1942, remplacé par deux généraux venus de Russie, Stumme et von Thoma, alors que lui avait proposé Guderian.

Épuisé et malade, Rommel quitte l'Afrique pour l'Europe en septembre 1942

VAINCU

S'entretenant avec Mussolini et Hitler, Rommel reçoit des promesses de renforts... qui ne resteront que des promesses, Malte aidant. Pour la première fois, il se met à douter des capacités hitlériennes à emporter la décision militaire et politique. La bataille de rues de Stalingrad n'est pas pour le réjouir.

Et encore moins l'offensive de Montgomery à El Alamein, le 23 octobre 1942, engageant deux fois plus d'hommes et de matériel que les Germano-Italiens. L'attaque se heurte à un système de défense en profondeur mis au point par Rommel, à base de champs de mines, surnommés les « Jardins du Diable » et de points d'appuis armés d'antichars et de mitrailleuses. L'infanterie britannique est littéralement clouée sur place, mais Monty exerce une pression terrible sur les lignes adverses, afin d'y attirer les chars axistes et mieux les détruire. Le général Stumme succombe à une crise cardiaque sous le feu ennemi. Rommel doit repartir pour l'Afrique. Sur place, il ne peut que constater l'urgence d'un repli. Le 2 novembre, Montgomery a lancé une nouvelle offensive, encore plus violente, qui contraint Rommel à sonner la retraite à laquelle s'oppose un contre-ordre du *Führer* en date du 3 novembre exigeant « *de tenir, de ne pas reculer d'un mètre* ». Le lendemain, l'anéantissement de la 132e *Divisione Corazzata* « Ariete » et la capture du général von Thoma, ainsi que l'imminente destruction de toutes ses forces, poussent le « Renard du Désert » à désobéir à Hitler. L'*Afrikakorps* entame une longue retraite vers la Tunisie, où atterrissent les premiers parachutistes et *Panzer* allemands censés contenir les Anglo-Américains débarqués le 8 novembre 1942 en Afrique du Nord française. La Libye est abandonnée. Le port fortifié de Tobrouk est libéré le 13 novembre, Benghazi le 19. Montgomery s'avère cependant incapable de rattraper Rommel, qui s'établit solidement en Tunisie en janvier 1943, portant le dispositif militaire de l'Axe à cinq divisions blindées, quatre divisions motorisées, douze divisions d'infanterie, soit 260 000 hommes. Rommel doit compter avec le général Jürgen von Arnim, chef de la *5. Panzerarmee* nouvellement créée, division bureaucratique qu'il n'apprécie guère. La campagne de Tunisie tourne mal,



Le débarquement des toupes anglo-américaines en Algérie et au Maroc, le 8 novembre 1942, obligera Hitler à envahir la zone libre et à engager de nouvelles unités en Tunisie. L'on voit ici l'arrivée d'un camion-radio transporté en Tunisie depuis l'Europe à bord d'un Messerschmitt Me 323Gigant de la *TG 5*. (Coll. Yannis Kadari)

malgré un succès initial à Kasserine, le 14 février 1943, au cours duquel les *Panzer* de Rommel bousculent le *II Corps* américain, particulièrement inexpérimenté et mal commandé. Von Arnim se révèle incapable de percer les lignes britanniques, ses troupes blindées sont décimées. Rommel échoue pareillement le 6 mars à Medenine. Les Britanniques, qui décryptent les codes allemands, l'attendent. Plus de 600 Allemands et 52 *Panzer* sont perdus. Le 9 mars, Rommel, écoeuré et malade, quitte l'Afrique pour ne plus jamais y revenir. Deux mois plus tard, le corps expéditionnaire axiste capitule. La catastrophe africaine, succédant à l'heure des triomphes, heurte profondément le *Feldmarschall* qui ne s'en remettra pas ni sur le plan physique, ni sur le plan psychologique. Dès cet instant, il accumulera les maladresses militaires.

Depuis la bataille d'El Alamein, les tankistes britanniques bénéficient de l'arrivée des premiers chars M4 américains, les fameux Sherman. Celui-ci a été photographié en Tunisie en 1943. (Coll. Yannis Kadari)

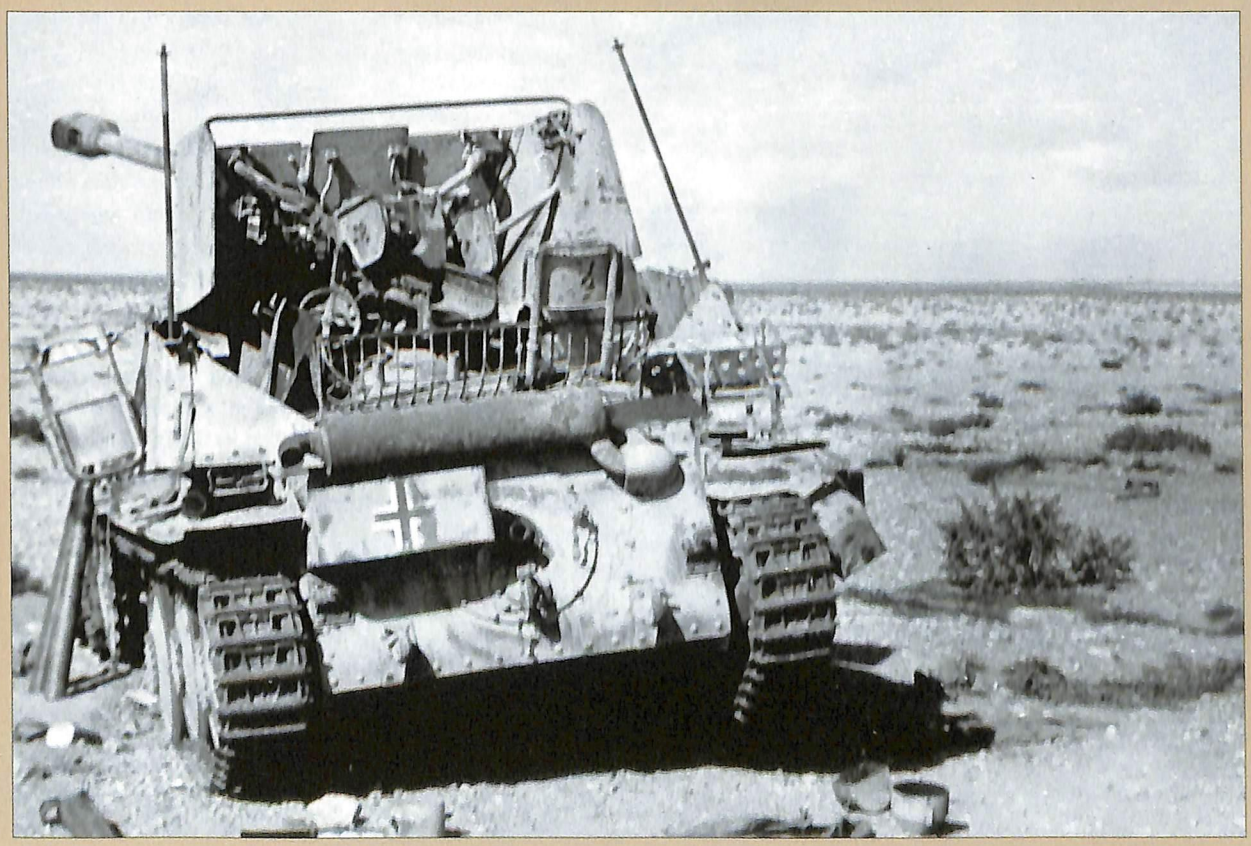
Rommel, faute d'armée, est mis en disponibilité. En juillet, à l'occasion du débarquement allié en Sicile, il reçoit le commandement du *Heeresgruppe B*, d'abord transféré en Grèce, pour repousser un éventuel débarquement, puis en Italie, afin d'occuper le pays avec l'aide des troupes de Kesselring, suite à la chute de Mussolini. Rommel pense l'Italie peu défendable et suggère une retraite des forces allemandes à 144 kilomètres au nord de Rome, mais Kesselring parvient à convaincre le *Führer* qu'une résistance au sud de la Ville éternelle, dans la région de Cassino, est possible et même souhaitable. Hitler confie à ce dernier le commandement de toutes les troupes allemandes dans la péninsule. Contrairement à ce qu'avait prévu Rommel, Kesselring parviendra à tenir les Alliés en échec pendant plusieurs mois. Le pessimisme du Renard du Désert, associé à sa mésentente avec les Italiens et sa trop grande volonté d'indépendance sur le terrain, a empêché Hitler de le maintenir en Italie. Rommel se retrouve à nouveau sans poste réel. Il en profite pour installer sa famille à Herrlingen, en Souabe, dans une maison ayant appartenu à des juifs jusqu'à sa confiscation en 1942, tandis que des prisonniers de guerre soviétiques sont réquisitionnés pour achever les travaux. Il n'a pas le temps de s'y attarder, Hitler vient de le charger d'inspecter l'*Atlantikwall*, le fameux « Mur de l'Atlantique ».

ARCHITECTE

La Propagande ne peut en effet se passer du héros africain. Le Mur de l'Atlantique n'en sera que plus infranchissable. Mais au terme de ses tournées d'inspection, de la Norvège à Bayonne, le *Feldmarschall* ne peut que constater ses insuffisances et ses imperfections. Les blockhaus ne sont pas tous achevés, et ne répondent pas aux critères de sécurité. Les mines manquent. Si certains ports sont protégés d'un assaut maritime, rien n'a été prévu pour une attaque venant de la terre. Rommel se résout à réaménager, voire bâtir ce Mur qui n'existe que dans les actualités de la *Propagandastaffel*.

Le Renard du Désert s'improvise bâtisseur de forteresse, faisant œuvre de ses talents de bricoleur. Contre une éventuelle attaque des parachutistes, il fait installer d'énormes pieux sur des espaces minés découverts à l'intérieur des terres – les « asperges de Rommel » – tandis que les terres basses de l'embouchure de la Vire sont inondées. Les plages sont parsemées de pièges : « hérissons tchèques », « grilles belges » de 2 mètres de haut, « dents de dragon » en béton, trépieds en bois haut de 2 à 3 mètres, le tout muni de charges explosives. Et les mines, qui se multiplient par millions. De la Loire à la Hollande, sur 1 400 km, 9 300 bunkers

L'Axe est chassé d'Afrique. Rommel devient inspecteur de l'*Atlantikwall*



En haut et en bas : Mai 1943. C'est la fin de l'Axe en Afrique du Nord. Des milliers de soldats de l'*Afrikakorps* partiront en captivité aux USA, tandis que leur chef sera chargé d'améliorer les défenses de l'*Atlantikwall*. (Australian War Memorial et BA)

A son retour en Europe après la fin de l'axe en Afrique du Nord, Rommel est dans un premier temps nommé en Italie, pays qu'il quittera bien vite afin de devenir inspecteur des défenses allemandes de l'Atlantique. (BA)

surgissent de terre, nécessitant 13 millions de mètres cubes de béton et 1,2 million de tonnes de fer. « *La guerre sera gagnée ou perdue sur ces plages* », déclare Rommel à son aide de camp. « *Nous n'avons qu'une seule chance de repousser l'ennemi, et c'est quand il sera dans l'eau, barbotant et luttant pour venir à terre. La ligne principale de résistance sera ici. Toutes nos forces doivent se trouver le long de ces côtes. Croyez-moi, les premières vingt-quatre heures seront décisives. Pour les Alliés comme pour l'Allemagne, ce sera le jour le plus long !* »

Cette conception stratégique est à l'origine d'un contentieux l'opposant à von Runstedt, son supérieur, commandant en chef du Front de l'Ouest (qui méprise Rommel, l'appelant « *Marschall Bubbi* » ou « le Maréchal Gosse »), ainsi qu'à Geyr von Schweppenburg, commandant de la *Panzergruppe West*, et Guderian, Inspecteur général de la *Panzerwaffe*. Ces rivalités portent sur la manière d'utiliser les divisions blindées à la disposition des Allemands sur le front occidental. Le dispositif militaire allemand est en effet inégal : 58 divisions, dont 27 de valeur appréciable, 23 de valeur médiocre ou discutable, 8 à l'instruction. Certaines unités sont constituées de soldats réformés, d'autres de supplétifs venus des camps de prisonniers soviétiques. Le matériel, parfois périmé, ignore la standardisation. La *Luftwaffe* et la *Kriegsmarine* ne constituent nullement des barrages sérieux. A vrai dire, la décision ne pourra être emportée que par la réserve stratégique constituée d'une dizaine de divisions blindées ou motorisées. Von Runstedt, von Schweppenburg et Guderian souhaiteraient regrouper leurs chars en arrière des côtes, sur des itinéraires balisés par une solide *Flak*, à l'abri des forêts et du bocage, afin de mener une énergique contre-offensive qui balaierait l'armée d'invasion. Rommel, marqué par son expérience en Afrique du Nord, objecte non sans raison que cette contre-attaque serait mise en pièces, du moins ralentie, par l'omniprésente aviation alliée : les *Panzer* doivent charger le jour même, sur les plages, sans attendre que les Alliés n'aient renforcé leurs positions. Cependant, dans l'hypothèse où la tête de pont se maintiendrait au-delà de la période fatidique des trois jours, il n'exclut pas l'intervention, à l'intérieur des terres, d'une « *réserve d'opérations suffisante en blindés* », prévoyant successivement une « *contre-offensive ; repli sur la ligne de la Seine qui serait tenue, attaque au sud de la Seine, lancée de l'est et du sud, en vue de l'anéantissement de l'ennemi débarqué* ». Cette stratégie a le mérite de la souplesse, mais néglige curieusement la puissance aérienne alliée et surestime considérablement les moyens matériels de la *Panzerwaffe*. A dire vrai, une offensive blindée sur les plages, et Rommel depuis la Sicile et Anzio ne l'ignore aucunement, se heurterait à une violente réaction des navires de guerre alliés. Les déplacements des *Panzer* eux-mêmes se feront de jour en terrain plat, les laissant à la merci des bombardiers anglo-saxons.

Hitler tranche. Les divisions blindées sont dispersées conformément aux vœux de Rommel, mais éloignées des plages, conformément aux vœux de ses contradicteurs. Trois d'entre elles sont directement confiées au premier (dont la *21. Panzerdivision*, stationnée en Normandie), tandis que les autres relèvent directement du *Führer*. Ces décisions ôtent toute efficacité à l'une ou l'autre des stratégies proposées. Etrangement, alors que Rommel reconnaîtra le 11 juin 1944

qu'une intervention des chars est rendue très difficile dans la zone tenue sous le feu des canons de la Marine adverse, von Runstedt se ralliera dans la journée même du 6 juin à la conception initiale du « Maréchal Gosse », en voulant envoyer les troupes blindées affronter directement les envahisseurs sur les plages !

LE CONJURÉ

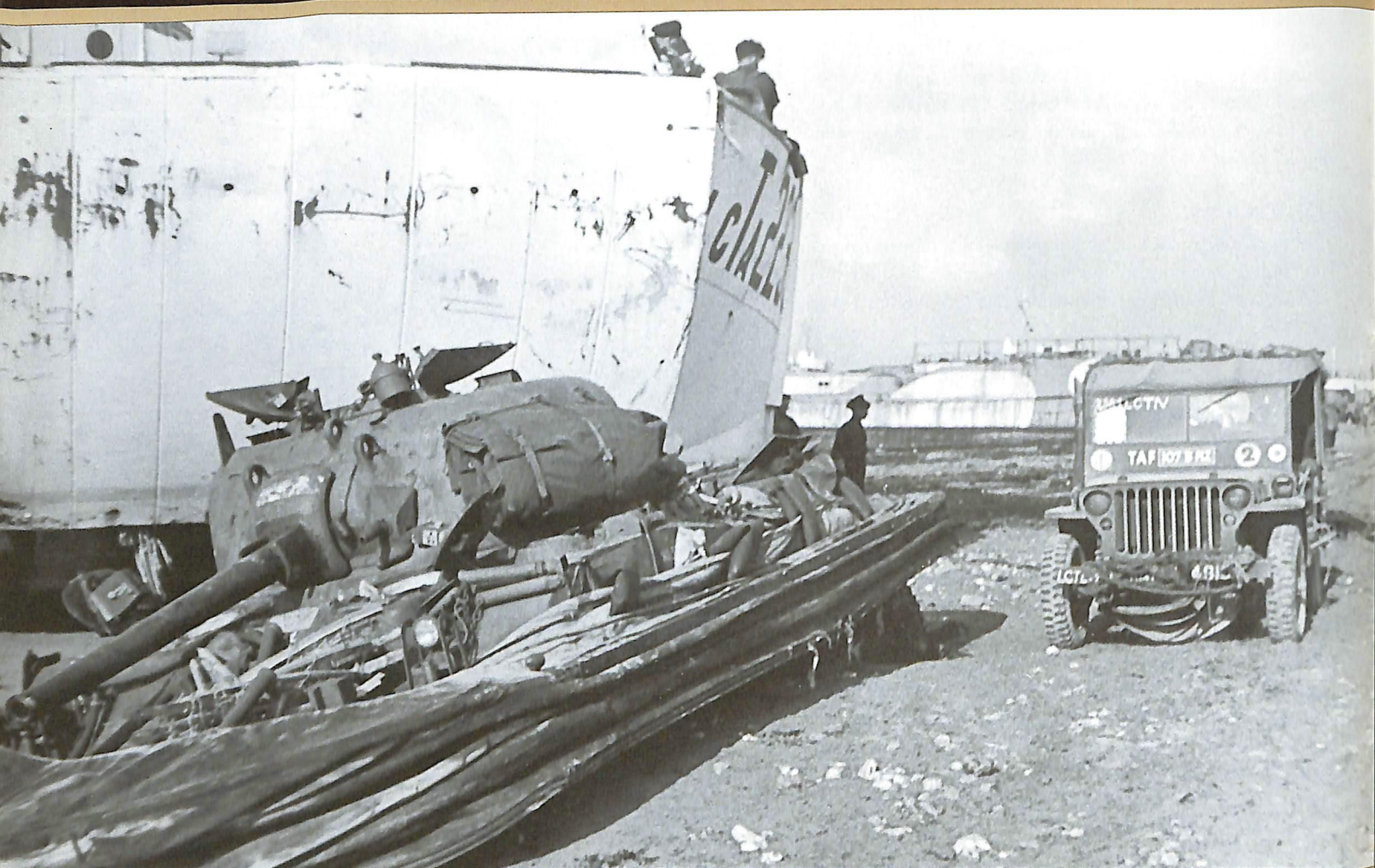
Rommel, malgré tout, ne se fait guère d'illusions sur l'avenir du conflit. Devenu résolument pessimiste depuis son retour d'Afrique et les défaites allemandes sur le Front de l'Est, il envisage de plus en plus sérieusement d'arracher une paix séparée aux Anglo-Saxons pour repousser l'envahisseur soviétique. Ses efforts pour élaborer un système de défense des côtes atlantiques digne de ce nom répondent à la nécessité de repousser le débarquement pour permettre à l'Allemagne de se retrouver en position de force à la table des négociations. Le *Feldmarschall* n'ignore pas que Hitler se refuse à tout compromis, mais il a perdu confiance en ses capacités à remporter la victoire. Ayant entendu parler de l'extermination des Juifs, des atrocités commises par les SS et certaines unités de la *Wehrmacht* dans les territoires occupés, il prend conscience que la « guerre sans haine » relève du mythe pur et simple à l'heure du nazisme. Cette évolution du personnage lui amène d'être contacté par des membres de la *Schwarze Kapelle*, cette conjuration de militaires et de hauts fonctionnaires dont l'objectif est de renverser Hitler. En février 1944, un émissaire de la conspiration, le Dr. Strölin, bourgmestre de Stuttgart, lui expose la situation, précisant que lui seul, de par son prestige, est à même d'éviter une guerre civile en Allemagne. Son chef d'état-major à l'Ouest, le général Hans Speidel, également membre du complot, lui offre d'autres contacts avec les conjurés, tel que le général Heinrich von Stülpnagel, gouverneur militaire de France, à qui Rommel confie son inquiétude sur le destin de leur patrie. Mais son serment de fidélité, ses relations d'amitié avec Hitler, son tempérament lui-même, ainsi que le souci d'éviter de faire du dictateur nazi un martyr victime du fameux « coup de poignard dans le dos » l'empêchent d'approuver la mise à mort du *Führer*. Il aimerait plutôt le mettre devant le fait accompli, le convaincre que la guerre est sans issue, et au pire le faire arrêter et juger par un tribunal. Ces hésitations se dissipent progressivement à la suite du débarquement allié en Normandie le 6 juin 1944, qui surprend Rommel alors que ce dernier se trouve en Allemagne pour fêter l'anniversaire de sa femme – et obtenir de Hitler le contrôle de toutes les divisions de *Panzer* stationnées en France. La hantise d'une attaque dans le Pas de Calais, alimentée par l'intoxication « Fortitude », l'empêchent, lui et le Haut-Commandement, de dépêcher les renforts nécessaires sur le nouveau front du Cotentin. Les *Panzer* sont utilisés de manière désordonnée et dispersée, avant d'être réduits à un rôle purement statique. Devant la consolidation de la tête de

Conférence au sommet, Rommel et von Runstedt s'entretiennent de la stratégie à adopter pour contrer les forces alliées qui débarqueront d'ici peu de temps en Normandie. (DR)

Alerte aérienne ! Comme en Tunisie en 1943, les blindés de Rommel engagés en Normandie seront constamment menacés par les *Jabos* de l'*US Air Force* et de la *Royal Air Force*. (Coll. Yannis Kadari)

BIOGRAPHIE : ERWIN ROMMEL

Deutschland über alles !



Cette photographie a été prise le lendemain du débarquement allié en Normandie, le 7 juin 1944. Au premier plan, le lecteur reconnaîtra un Sherman Duplex Drive. (Coll. Philippe Bauduin)

pont et convaincu de l'écrasante supériorité militaire anglo-saxonne – les Renseignements signalent en effet que d'importantes unités (purement fictives) s'apprêtent à opérer un autre débarquement au nord de la Seine – Rommel perd définitivement l'espoir de repousser l'invasion et s'efforce, à plusieurs reprises, de le faire admettre à Hitler, sans succès. Après avoir un temps été encouragé par la provisoire stabilisation du front normand et l'entrée en scène des bombes volantes V1 le 12 juin 1944, Rommel réalise qu'un soulèvement militaire devient indispensable, et le fait savoir le 26 juin au colonel Finkh, mandaté par la *Schwarze Kapelle* pour lui révéler l'existence du projet d'attentat contre la personne du Führer. Meurtre que le *Feldmarschall* ne se résout pas à accepter.

Ses intentions sont claires : conclure la paix avec les Anglo-Saxons, évacuer les territoires occidentaux jusqu'à la ligne *Siegfried*, pour se reporter à l'Est, sur un front raccourci. Tout en exigeant des troupes de Normandie une résistance sans faille, il maintient en réserve deux divisions blindées politiquement sûres dans l'attente d'une « solution politique ». Le 9 juillet, au cours d'un entretien avec un représentant de la conspiration, le lieutenant-colonel Cäsar von Hofacker, il lui fait savoir que le front ne tiendra pas plus de trois semaines, ce que l'Histoire confirmera, et paraît se rallier à l'action immédiate. Une offre d'armistice sera rédigée à l'attention de Montgomery.

Le *Feldmarschall* ignore que ce dernier a autorisé l'envoi d'une unité du *Special Air Service* chargée de le kidnapper ou le supprimer. Bloqués devant Caen, les Britanniques envisagent en effet de recourir à d'autres méthodes pour obtenir cette percée qui tarde à s'opérer. Inconscient du danger, Rommel sonde l'opinion des généraux du front normand qui, *Waffen-SS* compris, admettent tous le caractère désespéré de la situation, point de vue auquel s'est également rallié le *Feldmarschall* von Kluge, successeur de von Runstedt à la tête du Front Ouest. Fort de ces soutiens, l'ancien enfant chéri du *Führer* adresse à ce dernier, le 15 juillet, ce qu'il qualifie de dernier avertissement, soulignant l'état d'usure de la *Wehrmacht* et le manque de réserve à opposer à une prochaine offensive anglo-américaine. Il déclare que « *cette lutte inégale touche à sa fin* », jugeant « *indispensable de tirer les conséquences politiques de cette situation* ». Speidel sera contraint de supprimer le terme « *politiques* » pour éviter la colère hitlérienne, mais il s'agit bel et bien d'ultimatum, Rommel ne cachant pas qu'en cas de refus de la part de Hitler, il ouvrira le Front de l'Ouest aux Alliés. Le même jour, une tentative d'assassinat du dictateur a été annulée à la dernière minute…

MARTYR

Rommel n'aura pas l'occasion d'agir, ni les hommes du *SAS* de s'en débarrasser. Le 17 juillet 1944, tandis qu'il revient d'une tournée d'inspection, sa voiture de commandement est mitraillée par deux Typhoon de la *Royal Air Force*. Très grièvement blessé, il est mis hors de combat « *à l'heure même où il était le plus indispensable à l'armée et au peuple*

Ce Sherman britannique poursuit sa route, longeant la carcasse d'un *Panzer IV lang*. Malgré ses demandes répétées auprès du *Führer*, Rommel ne disposera jamais des chars qu'il réclame pour rejeter les Alliés à la mer dès le Jour-J. (DR)

Ce M4A1, appartenant à la *30th US Infantry Division* et passant à côté d'épaves de *Panzer IV Ausf H* de la *12. SS-Panzerdivision* « Hitlerjugend », a été photographié près de Saint Lo en juillet 1944. Malgré leur courage, les hommes de la *Panzerwaffe* ne pourront empêcher l'Armée allemande de vivre un désastre en Normandie. (US National Archives)

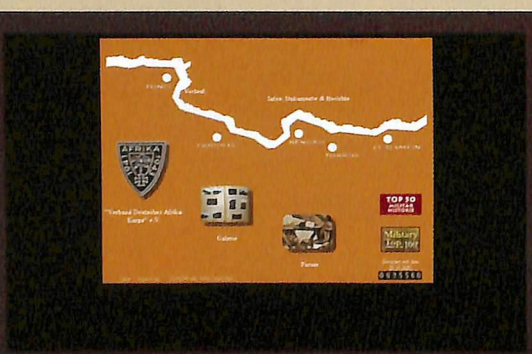
allemands ». Trois jours plus tard, après que les troupes de Rommel ont repoussé une nouvelle offensive de Montgomery, le coup d'Etat échoue dans la confusion. Les conspirateurs sont arrêtés. Une épouvantable répression qui frappera plusieurs milliers de personnes débute. Rommel, qui se remet assez rapidement de ses blessures auprès de sa famille, à Herrlingen, ne sera soupçonné que sur le tard, suite à une enquête minutieuse de la *Gestapo*, laquelle a pu « interroger » les conjurés tombés entre ses mains, dont Stülpnagel et Hofacker. Quoique ayant désapprouvé l'attentat du 20 juillet, il n'a pas changé d'avis sur la poursuite du conflit. Aux yeux de Hitler, qui garde en mémoire le télégramme du 15 juillet, il ne peut pas survivre. Mais à la comparution devant le *Volksgerichtshof* ou Tribunal populaire suivie de l'inévitable mort par pendaison, il préférera une autre option. Le 14 octobre, les généraux Wilhelm Burgdorf et Ernst Maisel, délégués par Hitler, se rendent au domicile du *Feldmarschall* pour lui exposer les accusations dont il fait l'objet et lui proposer, conformément aux instructions reçues, de se suicider pour éviter le déshonneur et sauver sa famille. Au terme de l'entretien, Rommel confie à son épouse et à Manfred, son fils, « *Je serai mort dans un quart d'heure...* » Puis, revêtu de sa veste de cuir de l'*Afrikakorps* et emportant son bâton de Maréchal, il monte en voiture en compagnie des deux généraux, qui lui remettront une capsule de cyanure à effet rapide. Le 18 octobre, les funérailles nationales, préparées avant son décès, sont l'occasion pour la propagande du régime de gloser sur le héros de la campagne d'Afrique, « *mort des suites de ses blessures* ». Von Runstedt, qui prononce l'oraison funèbre sans grande conviction, déclare que « *son cœur appartenait au* Führer ». La vérité ne se fera jour qu'après la guerre.

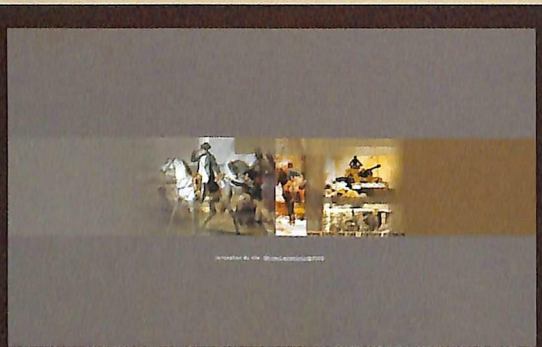
« Je serai mort dans un quart d'heure... »

NAISSANCE D'UNE LÉGENDE

Mort et enterré dans la splendeur d'un mensonge officiel, Rommel ne pourra assister à la perpétuation de sa légende née dans le désert d'Afrique du Nord. L'après-guerre verra les témoins, les historiens, les spécialistes militaires croiser le fer à fleurets mouchetés pour évaluer la réalité de ses capacités tactiques et stratégiques, son véritable rôle dans le complot du 20 juillet 1944, et la nature de ses rapports avec Hitler et le national-socialisme. Le cinéma lui-même s'emparera du mythe, dès 1943, puisque le Renard du Désert, sous les traits de l'élégant Erich von Stroheim, interviendra en qualité de très aristocrate « *bad guy* » dans le film hollywoodien de Billy Wilder, « Les Cinq Secrets du Désert », en attendant James Mason, Christopher Plummer, Robert Hossein, Wolfgang Preiss, lesquels reproduiront l'image du « guerrier sans haine » infaillible, mais désabusé à l'égard du national-socialisme.

Le portrait est en vérité plus complexe. Rommel est certes rongé de contradictions, et Hitler aura réussi à s'attirer sa confiance en décelant son point faible : l'orgueil, source d'un carriérisme qu'il saura nourrir en contribuant à faire de Rommel l'un de ses plus prestigieux généraux. Aveuglé par les triomphes éphémères du *Führer*, le chef de la « Division fantôme », devenu Renard du Désert, puis *Feldmarschall* et responsable *de facto* du Front occidental, se sera comporté à la manière du héros de « L'Île d'Espérance », ce roman d'Erich Maria Remarque consacré à la vie des soldats de l'*Ostfront* : « *C'était alors que ses yeux s'étaient soudain ouverts comme ceux de beaucoup d'autres. Réfléchir était maintenant facile et à la portée de tous. Tout était bien dans le meilleur des mondes quand les victoires succédaient aux victoires. Il y avait certes quelques ombres au tableau, mais on les ignorait, ou on excusait par la grandeur des fins la médiocrité de certains moyens. Mais au fait, de quelles fins s'agissait-il ? N'avaient-elles pas toujours eu deux faces dont l'une était sanglante et inhumaine ? Pourquoi n'y avait-il jamais songé ? Ou n'avait-il pas plus d'une fois senti le doute et le dégoût l'envahir ? Toujours il avait chassé ces visiteurs importuns* ». Le jour où Rommel choisira de les accueillir, il sera déjà trop tard. Rien n'aurait pu empêcher l'Allemagne de connaître son Crépuscule des Dieux.





À ceux de nos lecteurs possédant un accès au réseau Internet, nous signalons deux sites web. Tout d'abord, www.batailles.net qui présente, gratuitement et dans leur intégralité, les « Carnets de Rommel » en français ! Bravo au webmaster du site, Monsieur Lavignortiz, pour cette initiative ! http://www.batailles.net/rommel/index.htm
Avec http://www.afrika-korps.de/ les internautes pourront accéder à plusieurs rubriques dont un album photographique composé de nombreux clichés inédits et surtout à des témoignages de vétérans de l'Afrikakorps recueillis par les administrateurs de ces pages, Nick Linzer et Ralf Philipsen ! Ce site est en allemand.

LA FIN DU HARSTAD

BACCARAT 1944

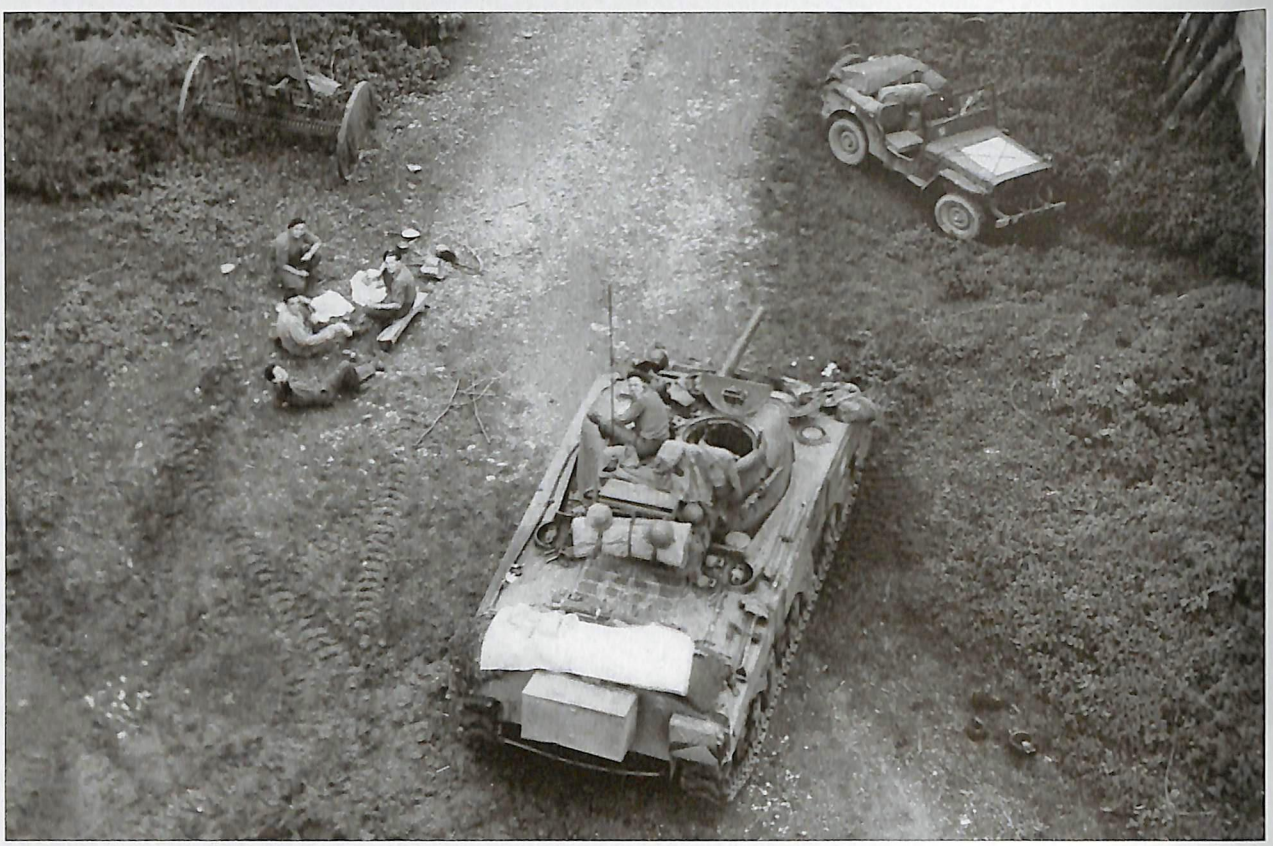
En octobre 1944, la 2e DB de Leclerc est détachée de la 3rd US Army commandée par Patton pour être affectée à la 7th US Army. La division campe sur les rives de la Meurthe, à moins de dix kilomètres de Baccarat et de sa célèbre cristallerie. Après plusieurs jours d'arrêt, Leclerc, en accord avec ses supérieurs américains, décide de se remettre en route et de s'emparer par surprise de la cité lorraine. Le Jour-J est fixé au 31 octobre. Puisque les Allemands attendent l'ennemi à l'Ouest de la ville, le « patron » fera déboucher ses chars par le Nord, le Sud et l'Est. Les mouvements des six sous-groupements tactiques disposés en éventail sont si minutieusement préparés que l'opération passera à la postérité sous le nom de « menuet de Baccarat ». Pierre Crosnier, caporal à la 1e compagnie du 501e Régiment de Chars de Combat, se souvient de ces jours d'octobre 1944.

Par Pierre Crosnier

Trente octobre 1944, les affaires reprennent pour la compagnie. Nous quittons Ortoncourt et la vieille grange qui nous servait d'abri depuis dix jours pour rejoindre le lieu-dit des « Hauts Bois », à proximité de la forêt de Mondon. On passe près de Ménil-Flin, le hameau où le général Leclerc a installé son PC de campagne. Nous progressons légèrement en retrait de la lisière de la forêt afin d'éviter de nous faire repérer par les Allemands. Il nous faut conserver un effet de surprise pour la bataille qui doit s'engager dès le lendemain matin. Notre objectif ? Faire déguerpir les Allemands de Baccarat. Un déserteur de la « Division du Diable », la *21. Panzerdivision*, a renseigné le capitaine Buis au sujet du dispositif défensif ennemi. Un important renfort de 88, une douzaine de canons, serait arrivé dans le secteur depuis peu de temps. Des Panther et des *Panzer IV* seraient aussi au rendez-vous. Les Allemands auraient verrouillé toutes les routes menant à Baccarat. Bien évidement, notre axe de progression via Merviller et Brouville coupe en plein cette ligne d'arrêt ! Afin de diminuer le danger, il est décidé que la compagnie progressera à travers champs. On étudie les cartes et les photographies aériennes. Mauvaise nouvelle ! Sur ces dernières, l'on distingue très nettement que les prairies sont inondées. Malgré les efforts des sapeurs du génie qui abattent des quantités d'arbres en vue de « bricoler » des pistes praticables pour les Médiums [NdlR : Appellation désignant les chars moyens M4 Sherman], les risques d'enlisement des engins seront bien réels. Il va falloir y aller avec doigté ! D'un autre côté, et c'est là la bonne nouvelle, il est impossible d'enfouir des mines antichars dans un terrain aussi gras, alors... Notre chef de section, le sous-lieutenant Galley, nous annonce que notre Sherman, le Harstadt, est désigné pour occuper la position peu enviable de char de tête ou « char pigeon » de notre colonne. On apprend aussi que le 3e bataillon du Régiment de Marche du Tchad (RMT) et des chars légers du lieutenant de Gavardie de la 4e compagnie du 501 éclaireront la marche de la compagnie. On fait les pleins. Je contrôle une nouvelle fois mes armes et leurs réglages puis je m'installe à mon poste pour dormir quelques heures.

Trente et un octobre, journée maussade, le temps est encore à la pluie, sans oublier le brouillard. Nous sommes réveillés

Le Sherman Harstadt est en feu, touché par trois 88 perforants à quelques kilomètres de Brouville. Cette photo a été prise moins de deux heures après les faits par un camarade de Pierre Crosnier.
(Coll. Georges Buis)

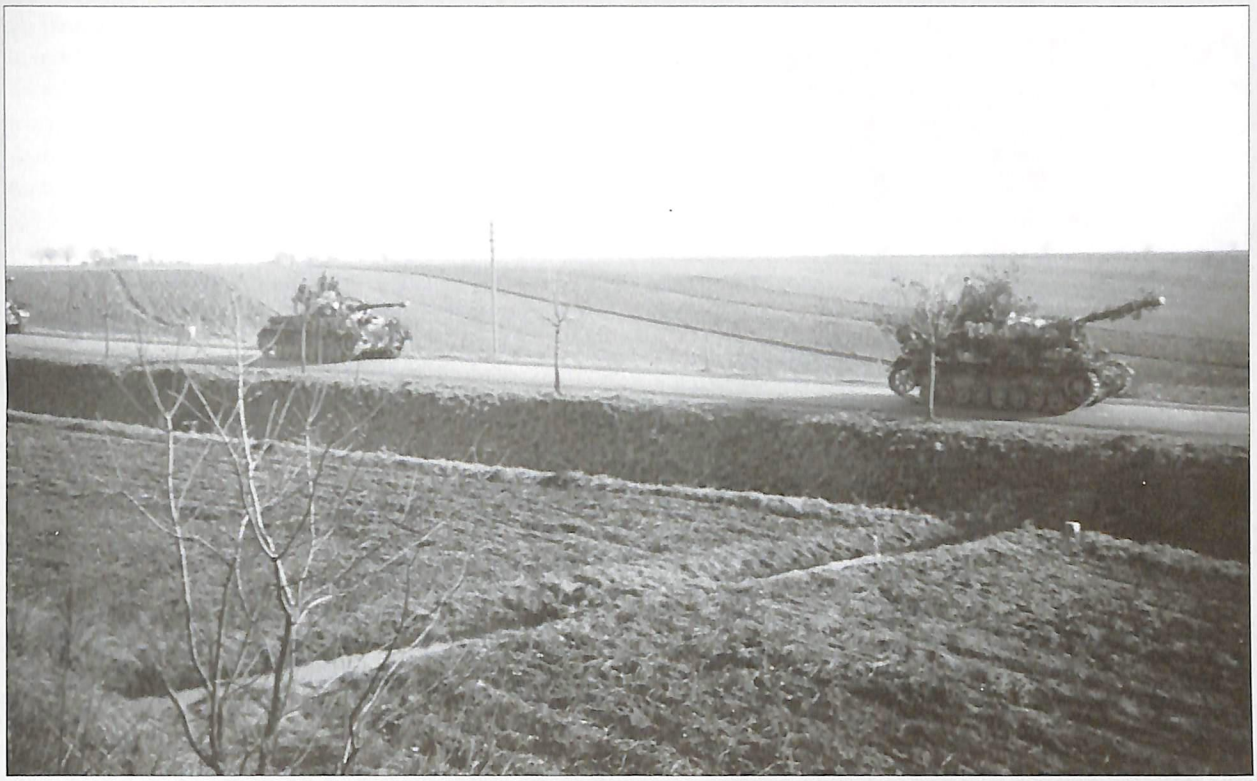


Un équipage de Sherman de la compagnie dans laquelle sert Pierre Crosnier à quelques heures du départ pour Baccarat. (Coll. Georges Buis)

par les sentinelles du poste de garde juste avant que l'aube ne pointe à l'horizon. Au loin, vers le nord, on entend les premiers coups de départ des groupes d'artillerie du *XV Corps* américain qui vont appuyer la progression de la division. Les obus de 105 et de 155 partent s'écraser quelque part au sud de notre position. On se partage un « jus » rapidement préparé par Van Vermael, un engagé qui nous a rejoints à Paris. Ce matin, il est bien le seul à n'avoir rien à faire ou presque. Ultime coup d'œil aux mitrailleuses et à mon canon de 75. Tout semble paré. Nous sommes prêts à nous mettre en route. L'heure H est fixée à 8h30. Le « débouché » d'un char de tête est toujours un moment stressant car ne sachant pas où se trouve l'ennemi on a la très désagréable impression d'être un chasseur… chassé ! Ce n'est d'ailleurs rarement qu'une impression et nous nous attendons à servir de cible aux artilleurs d'en face. Nous progressons dans une fange épaisse sans les copains de l'infanterie car les *half-tracks* du RMT se sont embourbés et avec eux deux Sherman et trois « lights ». Mauvaise journée ! Autant dire que dans ces circonstances, momentanément privé du soutien des gars de l'infanterie, j'arrose à la mitrailleuse tout écran de 50 centimètres par 50 centimètres susceptible de cacher le moindre bonhomme. Heureusement, en prévision de ce genre de situation, j'ai doublé le stock de bandes à Ortoncourt.

L'intérieur de la tourelle, éventrée par un perforant, est recouvert d'une sorte de pâte sanguinolente...

Pour le moment, je n'ai rien vu de réellement dangereux hormis quelques fantassins allemands auxquels j'ai coupé net toute envie de s'approcher. Par contre, certains de nos copains ne sont pas à la fête. Les chars légers de la 4e compagnie engagés très en avant ont rapidement été repérés par les antichars allemands. Ainsi, un Stuart désemparé redescend au ralenti de la ligne de front, l'un de ses membres d'équipage courant à ses côtés. Le passage de l'engin nous offre un spectacle affreux. C'est le blindé du lieutenant de Gavardie ou plutôt ce qu'il en reste. L'intérieur des parois de la tourelle, éventrée par un obus perforant, est recouvert d'une sorte de pâte sanguinolente. On comprend bien vite de quoi il s'agit. Un 88 a toute l'énergie cinétique nécessaire pour percer le blindage d'un char léger ou même moyen, mais une fois à l'intérieur, parfois, il n'a plus celle d'en sortir. Dans ce cas-là, il tourne et tourne encore, réduisant en bouillie tout ce qu'il rencontre sur sa trajectoire, y compris le malheureux équipage… Alors que le brouillard se dissipe peu à peu, la progression reprend. Nous avançons de colline en colline. En quelques minutes, trois véhicules légers allemands esseulés, dont une voiture d'état-major, ont le malheur de croiser notre chemin. Ils n'ont pas le temps de freiner et sont détruits ; leurs occupants sont mitraillés. Mais bientôt, un problème plus sérieux apparaît à environ 1 500 mètres sur notre gauche. A proximité d'un premier *Panzer IV* en flamme, un autre char allemand, dans le même azimut, est repéré en train de manœuvrer. Meyrieux décide de l'engager. Hausse 1 500, perforant, feu ! Trop long ; rectification, hausse 1 200, feu ! Trop court ! Hausse 1 300… ce coup devrait être le bon ! A quelques secondes du départ du troisième obus, la radio de Meyrieux grésille. Une voix à peine audible se fait entendre. C'est celle du caporal-chef Hamelin, chef de char du Kila : « *Meyrieux, arrête ! Tu me tires dessus* » ! Le drame est évité de justesse.



Nous arrivons bientôt en vue d'un village. Il s'agit de Brouville, l'un de nos objectifs de la journée ; nous ne le découvrirons que plus tard, en croisant un panneau en sortant de l'agglomération. On stoppe. Les blindés sont trop près les uns des autres. L'artillerie allemande se déchaîne sur nos colonnes. Les éclats crépitent contre les blindages. On repart en avant. Les sections se déploient et se mettent en bataille pour aborder le bourg. Tout semble être calme dans le hameau, en tous cas vu au travers de ma lunette. Sur notre droite arrive à notre hauteur le char du caporal-chef Gambert. Son M4A2 est baptisé l'Ankènes. Nous stoppons à environ deux cents mètres des premières bâtisses, histoire de prendre le temps de bien observer la rue principale qui est juste dans l'axe de mon canon. Un groupe de quelques Allemands surgit d'une maison. Ils se mettent à courir dans la rue avec l'intention de la traverser. Le pied sur la détente du canon, je les mitraille avec la .30. Ils s'effondrent les uns derrière les autres et ne bougent plus. Je déplace ma tourelle sur trente degrés de gauche à droite et inversement de manière à voir les premiers Sherman des deux sections qui nous flanquent. C'est lors de l'une de ces rotations vers la droite que, par-dessus la plage arrière de l'Ankènes, une lueur ressemblant au reflet d'un casque me frappe l'œil. Rapidement pris en ligne de mire, l'endroit où je pense avoir vu cette lueur ressemble à un innocent petit tas de bûches. Dès la hausse réglée à cent mètres, je lui envoie un 75. L'explosion éparpille les rondins de bois dans toutes les directions. Apparaissent alors un redoutable *Pak 40* allemand et ses ser-

Ces deux photos réprésentent des *Panzer IV* de la «Division du Diable», la *21. Panzerdivision*, en Lorraine. Où précisement et quand furent-ils pris, on l'ignore.
(Coll. Yannis Kadari)

Cette épave de *Panzerkampfwagen IV* a été photographiée quelques semaines seulement après les combats qui opposèrent les Allemands de la *21. Panzerdivision* aux Français de la 2e DB à Baccarat. (Coll. Georges Buis)

vants ! Alors que la .30 débite sans arrêt, je lui envoie six explosifs à la queue leu leu. Mes obus font sauter le canon qui retombe lourdement, à l'envers. Les servants ont dû être tués car plus ne rien ne bouge. Lorsque l'affaire est terminée, mon chef de char, le sergent-chef Alfred de Schampheleare, dit le « Chou », me signale que l'Ankènes, premier menacé par cet antichar, n'avait rien vu venir, sa tourelle étant restée dans l'axe du char. Je suis convaincu que la lueur qui avait attiré mon attention provenait de l'acier du casque de l'un des servants qui n'avait pas disposé son filet de camouflage. C'est le déplacement de ce casque luisant d'eau qui m'avait alerté. La désobéissance ou l'inattention de ce soldat a ainsi causé la mort stupide de quatre hommes.

Quelques minutes après cet épisode, nous reprenons notre marche en avant. Nous pénétrons avec prudence dans le village, en tête de colonne. Les chars arrosent à la mitrailleuse les façades des maisons. Quelques soldats allemands déguerpissent alors que d'autres préfèrent se rendre. Nous les confions à des villageois à qui nous donnons des armes de prise. Au moment où nous nous remettons en route pour nous diriger vers la sortie du village, à environ huit cents mètres devant nous, sur le côté gauche de la route menant à Merviller, se produit une explosion très impressionnante. J'ai tout juste le temps d'apercevoir un 88 antichar être littéralement soulevé de terre avant de retomber sur la route. Ouf ! Ni le « Chou », ni moi, ne l'avions vu ! Pour le coup, le camouflage bricolé par les Allemands était remarquable puisque, de loin, ce canon pouvait être confondu avec un arbre couché sur le sol. En plus, la pièce était embossée au fond d'un trou.

Nous sommes touchés ! Une lumière aveuglante inonde l'intérieur de notre Sherman !

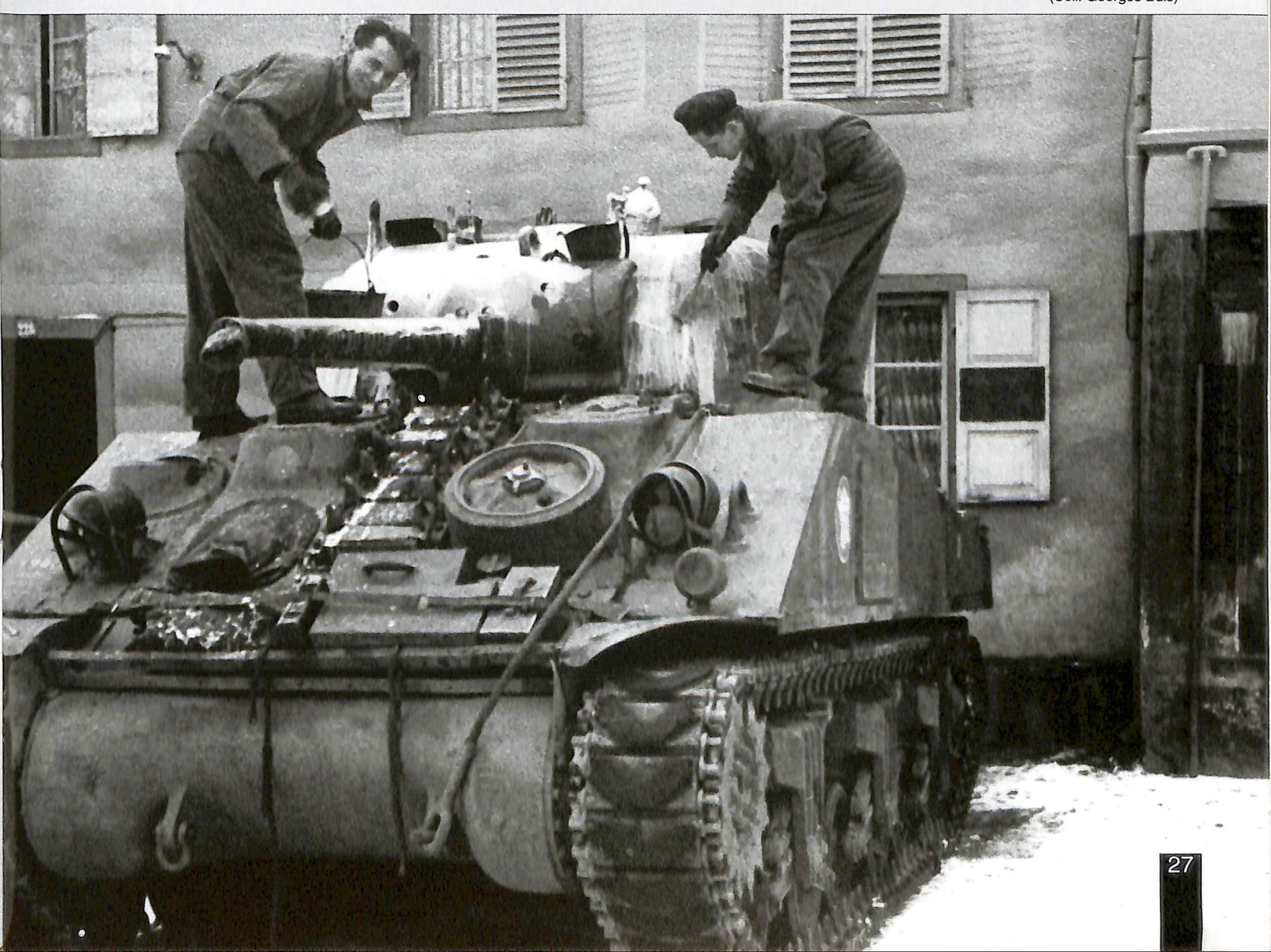
Merci aux copains de la colonne de gauche qui en contournant le village l'avaient découvert et lui avaient réglé son compte. Cela dit, j'aurais pris la précaution de traiter cette cible à la mitrailleuse, et comme les servants auraient dû déplacer leur tube pour m'aligner, j'avais de bonnes chances de le voir à temps et de l'allumer avec des explosifs.

À la sortie de Brouville, nous passons à bonne distance des restes du 88 qui fument encore. Quelques munitions continuent à sauter. Nous quittons la route pour avancer sur notre gauche à travers champs. L'Ankènes est à une centaine de mètres derrière nous, tourelle pointée par le travers en direction de la route, juste au cas où un *Panzer* aurait la bonne idée de passer par là. Nous commençons à aborder un terrain dangereux pour les blindés, car non seulement l'effet de surprise est passé, mais en plus, la prairie est parsemée de boqueteaux. Ces petits bois sont autant de caches possibles pour une pièce antichar ou des fantassins armés de *Panzerfaust*. J'arrose les arbres à la mitrailleuse, sans toutefois voir un seul « Boche ». Prudemment, nous avançons de bosquet en bosquet laissant Brouville à plus de 1 500 mètres derrière nous. Comme nous n'avons toujours pas l'infanterie du RMT avec nous, à chaque « débouché », de Schampheleare ordonne de faire arrêter le char. Nous nous trouvons maintenant à proximité de la corne d'un bois. Impossible de dire ce que nous allons bien pouvoir trouver derrière celle-ci. Le « Chou » descend de l'engin. Se faufilant entre les fougères, il part inspecter ces inquiétantes lisières ; d'autant plus inquiétantes que, pour le moment, le « Boche » ne s'est pas encore dévoilé. Il est environ onze heures. Il y a peut-être dix minutes que nous sommes arrêtés lorsque tout à coup notre char est très violemment secoué ! Simultanément, une lumière aveuglante inonde l'intérieur de notre Sherman. Nous venons d'être touchés de plein fouet par un perforant ! Vu le choc, ce doit être du gros calibre, du 75

ou peut-être même un 88 ! Nous évacuons le char tous les quatre. Heureusement pour les mécaniciens, la tourelle est dans l'axe, ce qui leur permet de directement sortir par leur trappe. Nous nous retrouvons allongés à côté de la chenille droite, sonnés par le choc et ne sachant pas très bien ce qui nous est arrivé. A ce moment précis, l'Harstadt est à nouveau foudroyé par un perforant. Notre pauvre Sherman commence à flamber comme une torche. Plus question de remonter à bord pour tenter de riposter, les munitions menaçant d'exploser à tout moment ; et d'ailleurs riposter contre quoi et où, puisque nous n'avons même pas vu les coups de départ. Pour ne rien arranger, des tirs d'armes automatiques commencent à se faire entendre à proximité. Il est temps de décrocher ! A deux cents mètres, à l'arrière droit de notre position, l'Ankènes est stoppé, à couvert. Nous décidons de le rejoindre. Toupet de Klairval, notre pilote, est gravement blessé, brûlé au visage et aux mains. On le tire car il semble incapable de se mouvoir. Pour faire bonne mesure, alors que nous nous éloignons de l'épave du Harstadt, les Allemands lui expédient un troisième perforant. Dès notre arrivée, les copains qui ont assisté à toute l'affaire nous offrent une cigarette. Nous nous abritons contre le blindé de Gambert en attendant de pouvoir rejoindre Brouville et d'être évacués vers un hôpital américain. Pendant ce temps, Schampheleare nous rejoint, heureux de voir que nous n'étions pas restés prisonniers à bord du Sherman en feu.

Les obus qui nous ont eus venaient de la ligne de crêtes entre Hablainville et Vaxainville. Cette zone, truffée de 88 mm, aurait dû être sous le contrôle du sous-groupement La Horie avant même que nous n'ayons quitté Brouville, mais de toute évidence, cela n'avait pas été le cas. N'ayant pas été informés de ce retard, nous avons été amenés à montrer notre « cul » aux artilleurs allemands qui n'ont pas manqué l'aubaine de faire un carton. La distance entre ces pièces antichars et nous devait être d'environ 3 000 mètres, ce qui n'est pas rien, mais le pointage des Allemands avait été considérablement facilité par notre halte. Le premier projectile était entré au niveau du bouchon de remplissage du réservoir de gasoil de droite. Les deux autres nous ont touchés sur l'arrière, l'un terminant sa course dans le système de frein de recul du canon après s'être faufilé entre nos deux moteurs ; quant à l'autre, il s'est écrasé dans la boîte de vitesses ! Ces précisions nous seront apportées le lendemain par des camarades ayant inspecté la carcasse de notre Sherman. L'on peut dire que nous sommes des miraculés. Ainsi s'achève la carrière du Harstadt. Quant à Baccarat, la ville tombera entre les mains des chars du 12e Régiment de Cuirassiers du sous-groupement Rouvillois le soir même, clôturant ainsi une opération que Leclerc qualifiera de « *l'une de ses plus brillantes réussites* ».

Note : Cet article de Pierre Crosnier a été « enrichi » par d'autres témoignages d'Anciens du 501e RCC, dont celui de Jean Meyrieux, afin de donner une idée plus globale de la situation aux lecteurs.



La cité de Baccarat est-tombée entre les mains de la 2e DB. Après les Vosges, Leclerc foncera sur Strasbourg. C'est en prévision de ces mouvements hivernaux que l'équipage du Sherman « Himeimat » de la 1e compagnie du 501e RCC prépare son char en le camouflant en blanc. (Coll. Georges Buis)

SP 17-PDR AVENGER (A30)

INCONNU AU *BATTALION*

Par Jean-Philippe Mavournel

Conscients dès la bataille de France de l'infériorité de leur pièce de *2-pdr*, les Britanniques vont en avoir une confirmation tragique dans le cadre des combats menés contre les *Panzer* de l'*Afrikakorps* en Libye ainsi qu'en Egypte. De la même manière, le *6-pdr* se révélera à son tour largement inférieur aux canons allemands. Il leur faut attendre la fin de l'année 1941, et la mise au point du puissant *17-pdr OQF*, pour enfin disposer d'une arme capable de rivaliser avec celles montées sur les chars allemands. Approuvé pour la production en série à la mi-1942, le *17-pdr* va ainsi devenir le seul canon de l'arsenal de Sa Majesté à être capable de détruire un Tiger ou un Panther à longue portée, gagnant le titre mérité de meilleur canon antichar allié de toute la guerre. Bien évidement, il est rapidement envisagé de monter cet armement sur un châssis de char existant afin d'équiper les unités anglaises d'un chasseur de chars efficace. En cela, les responsables du *Tank Board* ne font que s'inspirer des solutions imaginées par les Allemands et dont les Marder et autre Hornisse seront de très bonnes illustrations.

DE BRICOLAGE EN BRICOLAGE

En 1942, une première série d'études techniques démontre qu'il est totalement impossible d'adapter le *17-pdr OQF* sur le châssis du *Cruiser Tank Mark VI* - plus connu sous sa désignation de Crusader. Non seulement il apparaît que le Crusader, qui est alors un char en fin de carrière, serait sous-motorisé, mais en plus que son châssis serait trop léger et sa caisse trop étroite pour recevoir une tourelle ou une casemate suffisamment vaste pour accueillir le *17-pdr OQF*. Parallèlement, Londres se rapproche de Washington afin de négocier l'acquisition du nouveau *Tank Destroyer* M10. Si les Américains ne font preuve d'aucune réticence à fournir l'armée anglaise, ils y posent tout de même une condition *sine qua non* pour le moins problématique : aucun *Tank Destroyer* ne pourra être livré avant le second semestre de l'année 1943 voire le début 1944 ; le M10 entrant à peine en production chez Fischer Body Co. et Ford, les premiers exemplaires sont exclusivement réservés à l'usage de l'*US Army*. Les Britanniques vont donc devoir se débrouiller par eux-mêmes et concevoir leur propre chasseur de chars. En attendant et à l'instar de ce que feront les Américains en Tunisie en 1942-43, ils utiliseront des *half-tracks* embarquant une pièce de 75 mm ! On imagine sans mal l'angoisse des équipages devant affronter des Tiger ou même des *Panzer III* à bord de ces machines…

Dès l'été 1942, à la demande du *Ministry of Supply*, un autre « bricolage » est réalisé dans l'urgence la plus totale par les ingénieurs de la société Vickers. Pour ce faire, ces derniers utilisent le châssis du Valentine qui, comme le Crusader, est un blindé en fin de vie opérationnelle. L'engin, baptisé Archer et dont le prototype n'est achevé qu'en février 1943, présente la particularité d'avoir sa pièce de *17-pdr* pointée vers l'arrière. Plus gênant, malgré une casemate assez vaste et dont le toit a été retiré afin d'alléger le poids du blindé, la machine ne peut emporter qu'une petite trentaine d'obus. Pour ne rien arranger, le débattement de 11 degrés du canon

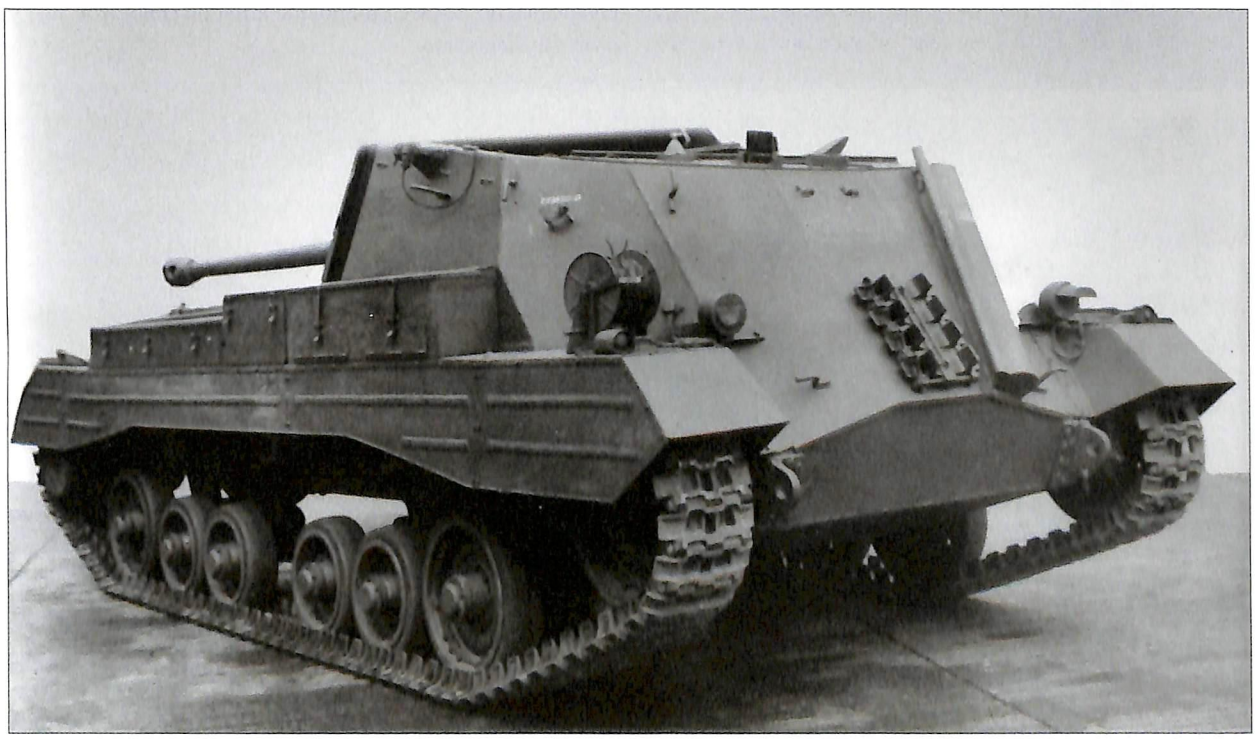
***Arrivé trop tard pour participer à la Seconde Guerre mondiale, inadapté à la nouvelle donne née de la Guerre Froide, l'Avenger connaîtra au sein de l'armée anglaise une carrière aussi brève que discrète. Cet engin est néanmoins l'aboutissement des recherches tardivement initiées par les Britanniques afin de se doter d'un chasseur de char digne de leur redoutable canon* 17 Pounders Ordnance Quick Firing *(76,2 mm) ou* 17-pdr OQF.**

de part et d'autre de son axe ne facilite guère le pointage de la pièce, d'autant moins que le pilote lui tourne le dos et ne peut donc voir où se situe l'ennemi ! Et ce n'est pas tout, puisqu'il apparaît rapidement à l'usage que le recul du canon peut gravement blesser voire décapiter le dit pilote qui est malencontreusement installé juste derrière la culasse ! Ce défaut de conception fera d'ailleurs dire à un ex-officier du *55th Anti-Tank Regiment* que « *l'Archer était sans aucun doute plus dangereux pour ses équipages que pour les Allemands !* » Systématiquement, pour éviter des drames, les équipages prendront l'habitude d'ouvrir le feu sur les *Panzer* seulement après que le pilote ne soit descendu de l'engin… Sur une commande initiale de 800 blindés, 665 de ces machines bien imparfaites seront finalement assemblées, le premier Archer de série sortant des chaînes de production en mars 1944. Ces engins serviront en 1944-45 au sein de quelques bataillons antichars anglais et canadiens, en Europe du Nord et en Italie, sans y laisser un souvenir impérissable.

L'AVENGER

Concurremment à la mise au point de l'Archer, les industriels britanniques travaillent sur un second projet. En effet, la firme Leylands Motors a elle aussi été contactée à la fin de l'année 1942 par le *Ministry of Supply* afin de mener une étude sur un chasseur de chars armé du *17-pdr OQF*. Le châssis sélectionné pour le développement du futur engin est celui du *Cruiser Tank A30*, le Challenger. Ce char se caractérise, entre autres choses, par son manque total d'élégance et surtout par une tourelle gigantesque conférant à l'engin une silhouette particulièrement importante. Si une trop grande hauteur est déjà un handicap pour un char, que peut-on en dire pour un chasseur de chars dont l'une des caractéristiques principales doit justement être la discrétion ?

Tout au long de l'année 1943, les techniciens de Leylands vont travailler sur une nouvelle tourelle afin de réduire la hauteur du *Self-Propelled* (ou *SP*) *A30* Avenger – Cette appellation semble dater du mois de juillet 1943. Pour atteindre cet objectif, ces derniers s'inspirent des solutions techniques mises en œuvre par les Américains pour la tourelle du *Tank Destroyer* M10 ; c'est ainsi que la tourelle de l'Avenger est elle aussi ouverte, offrant non seulement une excellente visibilité au chef de char mais réduisant en prime le poids de l'engin. A noter qu'un système de volets métalliques est néanmoins prévu afin d'améliorer la protection de l'équipage, notamment contre les snipers et les éclats d'obus. Sur le plan mécanique et du châssis, hormis une modification de la suspension et du train de roulement avec l'adjonction de trois rouleaux porteurs (sur le second prototype), l'Avenger est quasiment identique au Challenger. L'engin est propulsé par l'excellent V12 Rolls-Royce Meteor développant 600cv à 2 500t/mn. Dérivé du célèbre moteur d'avion Merlin, celui-ci est couplé à une boite de vitesses Merritt-Brown Z.5 offrant cinq rapports en avant et une marche arrière. Sur route, le blindé atteint la vitesse maximum de 52 km/h et de 32 km/h en tout terrain. Bénéficiant d'un blindage allant de 10 mm à 101 mm, l'Avenger affiche un poids en ordre de bataille de 32 tonnes. Une dotation de cinquante-cinq obus est prévue pour le canon de *17-pdr OQF* ainsi qu'un fusil-mitrailleur



Self-Propelled Gun
Archer, un engin réputé pour être aussi dangereux pour ses équipages que pour les Allemands... La pièce de *17-pdr* est pointée vers l'arrière. Plus de 650 de ces engins seront produits et serviront avec l'Armée britannique en Europe ainsi qu'en Italie.
(School of Tank Technology)

Le Challenger. C'est cet engin qui servira de base au développement de l'Avenger. (School of Tank Technology)

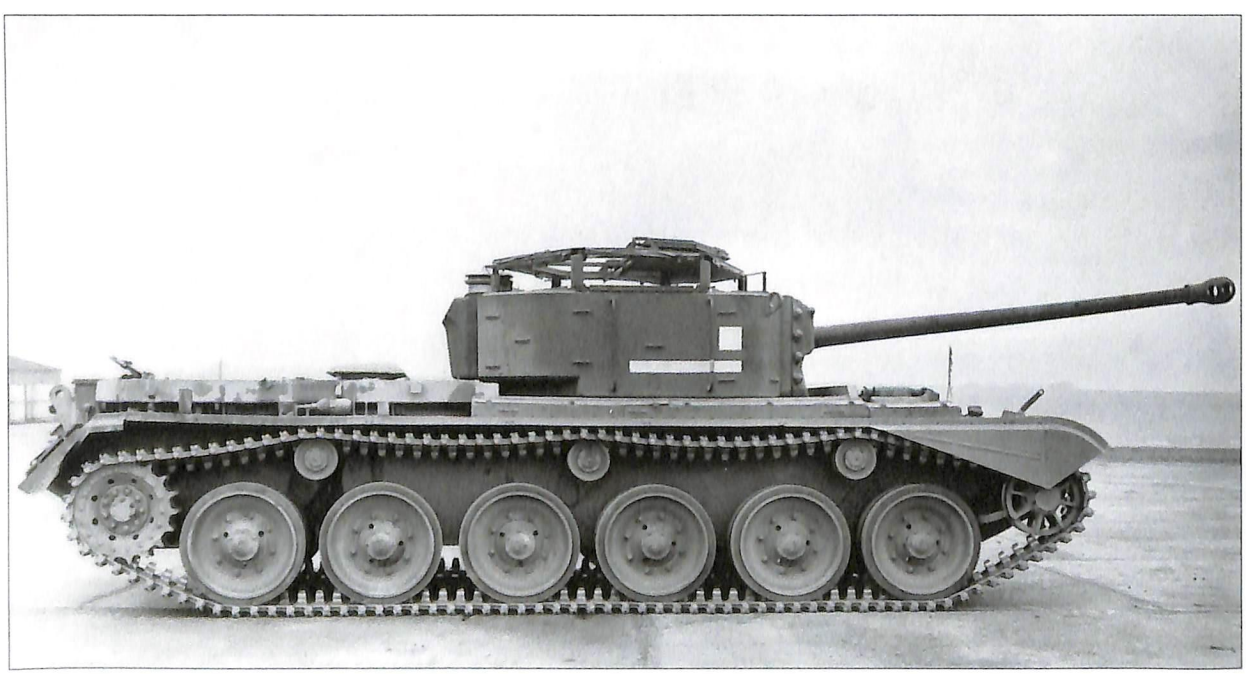
.303-cal Bren pour la DCA. L'équipage est constitué de quatre hommes, un cinquième membre d'équipage pouvant être embarqué en renfort dans la tourelle.

Sans pour autant être un engin révolutionnaire, l'Avenger apparaît tout de même comme étant techniquement réussi. Certes, la machine connaît quelques problèmes de jeunesse, comme une légère surchauffe de son moteur au ralenti ou une émission excessive de gaz d'échappements pouvant trahir sa position auprès de l'ennemi, mais son prototype fait bonne figure lors des tests menés en 1944 ; mieux, le blindé se montre largement supérieur à son concurrent l'Archer. Pourtant, le *SP A30* va rapidement passer au second plan, au point de ne pas prendre part aux combats de la Seconde Guerre mondiale. Cette décision des autorités militaires britanniques s'explique par plusieurs facteurs. C'est tout d'abord l'arrivée tant attendue des *Tank Destroyer* M10 qui commencent à être massivement livrés par les Américains ; ces machines seront utilisées en l'état ou bien après avoir été réarmées avec le *17-pdr OQF*. Elles prendront dès lors le nom d'Achilles. C'est ensuite le nombre important de châssis de Valentine disponibles qui facilite l'assemblage de l'Archer sans pour autant ralentir d'autres projets. C'est enfin la priorité donnée à la production du char *A34*, le Comet, dès l'été 1944 ; le Comet prendra la place de l'Avenger sur les chaînes de montage.

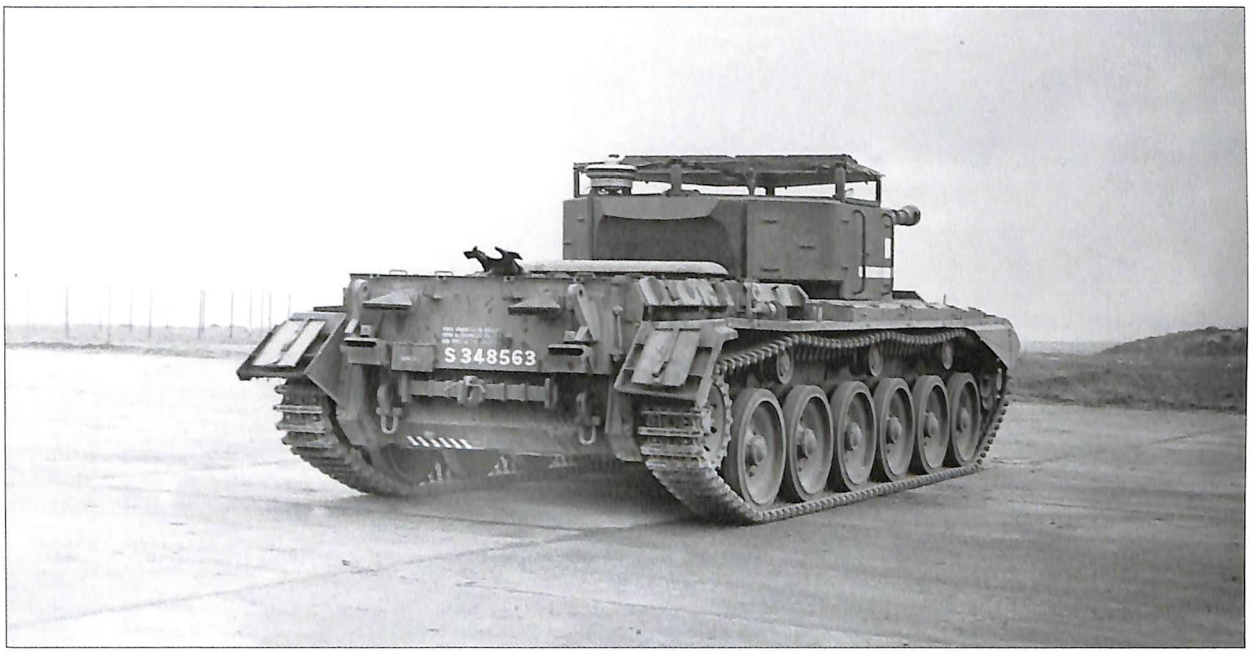
Curieusement, tandis que l'armée britannique engagée en Europe du Nord se passe sans difficulté de l'Avenger et que la guerre semble devoir connaître une issue favorable très rapide pour les Alliés, l'engin « ne passe pas à la trappe ». Mieux, alors que Berlin a capitulé et que les combats dans le Pacifique vivent leurs dernières heures, une première commande de 230 machines est passée tandis que plus de 500 *Serial Numbers* sont retenus pour l'Avenger ! C'est la firme industrielle Birmingham Railway Carriage & Wagon Co qui est choisie pour la production en série. Celle-ci ne débute finalement qu'en 1946, après que pour des raisons de coupes sombres dans les budgets du *War Office*, le nombre d'exemplaires à produire ait été revu à la baisse passant ainsi de 230 à 80 blindés. Le manque de documentation disponible concernant l'engin ne permet toutefois pas d'évaluer avec précision le nombre d'exemplaires réellement produits ; l'on peut malgré tout affirmer qu'il doit être inférieur à vingt-cinq.

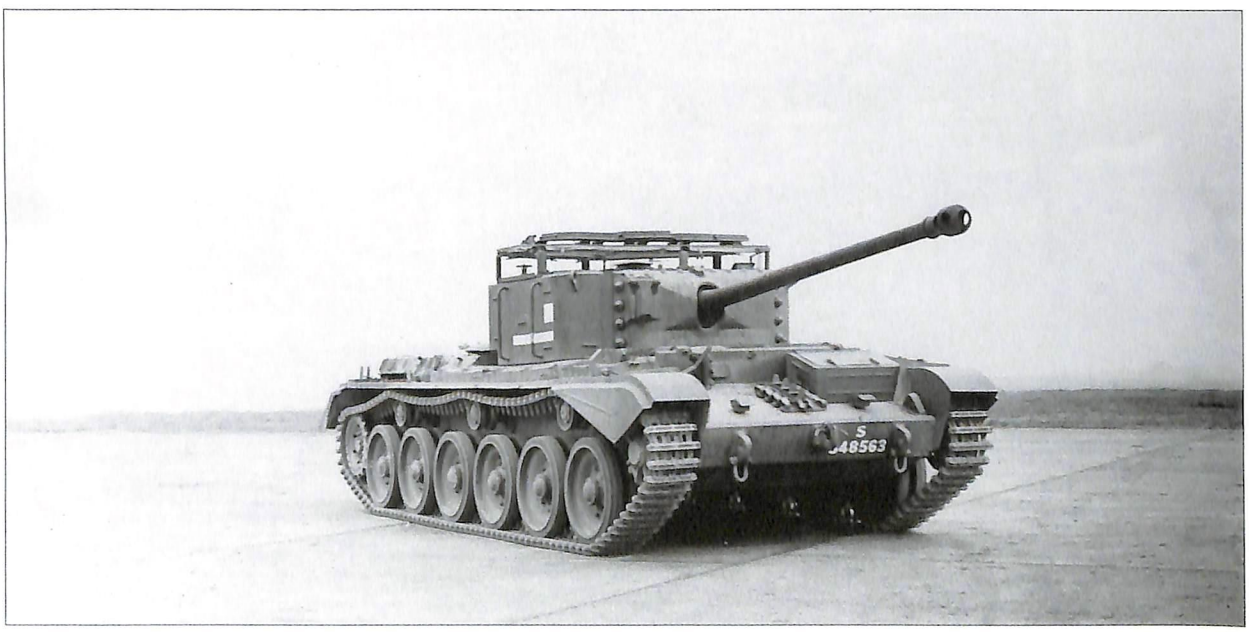
La majorité sera utilisée dans le cadre d'essais comparatifs avec d'autres engins. On retrouve ainsi la trace de l'Avenger dans des exercices pendant l'été 1947 ainsi qu'en 1948. Il semble y avoir été utilisé en coopération avec des *CDL Tanks*. A partir de 1949, l'Avenger sert de plate-forme pour les essais de nouveaux dispositifs. Ce sera par exemple le cas de ces sortes de sacs venant se greffer sur les échappements afin de retenir un maximum de particules et d'éviter la production de fumées trop importantes ; un échec. La dernière mention officielle de l'utilisation d'un Avenger est datée du 4 octobre 1949 à Lulworth.

En novembre 1950, l'engin disparaît définitivement des inventaires de l'armée britannique aussi discrètement qu'il y avait fait son entrée.



L'Avenger partage son châssis avec le char Challenger. Pour amélioer la suspension de l'engin, trois rouleaux porteurs ont été ajoutés, comme sur le Comet. (School of Tank Technology)



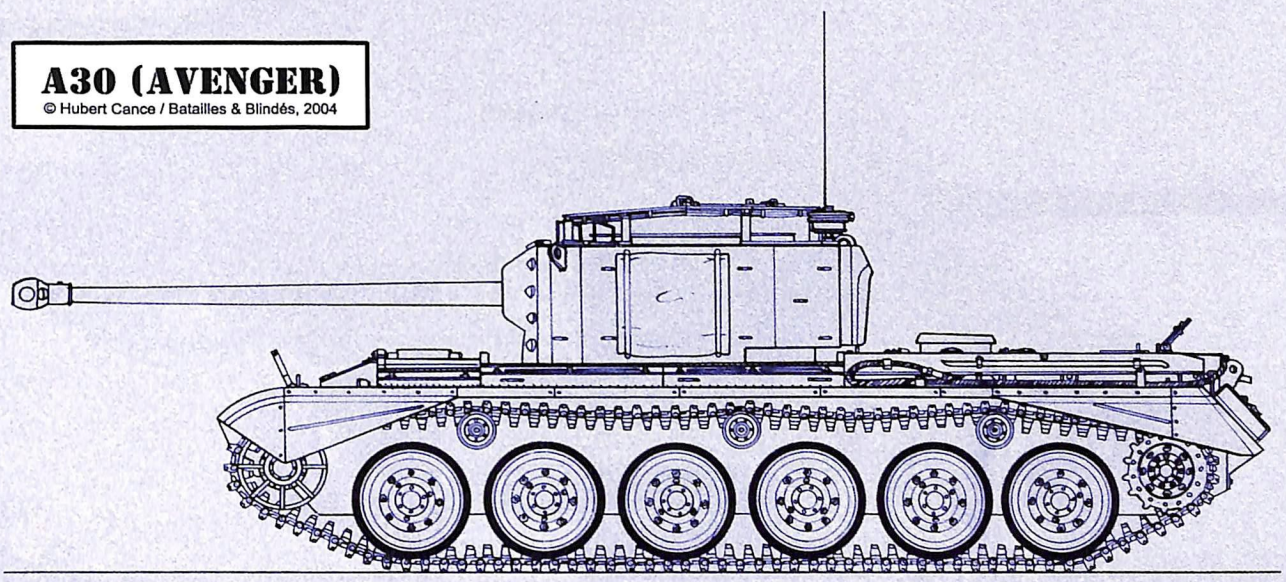


Avec son canon de *17-pdr*, son blindage épais et sa silhouette relativement basse, l'Avenger est un chasseur de chars prometteur. Pourtant, il ne sera produit, en faible quantité, qu'après la fin de la Seconde Guerre mondiale.
(School of Tank Technology)

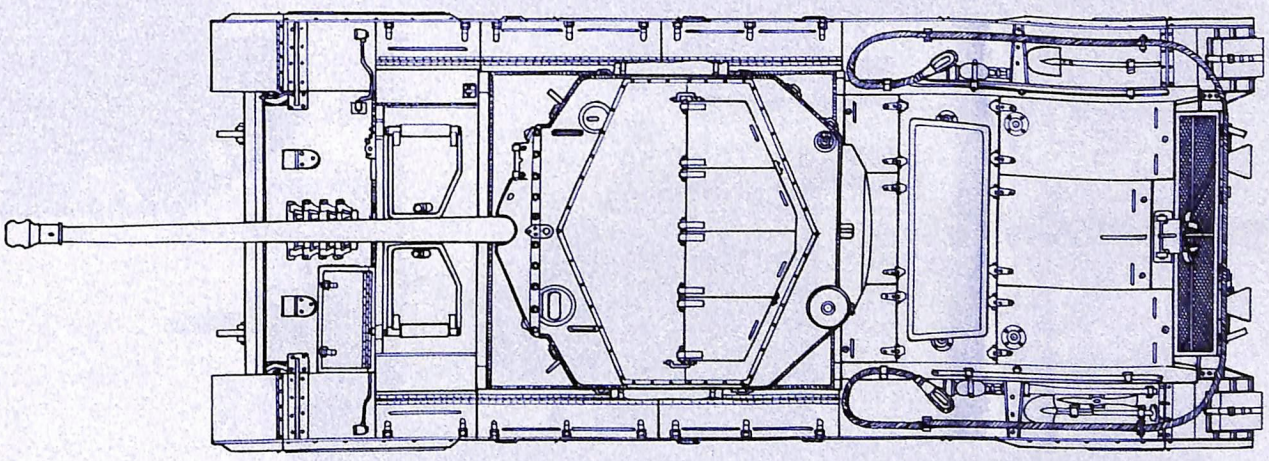
Ces deux clichés, représentant deux Avenger neufs, ont été pris à l'usine Birmingham Railway Carriage & Wagon Co. Notez la présence d'un Valentine sur la photo du bas. (School of Tank Technology)

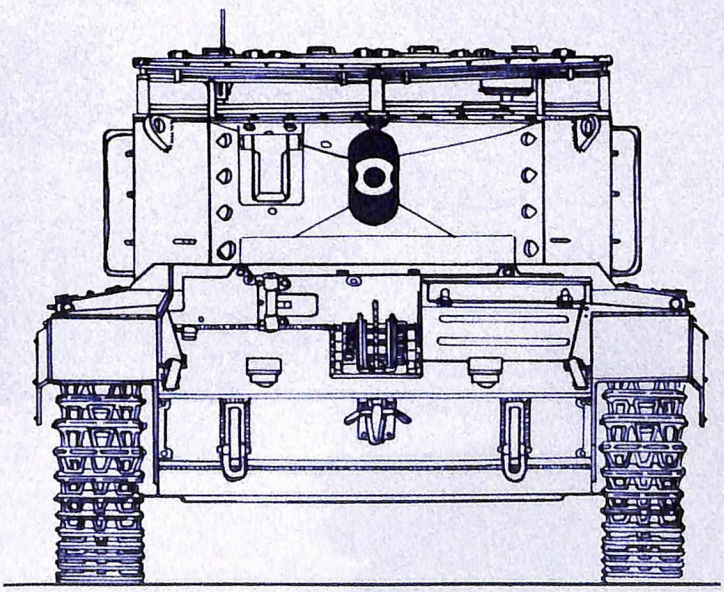
A30 (AVENGER)

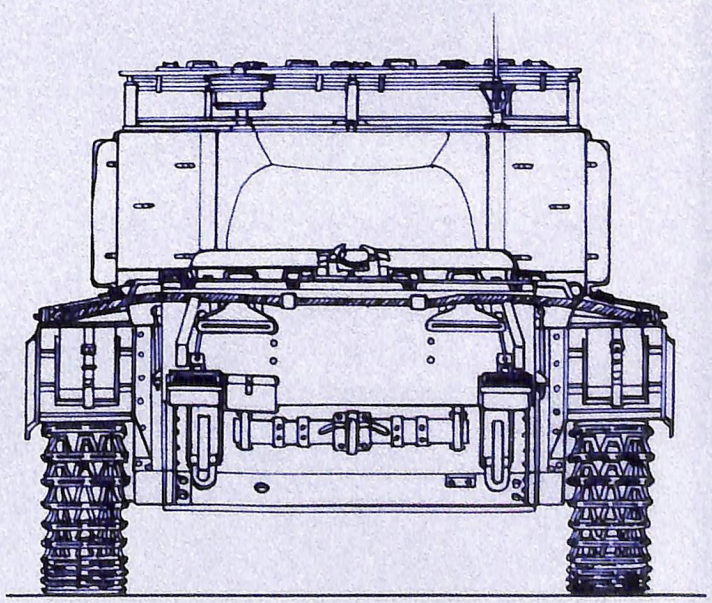
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2004



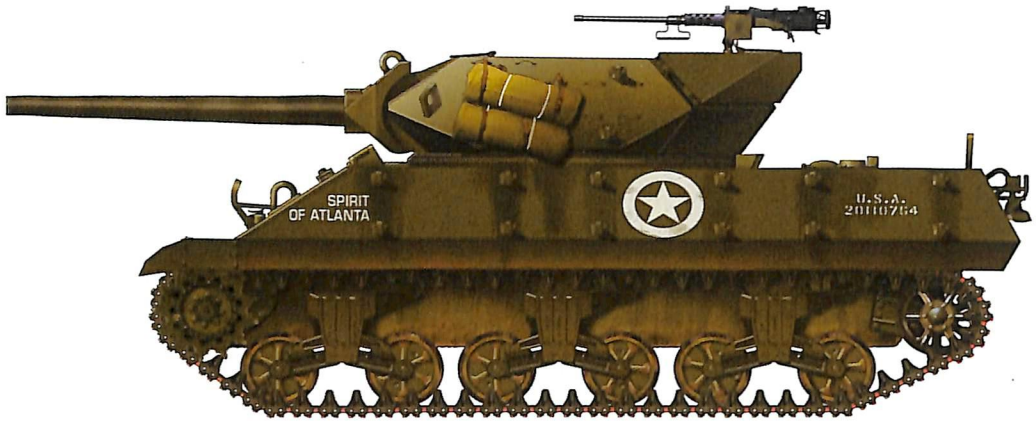
Note : les vues de face et d'arrière ne sont pas à la même échelle que les vues de haut et de profil.



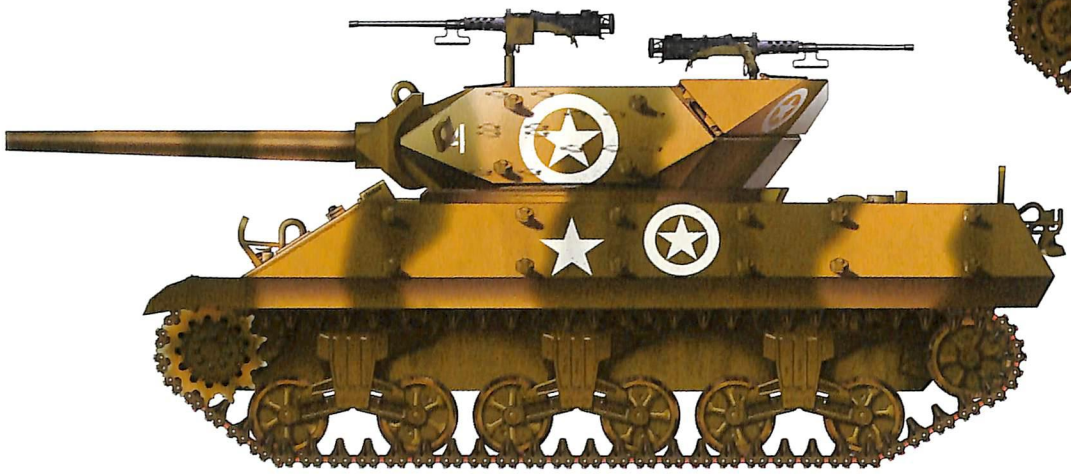




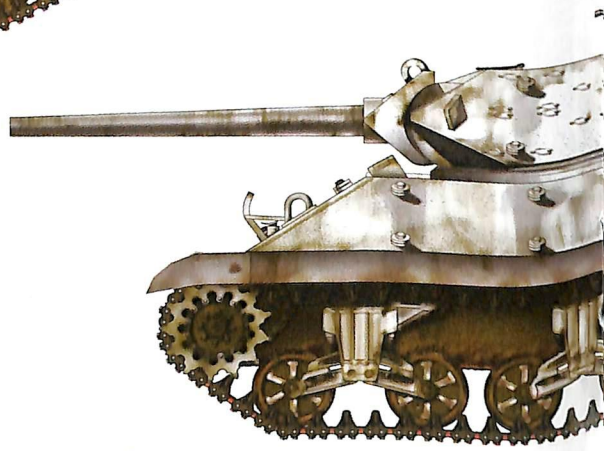
TD M10 - EUROPE 1943-44



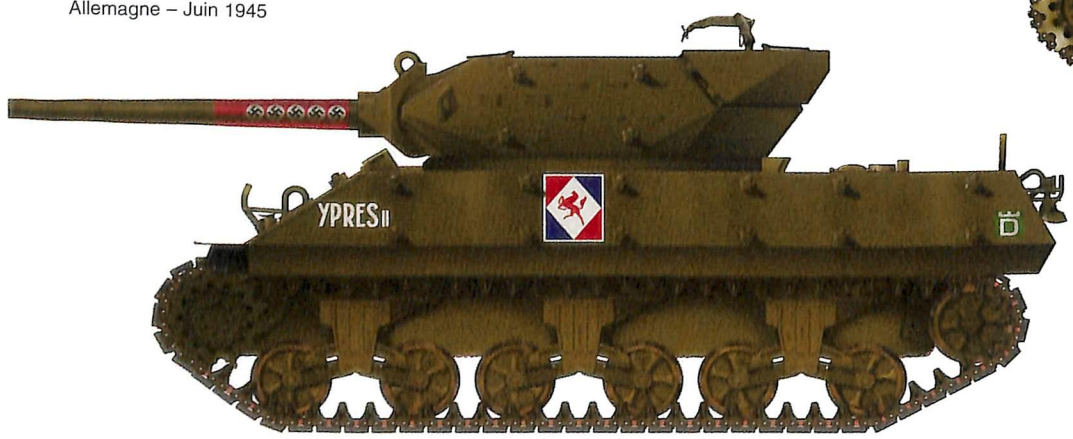
Tank Destroyer M10 « Spirit of Atlanta »
Unité inconnue
Italie – 1944



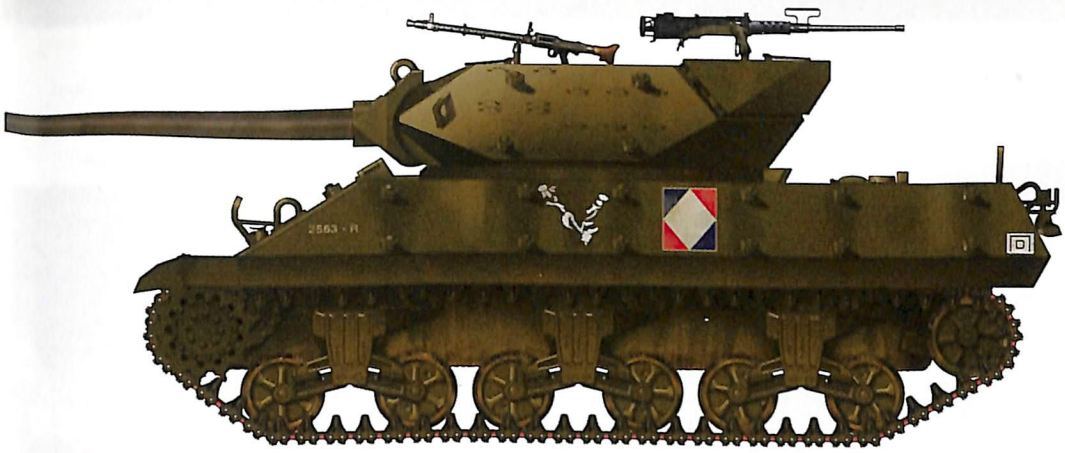
Tank Destroyer M10
601st Tank Destroyer Battalion
Anzio – Mai 1944



Tank Destroyer M10 « Ypres II »
11e RCA – 3e escadron
Allemagne – Juin 1945



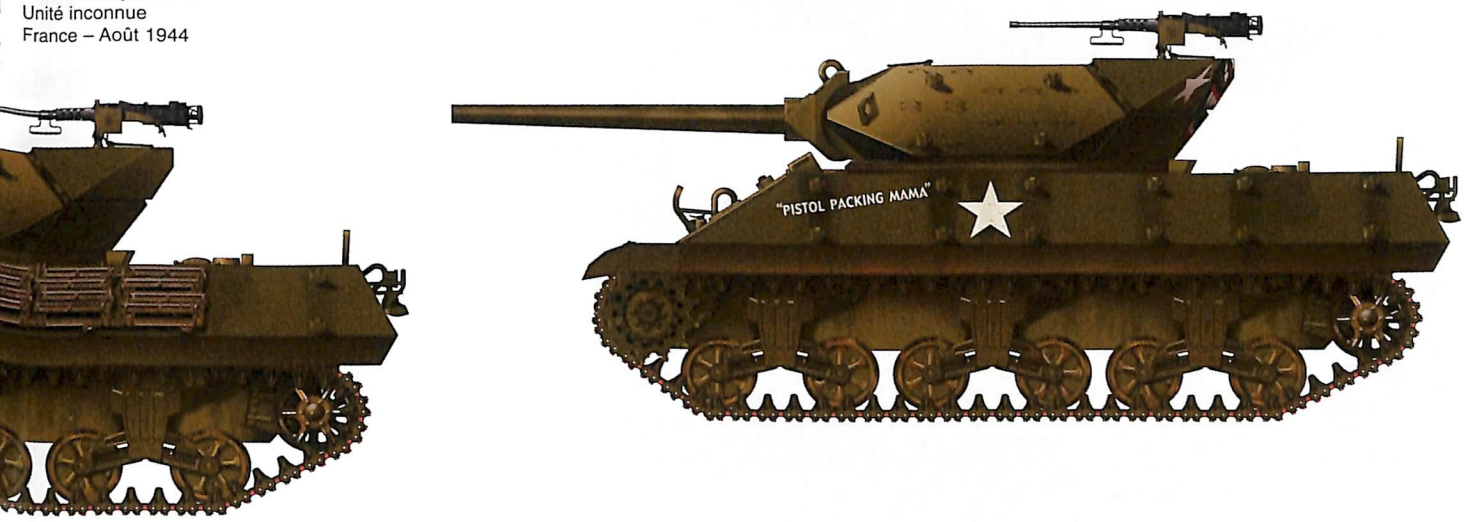
© Eric Schwartz / Batailles & Blindés, 2004



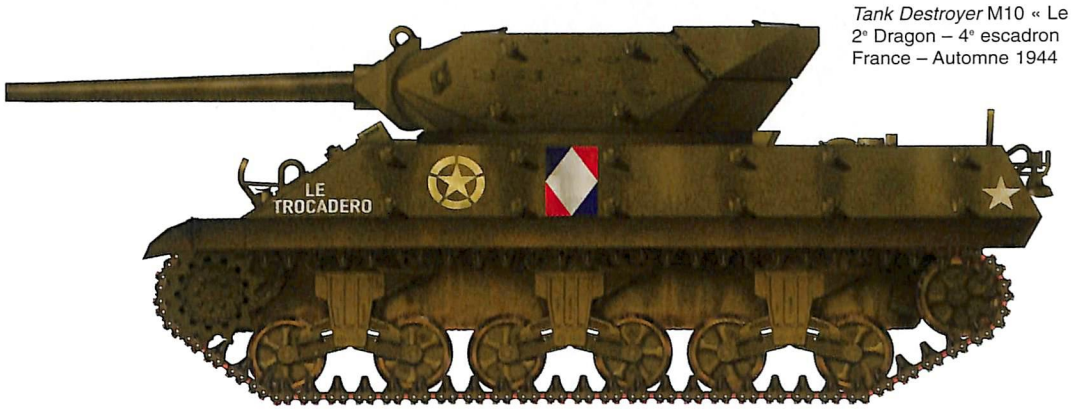
Tank Destroyer M10
7e RCA – 3e escadron
France – Automne 1944

Tank Destroyer M10 « Pistol Packing Mama »
Tank Destroyer School – Camp Hood –Texas
USA – 1943

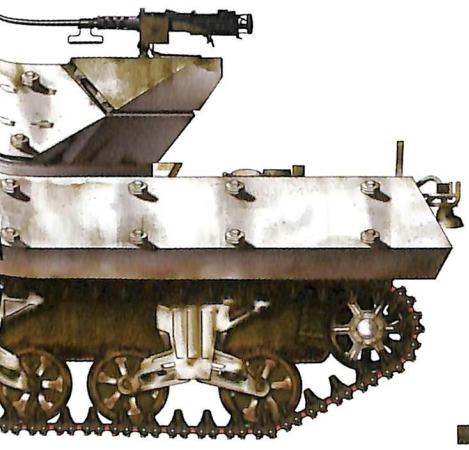
Tank Destroyer M10
Unité inconnue
France – Août 1944

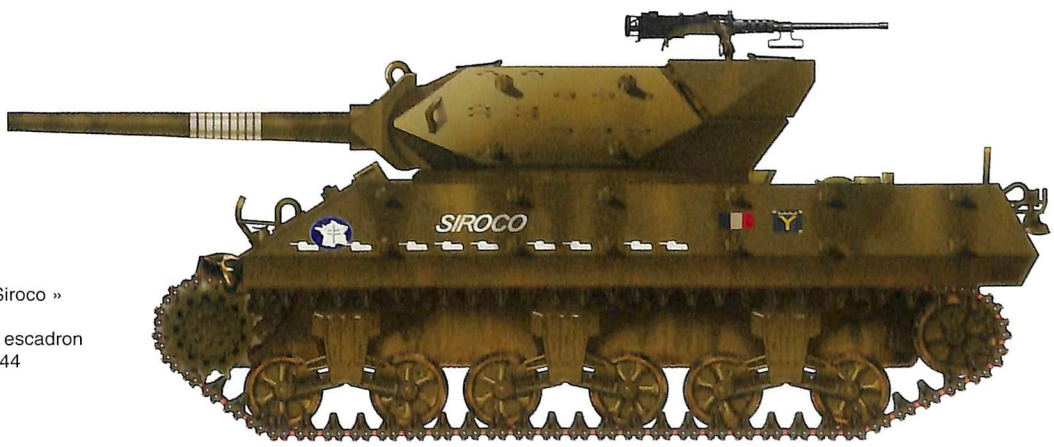


Tank Destroyer M10 « Le Trocadéro »
2e Dragon – 4e escadron
France – Automne 1944



Tank Destroyer M10
Unité inconnue
France – Hiver 1944





Tank Destroyer M10 « Siroco »
N° 420 154
RBFM – 3e Peloton – 4e escadron
France – Septembre 1944

Par Yannis Kadari

JOURNÉE D'ENFER À KOURSK !

La bataille de Koursk est entrée dans de la légende la guerre mécanisée comme ayant été l'une des plus titanesques confrontations de chars de toute l'Histoire. Pendant plusieurs jours, des milliers d'équipages russes et allemands vont s'affronter dans une lutte sans merci. Avec cet article, nous vous proposons d'embarquer à bord du* Panzer IV *du* SS-Obersturmführer *Rudolf von Ribbentrop et de revivre, au travers de son témoignage, le point d'orgue de ces combats près de Prokhorovka, c'est-à-dire la journée du 12 juillet 1943 !

Dans la nuit du 11 au 12 juillet 1943, après six jours d'efforts et de combats acharnés, les blindés du *II. SS-Panzerkorps* du *SS-Obergruppenführer* Hausser sont parvenus à atteindre la zone de Prokhorovka, réalisant en cela une importante avancée à l'intérieur des lignes soviétiques. Cette percée allemande, annoncée à grand renfort de tambours et de trompettes par Radio Berlin, devient une préoccupation majeure pour les stratèges de l'Armée Rouge qui y voient une menace très sérieuse pour la partie méridionale de leur dispositif défensif. Plusieurs brigades blindées totalisant plus de 850 T-34, appartenant à la 5e Armée de la Garde ainsi qu'à la 5e Armée Blindée de la Garde, sont rassemblées par les Russes afin de lancer une série de contre-attaques sur un front de plus de trente kilomètres de large. Le but de la manœuvre est simple : écraser les divisions *SS* sous un déluge de feu et d'acier afin de reconquérir le terrain perdu. Pour le *SS-Obersturmführer* Rudolf von Ribbentrop comme pour ses hommes de la *6. Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment 1* de la « Leibstandarte », le 12 juillet 1943 va devenir une journée d'enfer !

« *Avec minutie, depuis une bonne heure, les artilleurs « d'en face » étaient en train d'écraser nos positions les unes après les autres. Les Russes alternaient obus de gros calibres et roquettes. Nos* Nebelwerfer *leur répondaient à une cadence soutenue, chaque départ de salves provoquant une série de bruits stridents. À l'abri, dans une cavité creusée sous notre* Panzer *je ne parvenais que très difficilement à me reposer,*

malgré sept jours de combats harassants. Ce n'était pas facile de dormir dans ces conditions ! De plus, je guettais malgré moi l'arrivée de la moto de l'estafette qui, à un moment ou à un autre, allait nous apporter les consignes du jour édictées par notre chef de bataillon, le SS-Sturmbannführer *Martin Gross. Mon attente ne fut pas longue. Rendu au quartier général du bataillon, j'en repartis avec mes ordres :* « L'infanterie signale de nombreux regroupements de blindés soviétiques. Quelques raids timides de T-34 ont déjà eu lieu dès les premières lueurs du jour, mais rien de bien sérieux pour le moment. Nous n'avons aucun détail quant au nombre d'engins que les Russes pourront engager aujourd'hui. Votre unité se portera en avant des positions de l'infanterie et se tiendra prête à intervenir si nécessaire. » *Voilà qui était clair.*

Dès mon retour au bivouac, j'ordonnai à mes équipages de mettre en route leur Panzer IV *et de se déployer derrière moi. Ce que je ressentais à ce moment-là, était une grande fierté, celle de mener au combat des soldats si jeunes et pourtant si expérimentés. Bientôt, nous atteignîmes une première crête, derrière laquelle se trouvait une plaine vallonnée d'environ quatre kilomètres de large et qui, au loin, remontait en pente très douce. Derrière celle-c, devaient se trouver des centaines de chars soviétiques et des milliers de soldats prêts à en découdre. Les* Grenadiere *de Joachim « Jochen » Peiper avaient pris position dans cette vallée où, dans la nuit, ils avaient creusé des trous de combat reliés entre eux par une réseau de tranchées et des boyaux camouflés. Pour améliorer leur ligne principale de résistance, nos hommes s'étaient adossés à une profonde ravine. Cet accident du terrain était suffisamment large pour faire office de fossé antichar. Le seul point de passage était un pont en bois. Initialement bâti par les Russes, détruit les jours précédents, il avait été reconstruit par notre génie. Des canons de* Pak *ainsi que des pièces légères de* Flak *étaient disposés ici et là afin de renforcer la puissance de feu des fantassins. Quelques mines*

Rudolf von Ribbentrop. Chef de companie à Koursk, il finira la guerre à la tête d'un bataillon de *Panzer*. (DR)

avaient aussi été enfouies pour barrer les cheminements que les Russes pouvaient être amenés à emprunter. Après avoir observé le terrain et conformément aux ordres reçus, je pris la décision de positionner mes blindés au cœur de la vallée, à quelques centaines de mètres au-delà des positions des Grenadiere, *de manière à ouvrir le feu sur les chars soviétiques dès qu'ils franchiraient le sommet de la crête d'en face ; ce qu'ils ne manqueraient pas de faire très prochainement, j'en étais certain ! Ma douzaine de chars était disposée en diamant, à vingt-cinq mètres les uns des autres.* [Ndla : cette formation de combat était baptisée *Keil.*] »

Si effectivement Ribbentrop ne se trompe guère sur l'imminence d'un nouvel assaut de l'Armée Rouge, il est dans l'erreur quant à l'axe de pénétration choisi par les tankistes russ-

Ce cliché nous montre le *SS-Obergruppenführer* Paul «Papa» Hausser, patron du *II. SS-Panzerkorps* quelques mois avant le début de l'opération « Zitadelle ». L'homme est le créateur des *Waffen-SS*. (Coll. Yannis Kadari)

12 juillet 1943 - Secteur de la « Leibstandarte »
La bataille heure par heure

4h00 – Une reconnaissance soviétique menée par une dizaine de T-34 sur les positions défendues par le *SS-Grenadier-Regiment 2* se solde par la destruction de quatre blindés de l'Armée Rouge.

6h00 – Les chars du *SS-Panzer-Regiment 1* entament leur marche d'approche en direction de Prokhorovka sous une pluie d'obus russes. Les Soviétiques déclenchent une violente contre-attaque conduite par une cinquantaine de T-34 sur les éléments de pointe du *SS-Panzer-Regiment 1* et du *SS-Grenadier-Regiment 2* qui se replient.

9h00 – Plusieurs dizaines de T-34 répartis en deux groupes s'en prennent aux positions avancées du *SS-Grenadier-Regiment 2*. Les Russes se replient.

9h15 – Nouvel assaut conduit par une quarantaine de T-34 sur les positions de la « Leibstandarte ». L'ennemi est à nouveau repoussé.

9h20 – Trente-cinq blindés soviétiques attaquent les *Panzer* du *SS-Panzer-Regiment 1*. La *6. Kompanie* de Rudolf von Ribbentrop ne compte plus que quatre chars en état de combattre.

9h30 – Les débris de l'unité de Ribbentrop sont confrontés à un nouvel assaut. Sur les quarante machines engagés, les Soviétiques perdent dix-neuf T-34. Dix minutes plus tard, intervention des engins du *II. Abteilung* du *SS-Panzer-Regiment 1*. Plus de soixante T-34 sont neutralisés ou détruits.

11h00 – Un groupe T-34 s'infiltre dans le dispositif défensif allemand et ouvre le feu sur les pièces d'artillerie de la *8. Batterie*, provoquant d'importantes pertes parmi les artilleurs allemands.

14h10 – Une contre-attaque allemande menée par vingt-cinq chars appuyés par les hommes du *SS-Grenadier-Regiment 2* est mise en échec par les Soviétiques.

15h00 – Un groupe d'environ cinquante T-34 apparu au Nord des positions de la « Leibstandarte » tente de réaliser un percée, sans succès, dans les défenses allemandes.

15h30 – Nouvelle attaque de chars soviétiques sur les positions allemandes. Les T-34 sont repoussés après avoir subis de lourdes pertes.

16h00 – L'artillerie de la « Leibstandarte » déclenche un tir de barrage sur une importante concentration de fantassins et de chars ennemis.

20h00 – La « Leibstandarte » annonce avoir détruit 192 chars ennemis dans la seule journée du 12 juillet 1943 !

es. Ces derniers, échaudés par les pertes subies lors des précédentes attaques frontales, décident cette fois-ci d'essayer de déborder les défenses des *Waffen-SS* par leur flanc gauche, le gros des T-34 devant attaquer au centre mais dans un second temps.

« *Alors que mes chars finissaient de se déployer en ordre de bataille, sur ma gauche, je vis soudainement apparaître quelques silhouettes menaçantes ! Il s'agissait d'un groupe de vingt T-34 ou plus. De toute évidence, ils cherchaient à nous contourner pour s'infiltrer dans les lignes de nos camarades. Les blindés russes étant situés à environ 800 mètres, distance idéale pour un bon tireur, j'ordonnai à ma compagnie, par radio, l'ouverture du feu à volonté. Immédiatement ou presque, en un seul bloc, nos* Panzer IV *pivotèrent pour faire face à l'ennemi ; bien entendu, nos chars étaient équipés de tourelles et nous aurions pu nous contenter de les pointer sur notre gauche pour engager les Russes, mais, en réorientant nos machines dans leur direction, nous réduisions la taille de nos silhouettes et en plus nous opposions aux éventuels obus adverses la partie la plus épaisse de notre blindage, l'avant. Déjà nos premiers obus frappaient les machines ennemies. L'entraînement reçu par mes hommes et leur expérience des combats de chars étaient payants ; la formation de nos équipages durait plusieurs mois, celle des Soviétiques, quelques semaines à peine... Plusieurs T-34 étaient en flamme tandis que les survivants battaient en retraite sans même avoir ouvert le feu sur nous ! Ravi du peu de détermination montrée par nos adversaires, je décidai de prendre mes jumelles afin de scruter les alentours à la recherche de nouveaux adversaires car rien n'est plus dangereux pour un tankiste que de découvrir un char ennemi au*

Embarquement sur un *Panzer IV Ausf G* pour ses *Grenadiere* qui vont être engagés dans les combats pour Koursk. Le front ne semble pas être très proche.
(Coll. Thomas Anderson)

*dernier moment, surtout si ce dernier a déjà pris position pour vous tirer dessus... Ce que je vis alors me laissa littéralement sans voix ! Dans un vacarme de moteurs emballés et de cliquetis de chenilles, à environ quatre à cinq cents mètres par le travers, sur notre droite, quinze, puis trente, puis quarante tanks ennemis étaient en train de foncer à très grande vitesse droit devant eux, c'est-à-dire droit sur nous ! Il y avait tellement de T-34 qu'il m'était devenu totalement impossible de les compter. Chaque blindé transportait avec lui une grappe de soldats. Ces « popofs » faisaient leur possible pour rester sur leurs « montures », car ils sautaient dans tous les sens au gré des cahots. Parfois, à l'occasion de heurts trop violents, certains d'entre eux étaient éjectés des capots moteurs sur lesquels ils se tenaient, finissant sous les chenilles des blindés qui arrivaient juste après eux... Cette meute de chars allait s'en prendre à nos positions d'infanterie et ne manquerait pas, au passage, de nous réduire en miettes. J'étais comme hypnotisé par ce spectacle ! Ce fut la voix hystérique de mon pilote, Schüle, hurlant son angoisse dans l'*intercom, *qui me rappela l'urgence de prendre une décision.* »

A ce moment très précis de la bataille de Prokhorovka, les *Panzer* de Ribbentrop sont isolés très en avant des positions défendues par les hommes de la « Leibstandarte ». Quant aux autres chars de la division, ils sont soit tenus en réserve, soit, pour ceux qui ont participé aux premiers accrochages de la journée, en train de refaire les pleins de carburant et de munitions. Le *Waffen-SS* ne peut donc compter que sur lui-même et ses équipages pour essayer de ralentir les Soviétiques, à défaut de pouvoir les repousser !

« *Au moment où j'allais hurler à mon canonnier de tirer sur les cibles les plus proches, je me rendis compte que Schüle, pris d'une panique incontrôlable, était en train d'ouvrir sa trappe blindée afin de s'extraire de notre char et de s'enfuir ! En me faufilant très vite à l'intérieur de notre blindé, je pus le rattraper* in extremis *et le rasseoir brutalement sur son siège. De retour à mon poste, je fis signe à mon canonnier de faire pivoter notre tourelle sur la droite afin d'engager les T-34 qui s'étaient encore rapprochés de plusieurs dizaines de mètres. Nous n'avions plus le temps de manœuvrer. Notre premier perforant fit mouche, allant s'écraser de plein fouet sur la cible visée. Lorsqu'il fut touché, ce T-34 n'était plus qu'à une soixantaine de mètres ! Alors que nous nous apprêtions à changer de position pour essayer de nous mettre en défilement de tourelle, le char du* SS-unterscharführer *Papke, qui était situé juste à côté du nôtre, se transforma subitement en une gigantesque boule de feu. L'engin venait d'être frappé par un ou plusieurs obus soviétiques. Tandis*

En fond de page : Progression des engins de la *2. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Das Reich » dans le secteur de Koursk en juillet 1943. On note la présence de plusieurs T-34 capturés et réutilisés par les Allemands. Dans la seule journée du 12 juillet 1943, cette unité détuirera une centaine de blindés ennemis. (DR)

Progression d'une unité de *Panzer IV lang* similaires à ceux utiliés par les hommes de la *6. Kompanie* de Rudolf von Ribbentrop. Bien utilisé, le *Panzer IV* et sa pièce de 75mm resteront des adversaires coriaces pour les tankistes alliés. (Coll. Detlev Terlisten)

que la fumée se dissipait, j'aperçus Papke, seul survivant de son équipage, en train d'évacuer la carcasse de son Panzer IV *; ce fut la dernière fois que je le vis en vie... Une seconde machine de ma compagnie fut elle aussi touchée au niveau du barbotin. Immobilisée par ce premier coup au but, elle fut achevée quelques secondes plus tard par un second obus qui la mit en flammes.* »

Alors que la première vague de T-34 est maintenant à quelques mètres seulement des blindés de Rudolf von Ribbentrop, un nouveau groupe de chars soviétiques apparaît au loin, et derrière lui, encore un autre ! Avec un tel rapport de force, les Allemands savent qu'ils vivent leurs derniers instants. Pourtant, l'inattendu se produit, les tankistes soviétiques continuant à foncer vers les lignes allemandes sans réellement se préoccuper de la présence des quelques engins frappés de la *Balkenkreuz* qu'ils croisent sur leur route !

« *Char après char, vague après vague, les T-34 déferlaient dans notre direction. Un tel regroupement de blindés était absolument inimaginable. Il y en avait partout ! Ces engins avançaient très rapidement. Tout cela se passant en quelques minutes seulement, nous n'avions pas eu le temps de nous mettre en formation de défense et la seule chose que nous pouvions faire était de tirer avec fébrilité sur ces T-34. A des distances aussi réduites, chaque obus tiré équivalait à une machine russe neutralisée ou détruite. Néanmoins, ce qui valait pour les Soviétiques valait aussi pour nous, autrement dit, que se passerait-il si un 76 russe venait à nous frapper ? Tout en donnant mes ordres pour faire au mieux, j'étais arrivé à la conclusion que nous n'avions aucune chance de survivre à cet engagement. Mon canonnier et son chargeur se débattant comme des diables, ils détruisirent deux nouveaux chars russes situés, l'un et l'autre, à moins de trente mètres de notre position. Nous étions en train de consommer de nombreux obus et ce qui devait arriver arriva, plus aucun perforant n'était disponible en tourelle ! L'espace alloué aux munitions en tourelle sur un* Panzerkampfwagen IV Ausf G, *à proximité du canonnier et du chargeur, ne permettait de stocker qu'une vingtaine de munitions. Ne sachant pas si nous allions nous battre exclusivement contre des blindés ou non, nous avions fait le choix de panacher nos obus entre explosifs et perforants. Nous venions justement d'utiliser tous les perforants et il ne nous restait plus que des obus explosifs au pouvoir de destruction nul contre les chars !* »

Isolé, immobile, encerclé par des dizaines de chars ennemis et privé d'obus perforants, le blindé de Rudolf von Ribbentrop apparaît comme étant condamné à très court terme. La seule chance de s'en sortir pour l'équipage consiste dès lors à chercher un repli de terrain afin de s'y mettre momentanément à l'abri, le temps que le pilote et l'opérateur radio puissent passer de nouveaux obus perforants en tourelle en les prélevant dans les râteliers installés en caisse.

« *Notre unique espoir se matérialisait, à quelques dizaines de mètres derrière nous, sous la forme d'une dénivellation qui nous permettrait, peut-être, de nous soustraire aux vues et aux tirs des Soviétiques. Immédiatement, j'ordonnai à Schüle de foncer à toute vitesse vers ce creux. Au moment même où nous nous mimes en route, nous fûmes rejoints par plusieurs T-34 ! C'était incroyable ! Nous étions en train de rouler au cœur d'un groupe de sept ou huit chars ennemis sans même qu'ils ne se soient rendu compte du fait que nous*

Rudolf von Ribbentrop
As de la *Panzerwaffe*

Rudolf von Ribbentrop voit le jour le 10 mai 1921 à Wiesbaden. Fils du ministre des Affaires Etrangères du *Reich*, Joachim von Ribbentrop, le Rudolf s'engage le 1er septembre 1939 au sein du *SS.VT-Standarte* « Deutschland », unité commandée par Felix Steiner. Versé au bataillon d'instruction, le jeune homme fait ses classes à Munich et en Autriche. Peu après la fin de la campagne de Pologne, Rudolf est transféré à la *11. Kompanie*. Il prend part aux combats menés par son régiment aux Pays-Bas ainsi qu'en France pendant la *Westfeldzug* ; c'est d'ailleurs au cours de la campagne des mois de mai et juin 1940 qu'il se distingue, refusant non seulement d'être évacué malgré une blessure par balle mais se portant en plus volontaire pour mener un assaut périlleux sous le feu de l'artillerie ennemie ! Promu *SS-Sturmann*, Ribbentrop est décoré de la Croix de Fer de seconde classe.

Le 1er juin 1940, Rudolf von Ribbentrop qui a su démontré au combat ses qualités de meneur d'hommes et sa force de caractère est transféré à la *SS-Junkerschule* de Braunschweig afin d'y suivre des cours d'officier. Sérieux, attentif et volontaire, il se place parmi les meilleurs d'entrée de jeu, s'imposant auprès de ses camarades par son charisme. Il sort de l'école le 20 avril 1941 avec le grade de *SS-Untersturmführer* pour prendre le commandement d'un peloton du bataillon de reconnaissance du *SS-Kampfgruppe* « Nord », future *6. SS-Gebrigs-Division* « Nord ». Les premières semaines de l'assaut contre l'Union Soviétique le conduisent en Finlande où, avec ses hommes, il affronte les unités russes qui, pied à pied, défendent l'accès à Leningrad. A la tête de son groupe, il parcourt 125 kilomètres en trois jours. L'exploit est salué par les Finlandais qui le décorent. Impétueux, Ribbentrop est à nouveau blessé le 2 septembre 1941, une balle de mitrailleuse ayant fait voler en éclats l'os de son avant-bras gauche. Rapatrié en Allemagne, il est hospitalisé jusqu'en février 1942, date à laquelle il apprend son prochain transfert au sein de la plus prestigieuse des unités de la *Waffen-SS*, la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » (LSSAH).

Après un interlude en France pour cause de refonte, la LSSAH repart en Russie. Notre homme sert un temps au bataillon de reconnaissance de la division avant de rejoindre la *6. Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment 1*. Promu *SS-Obersturmführer*, Ribbentrop commande avec brio son unité équipée de *Panzer IV*. Engagé dans la région de Kharkov, il démontre un réel sens de la tactique et contribue à plusieurs reprises à sauver des situations pourtant très mal engagées. Blessé pour la troisième fois, il désobéit à un ordre d'évacuation vers l'Allemagne pour reprendre le combat avec son équipage. Ses actes de courage répétés lui valent de recevoir la Croix de Fer de première classe le 18 mars 1943. C'est aussi à cette époque qu'il prend pour un temps la tête de la *7. Kompanie*. Il combat pour la reconquête de Kharkov dans des conditions d'une difficulté extrême, l'Armée Rouge opposant une résistance tenace. Suit ensuite une période de calme relatif pour le *SS-Obersturmführer* Ribbentrop ; Officier d'état-major au *SS-Panzer-Regiment 1*, il quitte l'unité pour assurer l'entraînement de nouvelles recrues versées à la LSSAH en prévision des affrontements à venir. Le 15 juin, Rudolf von Ribbentrop est de retour sur le champ de bataille, reprenant le commandement de « sa » *6. Kompanie*. On le retrouve à ce poste pendant la bataille du saillant de Koursk (opération « *Zitadelle* ») où il se distingue lors de la bataille de chars de la Prokhorova, affrontement durant lequel il détruit quatorze T-34. Le 20 juillet 1943, ses exploits lui rapportent la *Ritterkreuz*.

Le 1er août, Rudolf von Ribbentrop reçoit sa feuille de mutation pour la *12. SS-Panzerdivision* « Hitlerjugend » alors en formation sous les ordres du *SS-Brigadeführer* Fritz de Witt. Installé à Mailly-le-Camp, où il retrouve de très nombreux camarades de la LSSAH, Ribbentrop est chargé d'instruire les jeunes tankistes de la division pour la plupart recrutés dans la classe 1926. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, l'officier multiplie les exercices en utilisant de vieux *Panzer III* déclassés, les Panther et *Panzer IV lang* promis par Berlin se faisant désirer. C'est aussi à cette période que Ribbentrop fait la connaissance de l'inspecteur des *Panzertruppen*, le général Guderian, à qui, lors d'un exercice auquel ce dernier assiste, il réclame des Panther pour ses hommes ! Début décembre 1943, Ribbentrop est nommé à la tête de la *3. Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment 12*, n'obtenant une partie de ses Panther qu'en février 1944. Le 7 avril, la division reçoit l'ordre de se porter dans l'Ouest de la France, en Normandie, où elle sera stationnée jusqu'à nouvel ordre. Ce n'est qu'en mai 1944 que la compagnie de chars de Rudolf von Ribbentrop perçoit ses derniers engins. Le 3 juin, l'officier organise une manœuvre afin de tester ses blindés. Sur la route du retour, entre Le Neubourg et Evreux, la *Kubelwagen* conduite par Ribbentrop est prise pour cible par un Spitfire en patrouille. Le véhicule est mitraillé à trois reprises et c'est à l'hôpital de Bernay que, dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, Rudolf von Ribbentrop apprend que les troupes alliées ont commencé à débarquer sur les plages normandes. Alors que notre homme doit être transféré en Allemagne pour sa convalescence, il désobéit une nouvelle fois et rejoint son unité dès le 9 juin ! Il combat à la tête de ses hommes pendant l'été 1944, infligeant de lourdes pertes aux troupes anglo-canadiennes cherchant à percer les lignes allemandes. En juillet, atteint d'une jaunisse, il est à nouveau hospitalisé. La campagne de Normandie est désormais terminée pour lui.

Le 1er septembre, il devient officier d'état-major au sein de ce qui reste du *SS-Panzer-Regiment 12*. On le retrouve à ce poste lors de l'offensive des Ardennes, lorsque le 20 décembre, il est mis hors de combat par un fragment d'obus venu se loger dans sa mâchoire. Fidèle à ses habitudes, il refuse d'être évacué et reste à proximité de la zone des combats. De retour dans son unité à l'orée de l'année 1945, il est promu *SS-Hauptsturmführer* le 30 janvier. En février, il commande les restes de l'*Abteilung I* du *SS-Panzer-Regiment 12* en Hongrie où il affronte les tanks soviétiques. Dans les derniers jours de la guerre, son *Abteilung* ne dispose plus que de six *Panzer IV* et cinq Panther en état de combattre. Conscient du sort qui l'attendrait lui et ses hommes en cas de capture par les troupes staliniennes, il parvient le 8 mai 1945 à rejoindre les lignes américaines en Autriche où conformément aux ordres reçus il se constitue prisonnier.

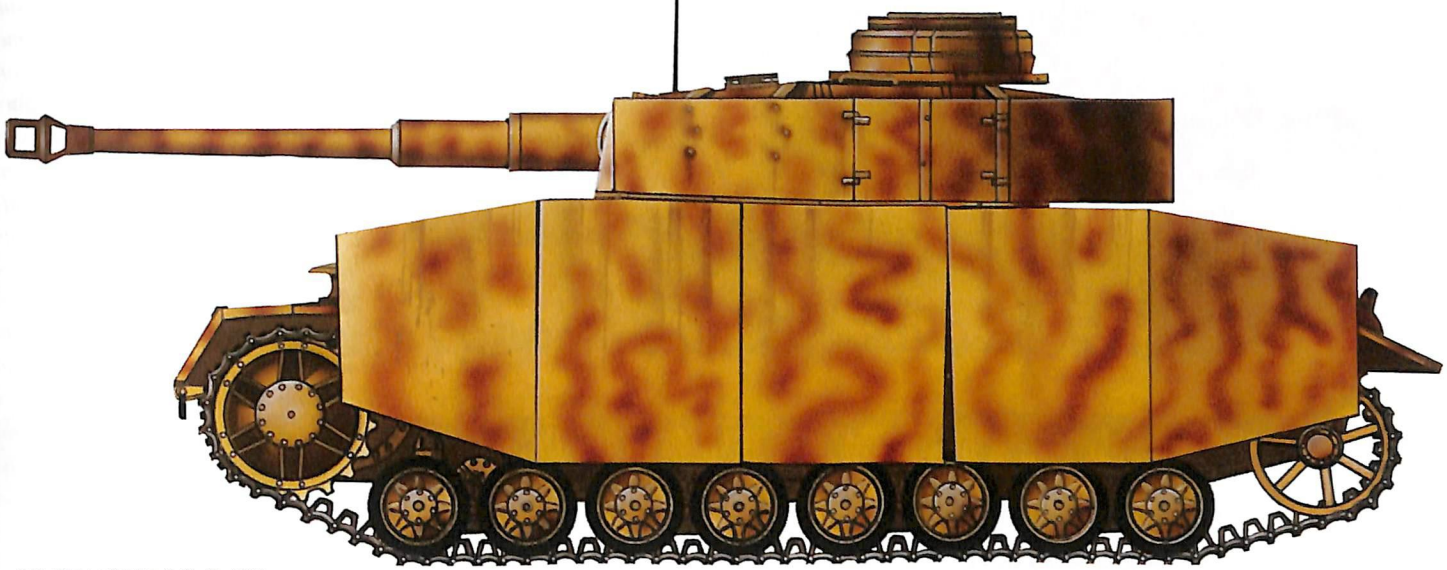
C'est depuis son camp de prisonnier que Rudolf von Ribbentrop, encore en vie de nos jours, apprendra la condamnation à mort et l'exécution de son père jugé par les Alliés lors du procès de Nuremberg.

étions des Allemands ! Parvenus près de notre havre de paix, nous nous laissâmes dépasser par les « popofs » afin de nous mettre à couvert avant qu'une nouvelle meute d'engins russes lancée à grande vitesse n'arrive à notre hauteur. Ce fut à ce moment-là, qu'à son tour, l'un des chars russes qui nous avaient « servi d'escorte » s'arrêta très brutalement. Le blindé, peint en vert foncé et arborant une étoile rouge, « swinguait » sur sa suspension. Il était à trente mètres, sur notre droite. Immobile, l'engin semblait hésitant, comme si à son bord, l'équipage s'interrogeait sur le camp auquel nous pouvions bien appartenir. A priori, la réponse à leur question fut sans appel car, alors que mon équipage était occupé à approvisionner le canonnier en perforants, le T-34 commença à tourner sa tourelle de manière à pointer sa pièce vers nous. J'hurlais à Schüle de nous remettre en route au plus vite, chaque seconde perdue dans de telles circonstances pouvant nous être fatale. Pendant le même temps, le radio et le chargeur continuaient à fournir des obus au canonnier. Schüle, qui passait pour être le meilleur pilote du bataillon, se montra à la hauteur de sa réputation en nous arrachant de notre position en un clin d'œil. Tout en zigzagant, nous passâmes à moins de cinq mètres du T-34 qui, toujours stoppé, faisait pivoter sa tourelle le plus vite possible afin de nous aligner dans son viseur. Ce fut là son erreur, la dernière de sa carrière, car malgré ses efforts, il ne parvint jamais à nous suivre dans nos évolutions. A mon tour, je fis arrêter notre Panzer *pour permettre à mon canonnier, à nouveau ravitaillé en munitions, de le détruire. Notre obus de 75 perça la tourelle du Russe de part en part, la faisant sauter à plus de trois mètres de haut. Elle explosa en miettes en retombant au sol. Des morceaux d'acier volaient dans tous les sens, certains rebondissant contre notre blindage. Nous n'étions pas passés loin de la catastrophe ! Mais pour combien de temps encore la chance allait-elle être de notre côté ? »*

Sur la douzaine de chars que comptait la *6. Kompanie* trente minutes plus tôt, il ne reste plus que quatre engins en état de se battre. En combattant expérimenté, le *SS-Obersturmführer* Rudolf von Ribbentrop sait pertinemment qu'il faudra peu de temps pour que, d'une part, la *Luftwaffe* n'intervienne afin de briser l'attaque russe et, d'autre part, pour que les chars de la « Leibstandarte » ne prennent position pour contrer les T-34. En d'autres circonstances, la nouvelle aurait pu être excellente mais qu'en penser lorsque l'on se trouve justement au cœur du dispositif ennemi ?

« La seule solution pour essayer de sauver nos peaux consistait à rester en mouvement tout en nous rapprochant de nos lignes. Cependant, comme si notre situation n'était pas assez grave, il allait bientôt se poser un nouveau problème. Je savais que derrière les positions des Grenadiere *de « Jochen » Peiper, les blindés du* Panzer-Regiment *n'allaient plus tarder à monter au feu pour « allumer » les T-34 qui approchaient. Comment, sur un champ de bataille constellé de carcasses crachant d'épaisses volutes de fumée noirâtre, nos camarades allaient-ils parvenir à nous identifier comme étant un char ami ? C'était impossible ! D'autant plus qu'en roulant vers nos lignes, nous nous présenterions avec le soleil dans le dos, ce qui aveuglerait les canonniers antichars et les tankistes de la « Leibstandarte ». Ma marge de manœuvres était des plus réduites. De plus, il me fallait prendre une décision très vite. J'avais le choix entre tourner en rond au milieu des T-34, qui finiraient bien par nous repérer et nous avoir, ou bien foncer vers nos lignes au risque d'être détruit par un obus... allemand ! Ma décision était prise, aussi infime que pouvait être notre chance de nous en sortir, nous allions nous replier. Après avoir ordonné à Schüle de faire mouvement vers les positions de la division, je pris le temps d'émettre plusieurs messages radio pour signaler notre position. Inlassablement, je répétais notre code d'identification, «* Kunibert *». Mais malgré plusieurs essais sur diverses fréquences, je n'obtins strictement aucune réponse... Pour ne rien arranger, le grand drapeau à croix gammée que j'avais disposé sur le toit de la tourelle à l'attention des pilotes alliés venait de s'envoler et de s'entortiller autour de notre antenne. Au plus nous nous rapprochions de la ligne de contact, au plus je pouvais constater avec quelle violence le choc entre nos troupes et celles de communistes était en train de se produire. Le terrain, recouvert de chars russes incendiés, ressemblait à une gigantesque casse ; au loin, je distinguais plusieurs de nos semi-chenillés, certains en train de flamber comme des torches, d'autres réduits à l'état d'épaves. A côté des 251 utilisés par les fantassins, il y avait des tracteurs lourds appartenant à l'*Artillerie-Regiment. *Ils avaient été détruits alors qu'ils cherchaient à mettre leurs pièces en batterie pour effectuer des tirs tendus sur les Russes. Les engins du* Panzer-Regiment *avaient pris position au sommet d'une crête depuis laquelle ils tiraient sans discontinuer sur les T-34. Les obus fusaient dans tous les sens à une cadence infernale. Quel carnage ! »*

Panzerkampfwagen IV Ausf G
1. SS-Panzer-Regiment / 6. Kompanie
1. SS-Panzer-Grenadier-Division «Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Char de Rudolf von Ribbentrop
Koursk – 12 juillet 1943



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

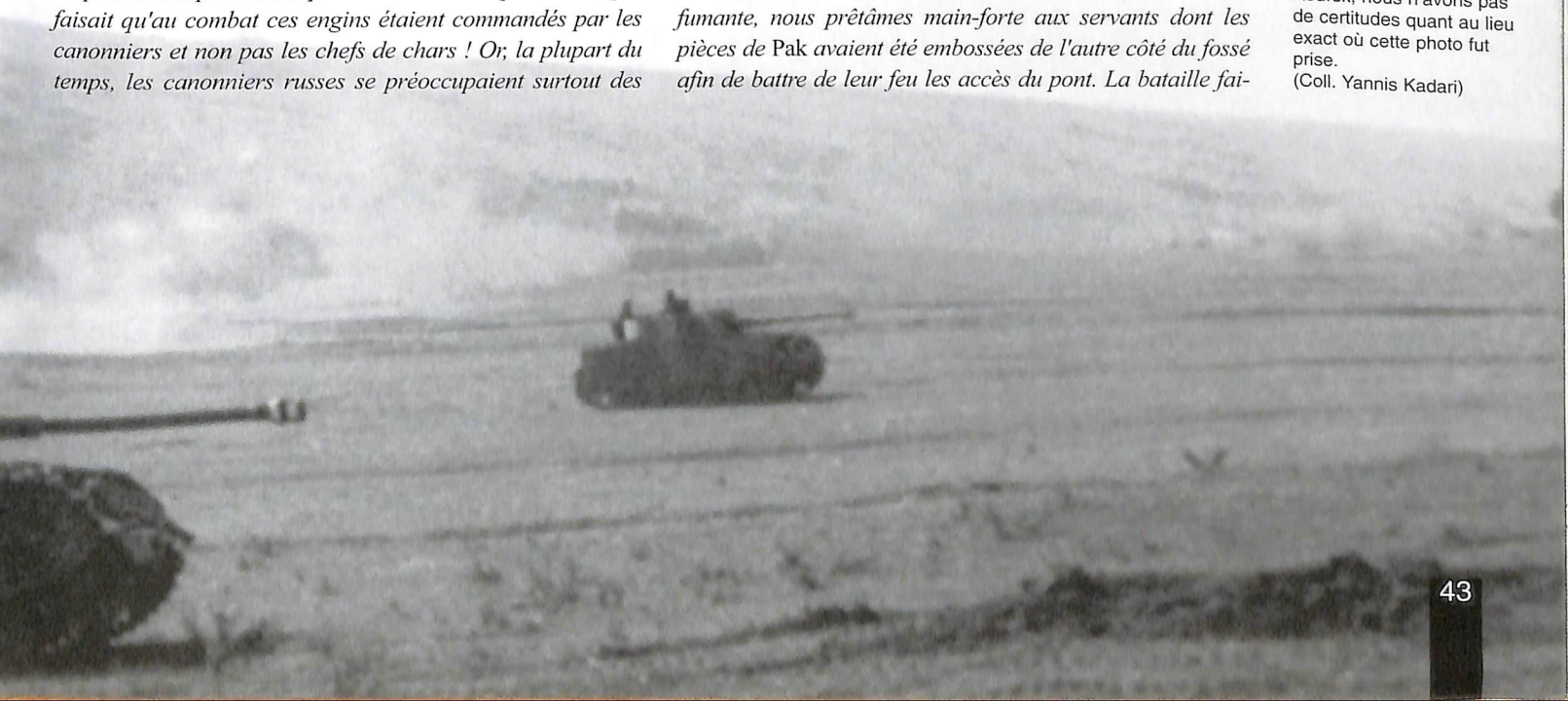
Parvenu à quelques centaines de mètres des lignes tenues par les *Kampfgruppen* de Joachim Peiper, Rudolf von Ribbentrop prend la décision de s'engager sur sa gauche afin de pouvoir traverser, sur le pont de fortune, le fossé antichar qui le sépare des positions amies. Il n'est malheureusement pas le seul à avoir cette idée !

« *Au fur et à mesure de notre avance, nous rattrapions des groupes de fantassins ennemis qui cherchaient à se mettre à l'abri partout où ils le pouvaient. Surpris par notre présence, ne réalisant que tardivement que nous n'étions pas de leur camp, ils finissaient sous nos rafales de mitrailleuses. Mon canonnier s'offrit un nouveau T-34 ; l'occasion était trop belle ! Le char était stoppé devant nous, à moins de trente mètres ! Malgré leur blindage incliné et leur puissance de feu, les T-34 n'étaient généralement pas des machines qui donnaient trop de fil à retordre à nos équipages expérimentés pour la simple raison que la doctrine d'emploi soviétique faisait qu'au combat ces engins étaient commandés par les canonniers et non pas les chefs de chars ! Or, la plupart du temps, les canonniers russes se préoccupaient surtout des cibles qui se présentaient dans l'arc avant de la machine, se désintéressant du reste. Nous avions découvert cette faille dans les tactiques russes au printemps 1942, et plus d'un an après, nous savions que le moyen le plus sûr de « s'offrir » un T-34 était encore de le prendre par le flanc ou bien par l'arrière…*

Enfin, nous étions en vue du pont de bois qui avait été assemblé par notre génie ! Une fois celui-ci franchi, nous serions en sécurité. Malheureusement, nous n'étions pas les seuls à vouloir passer sur cet ouvrage d'art. Des dizaines de blindés russes appuyés par de l'infanterie cherchaient à forcer le passage dans le but de se répandre sur les arrières du fossé antichar. Dans le cas où ils y parviendrait, ce serait tout le dispositif défensif de la « Leibstandarte » qui s'effondrerait comme un château de cartes. Autant dire qu'en « vieux roublard », Peiper avait cadenassé les approches de ce pont… ce qui ne servait vraiment pas mes intérêts du moment !

Embusqués derrière une carcasse de char russe encore fumante, nous prêtâmes main-forte aux servants dont les pièces de Pak *avaient été embossées de l'autre côté du fossé afin de battre de leur feu les accès du pont. La bataille fai-*

En fond de page :
La bataille fait rage ! Un *Zug* de *Panzerkampfwagen IV Ausf G* progresse sous le feu de l'ennemi. Bien que le terrain évoque celui de Koursk, nous n'avons pas de certitudes quant au lieu exact où cette photo fut prise.
(Coll. Yannis Kadari)



Ces deux T-34 ont été détruits dans les premiers jours de l'opération « Zitadelle ». L'engin en lui-même est très réussi, alliant un très bon blindage à une mobilité satisfaisante et à un canon efficace, reste l'usage qu'en feront les Soviétiques... (Coll. Yannis Kadari)

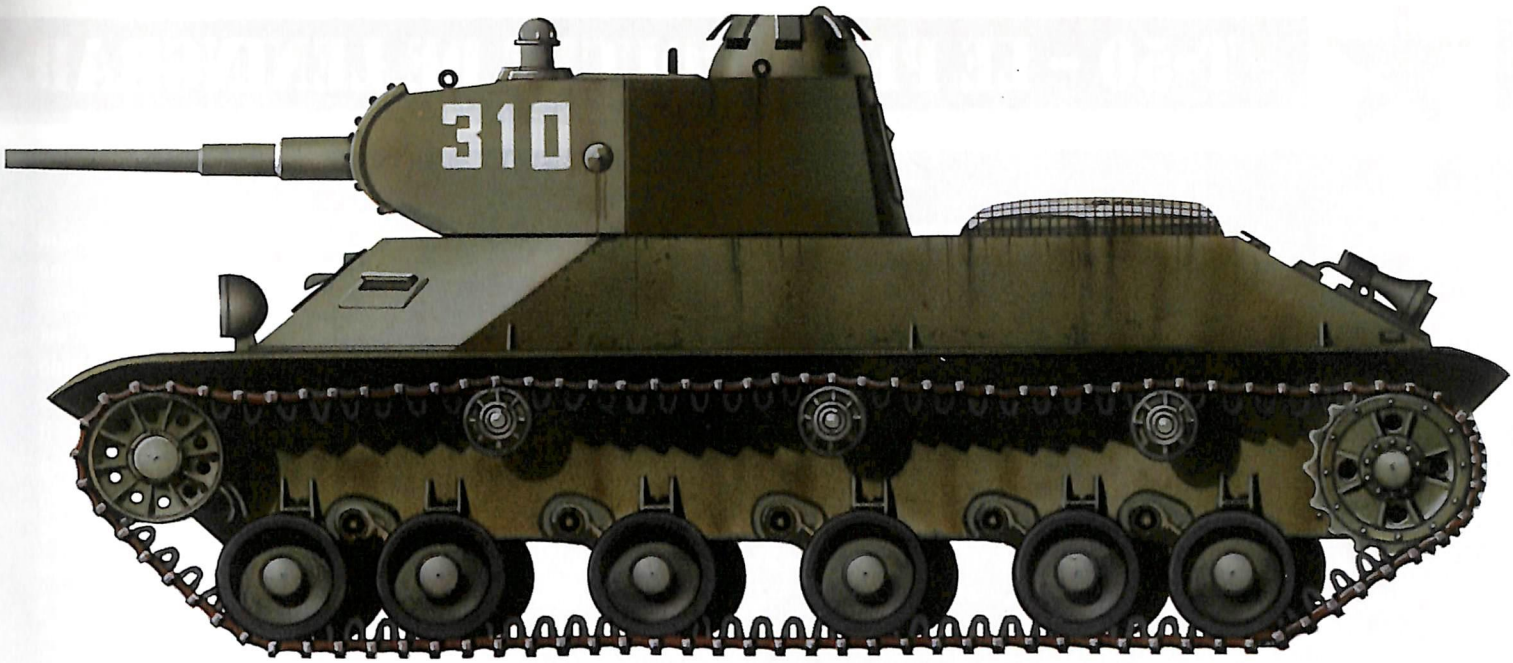
sait rage tout autour de nous ! Les T-34 détruits s'accumulaient presque les uns sur les autres ! Dans le feu de l'action, des blindés russes se télescopaient ! C'était un véritable enfer, partout le feu, des explosions, des morceaux d'acier qui volaient dans toutes les directions. Et puis, il y avait aussi cette fumée âcre qui s'infiltrait à l'intérieur de notre Panzer *et qui rendait l'atmosphère irrespirable. En quelques minutes seulement, la dénivellation qui menait au pont fut recouverte d'engins détruits. Dans le fracas des combats, j'entendis la voix de mon chargeur qui me fit son rapport : «* Nous n'avons plus un seul obus perforant ! *» Au même moment ou presque, le canonnier se mit à hurler de douleur. Il était blessé à l'œil, un éclat d'obus venant de frapper l'extrémité extérieure de son viseur avec suffisamment de force pour repousser ce dernier de quelques millimètres à l'intérieur du char ! Sans obus et avec de surcroît un canonnier blessé, nous n'étions plus utiles à grand chose. Je pris alors la décision de nous engager sur le pont en espérant que ses défenseurs puissent nous reconnaître à temps. Ce fut le cas ! Enfin, parvenus dans nos lignes, notre char à l'abri derrière un raidillon, je pus examiner la blessure de notre malheureux canonnier. Malgré une douleur aiguë à l'œil, ce dernier refusa d'être évacué vers un poste sanitaire. »*

La journée de Rudolf von Ribbentrop et de son équipage n'en est pas pour autant terminée !

« *Notre char n'était plus apte au combat. Nous avions consommé beaucoup de carburant et nous n'avions plus un seul obus perforant à bord. Alors que je faisais le tour de notre* Panzer, *en constatant que la machine avait relativement peu souffert lors des combats, j'entendis un blindé s'approcher. C'était un sous-officier du bataillon qui, sur ordre du* SS-Sturmbannführer *Gross, venait mettre à ma disposition un nouvel engin. Immédiatement, mon équipage et moi-même en prîmes possession afin de repartir au feu ! Dans la situation dans laquelle nous étions et avec la très forte pression que les Soviétiques exerçaient sur nos lignes, chaque char comptait et pouvait faire la différence. De plus, la place du chef de compagnie que j'étais était bien de l'autre côté de ce pont, au combat, avec les survivants de mon unité ! L'assaut russe avait été brisé, aussi je décidais de rester aux abords de la passerelle du génie en attendant de nouvelles consignes de la part du quartier général. Pour je ne sais quelles raisons, les liaisons radio avait été coupées et ce fut un officier du* Panzer-Regiment *qui, à pied, vint me prévenir que la division allait contre-attaquer pour reprendre le contrôle de la plaine aux Soviétiques ; ce fut fait moins d'une heure plus tard. Malgré mes craintes, les pertes de ma compagnie en matériels étaient finalement peu importantes. De nombreux chars avaient été immobilisés mais seules deux machines avaient été entièrement détruites au point d'être irrécupérables. En ce qui concernaient les pertes en personnels, les choses étaient différentes et de nombreux soldats expérimentés étaient morts ce jour-là.* »

Si effectivement les pertes allemandes sont étonnamment faibles, il n'en va pas de même en ce qui concerne celles des Soviétiques. Face aux lignes solidement tenues par Peiper et ses *Grenadiere*, les généraux russes vont laisser sur le terrain des milliers de fantassins et plus de deux cents KV-I et T-34 ; Rudolf von Ribbentrop et son équipage en revendiquant quatorze, ce qui vaudra à l'officier d'être décoré de la Croix de Fer de première classe dès le 20 juillet 1943 !

Malgré un supériorité numérique évidente, les chefs de la 5e Armée de la Garde et de la 5e Armée Blindée de la Garde vont s'avérer incapables de mettre au point un plan efficace. Au fil de la matinée, ils se contenteront de lancer vague de chars après vague de chars sur le dispositif défensif des *SS* de Joachim Peiper qui remplira parfaitement bien son rôle de « brise-lames ». Paul Hausser lui-même, venu observer le champ de bataille de Prokhorovka dans l'après-midi du 12 juillet, confiera à l'un de ses subordonnés que si les généraux soviétiques avaient fait preuve d'un peu plus de finesse dans la gestion des combats, ils auraient pu, sans nul doute, enfoncer les défenses de Peiper et mettre à mal les trois divisions d'élite du *II. SS-Panzerkorps*. Néanmoins, et aussi éclatante soit-elle, cette victoire défensive des Allemands ne changera rien ou presque à la suite de la bataille de Koursk. Inquiété par le débarquement anglo-américain du 10 juillet, Hitler ordonnera l'arrêt de l'opération « Zitadelle » afin de rapatrier des troupes en Italie, en France et dans les Balkans.



© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

T-50 – LE PETIT POUCET DE LENINGRAD

Parfois confondu avec le T-34 par les Allemands et les Finlandais, le T-50 est un char très moderne pour son époque. Pourtant, il ne sera livré à l'Armée Rouge qu'en faible nombre, principalement pour des raisons d'assemblage complexe et de coûts de production élevés.

Par Alexandre Ashuraliev

La conception du char T-50 tire ses origines d'une idée particulièrement en vogue au sein des hautes sphères militaires soviétiques à la fin des années 30, celle du char dit « universel ». Il s'agit d'un engin théoriquement capable de se mesurer à d'autres blindés, d'effectuer des reconnaissances en terrain adverse et aussi d'appuyer la progression d'unités d'infanterie alliées.

C'est à la suite des demandes répétées des responsables de l'*Avto Brone Tankovoe Upralenie* (*ABTU*), le directoire militaire en charge des véhicules et des engins de combat de l'Armée Rouge (*RKKA*), que progressivement l'idée de remplacer le char léger T-26, produit dès 1931 et arrivé en bout de potentiel malgré ses modernisations successives, fait son chemin. Il est néanmoins important de préciser que, dans l'esprit des responsables soviétiques, l'engin à développer ne sera pas à considérer comme un blindé léger mais comme un char de bataille.

LE T-126 DEVIENT LE T-50

En 1939, la tache de mettre au point la nouvelle machine est confiée aux ingénieurs Ginzburg et Troyanov. Les deux hommes travaillent au *Zavod* (bureau d'études) Nr. 185 de l'usine « Kirovsky » implantée à Leningrad. Le cahier des charges du futur blindé précise que ce dernier devra faire pièce à n'importe quel char moyen en dotation au sein des armées européennes ; l'on ne peut s'empêcher de penser au *Panzer III* allemand…

Deux prototypes, désignés T-126 (ou « Objet » 126) et T-127, s'inspirant en partie l'un comme l'autre du défunt projet de char moyen T-46-5, sont assemblés par les techniciens russes. Il n'y a guère de différences majeures entre les deux machines, si ce n'est que le T-127, jouissant d'un blindage moins épais, est un peu plus léger que son concurrent. Après une série de tests menés près de Leningrad, c'est finalement le T-126 qui est pressenti pour devenir le futur char « universel » de l'Armée Rouge. Il faut dire que l'engin est une réussite totale ou presque. Pesant environ dix-sept tonnes, il bénéficie d'une caisse soudée dont les plaques de blindage de 37 mm sont inclinées, comme sur le T-34, selon des angles variant de 40 à 55 degrés. Le prototype est armé d'un canon de 45 mm 20K modèle 1932/38 alimenté par un stock de 150 obus, ce qui est une véritable prouesse pour un blindé de cette taille ! Mais, revers de la médaille, une dotation aussi importante a été obtenue en rognant au maximum sur l'espace alloué aux quatre membres d'équipage. La tourelle comme la caisse sont exiguës, au point que si le T-50 doit être construit sur les plans exacts du T-126, il faudra sélectionner les membres d'équipage en fonction de leur taille ! Deux mitrailleuses DT de 7,62 mm, l'une en caisse, l'autre

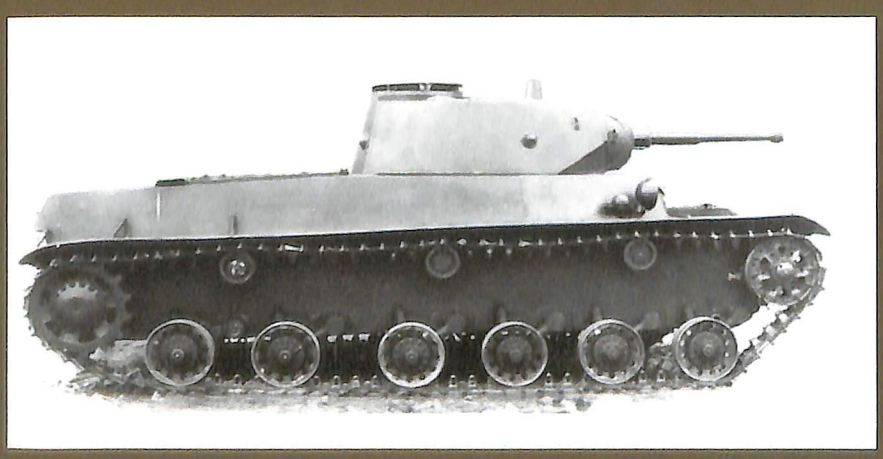
T-50 – LE PETIT POUCET DE LENINGRAD

Belle étude d'un T-50. L'engin est compact, ce qui accroît encore un peu plus son potentiel défensif. (DR)

installée coaxialement au canon, complètent l'armement de l'engin. A l'instar des blindés dont l'Armée Rouge commence à disposer, notamment les T-34 et surtout les KV-I, le T-126 est équipé d'un moteur diesel qui lui permet de démarrer sans problèmes même par des températures extrêmement basses, voire négatives. Ce moteur diesel, c'est le tout nouveau V-4 de 300ch. Il apparaît néanmoins que le V-4, certes efficace, est complexe à assembler et que surtout il nécessite un entretien très suivi et des révisions régulières. Une boite de vitesses à quatre rapports et une marche arrière est montée sur le T-126 qui atteint plus de 50 km/h sur route et environ 30 km/h en tout terrain. Seule ombre au tableau, mais elle est de taille, à plus forte raison dans un pays aussi vaste que l'Union Soviétique, le rayon d'action du blindé est de l'ordre de 200 kilomètres !

En mai 1940, Ginzburg, dessaisi du programme T-126, est affecté à de nouveaux projets dont un chasseur de chars ainsi que des blindés équipés de pièces antiaériennes légères. C'est le *Zavod* Nr. 174 « Voroshilosky » qui est désigné pour reprendre le flambeau du projet de char « universel ». L'ingénieur Troyanov, devenu l'unique responsable des études, ordonne l'assemblage d'un second prototype du T-126. La nouvelle machine perd au passage sa mitrailleuse de caisse mais gagne une suspension à barres de torsion très améliorée par rapport à la mouture précédente. A la demande de Moscou, un autre engin répondant au cahier des charges du futur T-50 est dessiné et construit. Prenant la désignation de « Objet 211 », l'engin, inspiré du design des chars rapides de la série *BT*, est légèrement plus petit que le T-126. C'est aussi à l'automne 1940 que des études sont menées afin de savoir dans quelles mesures et au prix de quelles modifications, il serait possible d'adapter un canon de 57 mm en lieu et place de la pièce de 45 mm adoptée sur les « Objets » 126 et 211. Il semble que cette modification, quasiment de dernière minute et qui finalement s'avérera impossible, soit à relier aux enseignements retirés par les Russes des opérations allemandes de Pologne et surtout de la campagne de France de mai et juin 1940.

Vue de profil du prototype « Objet 211 », concurrent malheureux du T-126. Cette machine sera détruite lors du siège de Leningrad dans des circonstances inconnues. (DR)



En janvier 1941, les trois blindés sont testés en présence des dirigeants de l'*ABTU* et d'un parterre d'officiers de la *RKKA*. Lors de ces essais, les deux T-126 se montrent largement supérieurs à « l'Objet 211 » et sont validés pour entrer en production de masse sous la désignation de T-50. Quant au « 211 », il finira sa courte carrière lors du siège de Leningrad... Le 12 février 1941, le T-50 fait officiellement son entrée dans les inventaires de l'Armée soviétique. Des milliers de machines sont commandées. Le T-50 sera-t'il le char russe le plus produit dans les années à venir ? Rien n'est moins sûr !

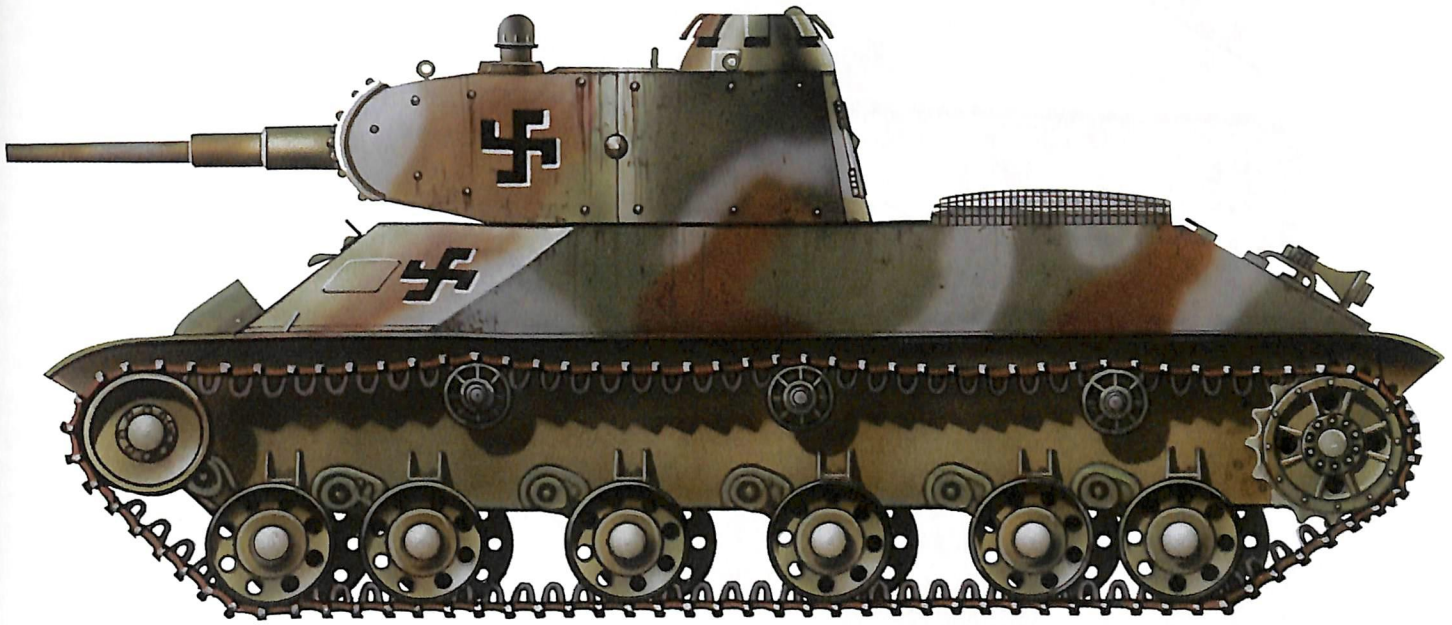
LE T-50 SERA-T'IL PRODUIT ?

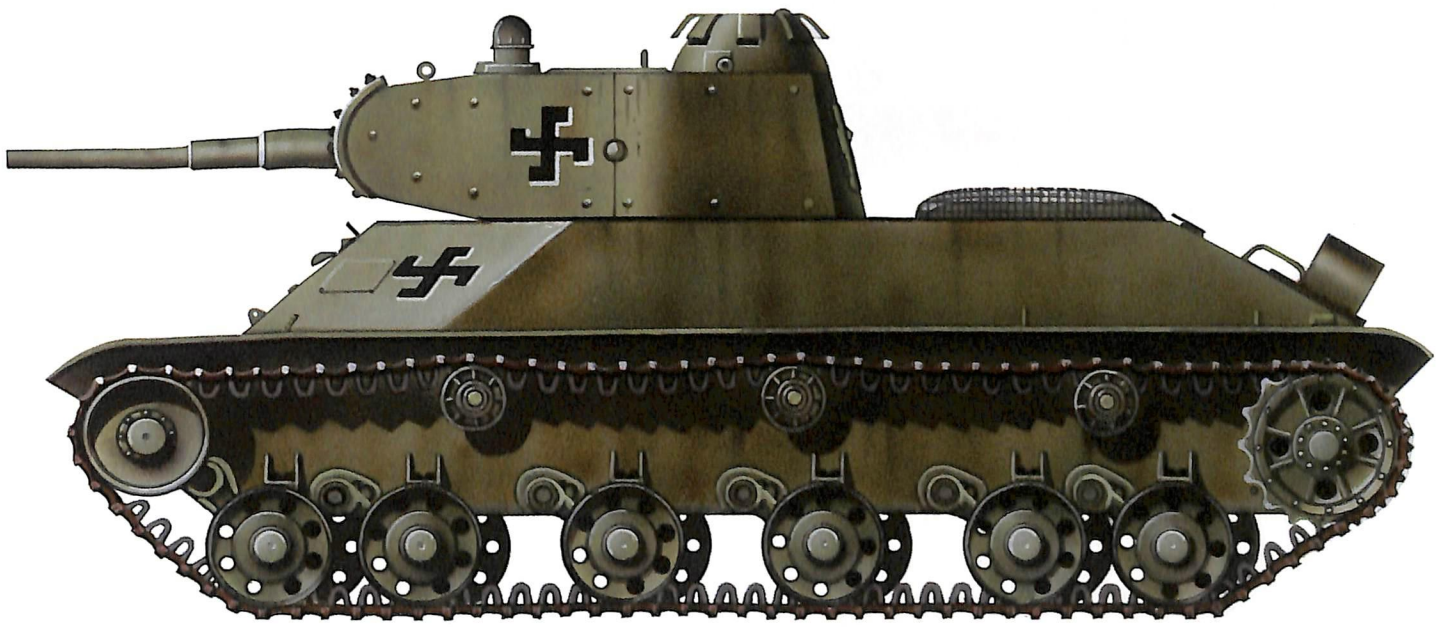
Alors que les chaînes d'assemblage doivent commencer à fonctionner dès le mois de mai 1941, la production du blindé est repoussée une première fois afin de permettre aux motoristes d'améliorer la mise au point du V-4 qui, décidément, se montre très capricieux à l'usage. Le second report est quant à lui à mettre au crédit des Allemands qui en juin 1941 déclenchent l'opération « Barbarossa », l'invasion de l'URSS. Alors que les armées de l'Axe marchent sur Leningrad, Staline ordonne au début du mois de septembre, par le truchement du *GKO* (*Gosudarstvennij Komitet Oboroniy*) ou comité nationale de défense, la délocalisation de toutes les fabriques d'armement soviétiques dans l'Oural. Bien entendu, « Voroshilosky », l'une des principales usines de production de chars, n'échappe pas à cette mesure de sauvegarde. Si une partie de ses machines-outils et de son personnel est repliée à proximité de Moscou, le reste de ses moyens de production est envoyé par voie ferrée jusqu'à la cité de Omsk, en Sibérie Occidentale, à plus de 2 500 kilomètres de la capitale soviétique ! C'est là-bas qu'enfin le T-50 va commencer à être assemblé dès l'hiver 1941-42 dans des conditions climatiques extrêmes.

Globalement le T-50 de série est assez similaire aux deux prototypes T-126. Quelques aménagements sont réalisés afin d'accroître l'habitabilité de l'engin. C'est dans ce contexte que la mitrailleuse de caisse est définitivement abandonnée, l'armement du blindé consistant dès lors en son canon de 45 mm et sa mitrailleuse coaxiale de 7,62 mm.

T-50 – LE PETIT POUCET DE LENINGRAD

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004



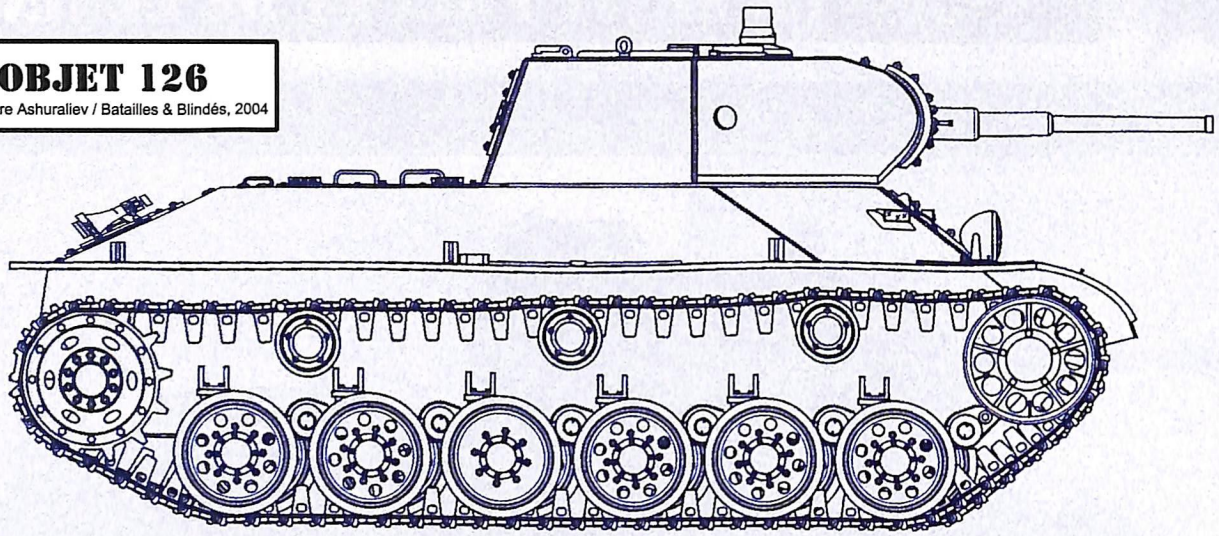


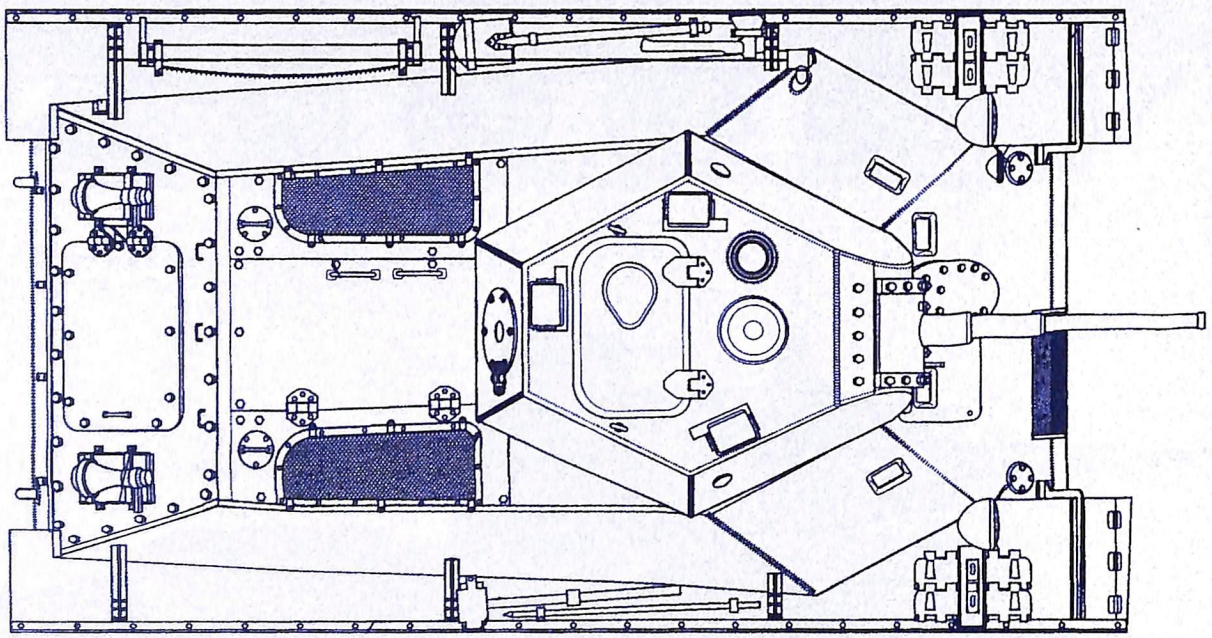
Chars T-50 capturés par les troupes finlandaises et réutilisés par ces dernières en 1942 (unités inconnues). Notez le surblindage riveté sur les tourelles.

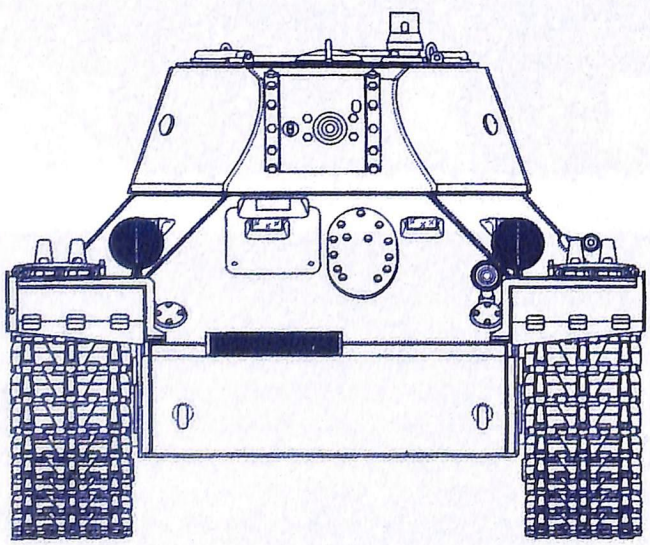
Quatre hommes d'équipage embarquent à bord du char. Le pilote est installé très en avant dans la caisse, bénéficiant d'une trappe blindée de grande dimension autorisant une vue dégagée. Le chef de char, le canonnier et son chargeur sont bien évidemment en tourelle. A noter, et c'est suffisamment rare pour un char russe de cette époque pour être précisé, que le blindé offre une excellente visibilité au chef de char par le biais d'une coupole blindée. A bien des égards, le T-50 est un char très moderne pour son temps. C'est d'abord son blindage qui – même s'il a été réduit afin de gagner du poids pour augmenter le rayon d'action du char qui désormais dépasse 250 kilomètres – offre à l'engin une protection exceptionnelle. Le design de la caisse, les fortes inclinaisons des plaques d'acier et la taille compacte du char font qu'il est aussi bien protégé, voire mieux, que le puissant T-34. Des essais de résistance seront d'ailleurs menés en 1942 sur un T-50 ainsi que sur un T-34 et un *Panzer III* capturé. Si ces deux dernières machines seront percées par les obus d'un canon antichar russe de 76 mm Modèle 1939 et un *Pak 40* de 75 mm

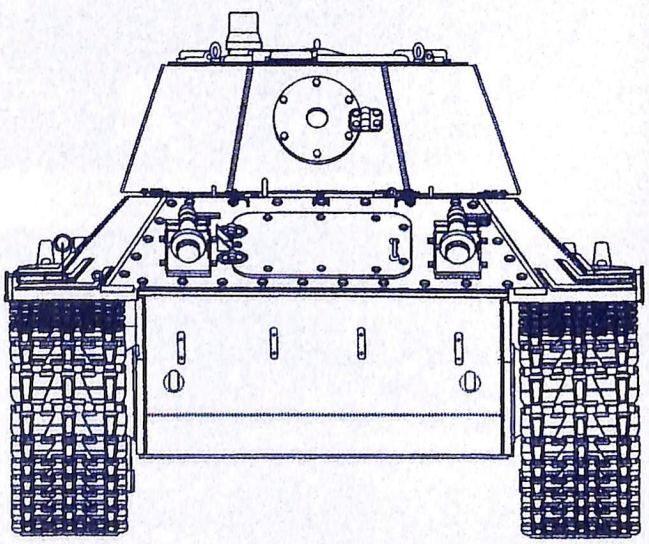
OBJET 126

© Alexandre Ashuraliev / Batailles & Blindés, 2004









faisant feu à une distance de 400 mètres, ce ne sera pas le cas du T-50 qui résistera dans un cas comme dans l'autre ! Sur le plan des transmissions, le T-50 est aussi très en avance sur son temps puisque la machine reçoit non seulement un intercom TPU-3 pour les communications internes mais aussi, et c'est un luxe au pays des Soviets, une radio 9R en série. C'est encore sa manœuvrabilité et sa vitesse qui en font, d'une certaine manière, un engin supérieur au T-34 bien plus lourd. On le comprend, avec le T-50, Moscou tient un char qui pourra damer le pion à la majorité des Panzer. En prime, la production de l'engin nécessite deux fois moins d'acier que le T-34 !

TROIS PETITS TOURS ET PUIS S'EN VA !

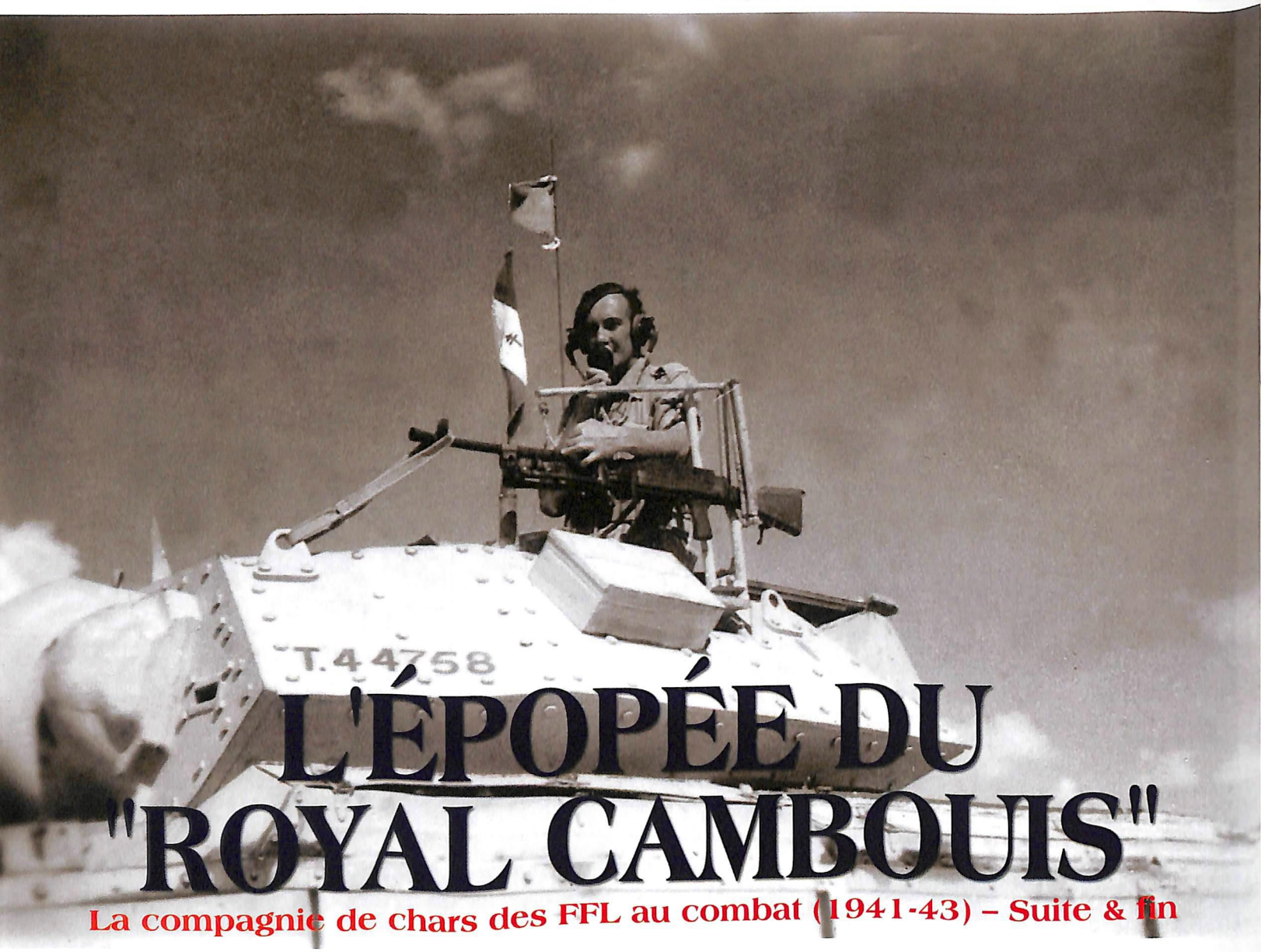
Pourtant, la carrière de cette machine de qualité, si en avance sur ses homologues, y compris allemands, va être de courte durée. Seuls soixante-trois exemplaires du T-50 seront assemblés, dont quarante-huit armés. Pourquoi ? L'explication principale tient en la fragilité endémique du moteur V-4. Malgré des tentatives répétées pour le simplifier, les ingénieurs soviétiques vont se heurter à une série de problèmes insolubles ; jusqu'en 1944, des équipes du motoriste GAZ travailleront d'arrache-pied sur le V-4 sans parvenir à des résultats probants. Le V-4 est non seulement complexe à entretenir maisil s'avère en plus être très cher à construire car il utilise des matériaux stratégiques. Bref, ce n'est pas une réussite. La priorité donnée à la production en masse des T-34 est aussi un élément à prendre en considération dans la faillite du programme T-50. Pour des raisons de simplification, les Soviétiques préféreront miser sur un cheval unique. Enfin, avec l'arrivée des premiers chars d'infanterie britanniques, dont les Valentine, dans le cadre du *Lend Lease*, les chefs militaires russes considèrent que le T-50 n'a plus de réelle utilité. Ainsi, au printemps 1942, le T-50 n'est déjà plus qu'un souvenir.

Les quelques machines construites à Omsk seront engagées dans l'isthme de Carélie où elles combattront contre les troupes finlandaises au sein de deux brigades blindées indépendantes. Bien que les archives soviétiques soient peu loquaces à ce sujet, il est certain que plusieurs T-50 tomberont entre les mains finnoises. Retournés contre leurs anciens propriétaires, modifiés ou non, ces chars combattront jusqu'à la fin des hostilités entre Moscou et Helsinki en 1944.

Ce T-50 frappé par un antichar allemand n'ira pas plus loin... Ces chars soviétiques combattront uniquement dans l'isthme de Carélie afin de protéger Leningrad de la poussée des troupes allemandes et finlandaises. (DR)

Le « Hetzer » aurait-il pu être Russe ?

Au début des années 40, à bien des égards, les Soviétiques étaient en avance sur les nations d'Europe Occidentale en matière de blindés. Ainsi, si certaines machines allemandes sont passées à la postérité en 1944-45, et c'est par exemple le cas du petit *Jagdpanzer 38(t)* plus connu sous le nom de « Hetzer » ou *Sd.Kfz.138/2*, il est intéressant de noter que les Russes travaillaient déjà sur des engins similaires dès 1941 ! C'est plus précisément au mois de mai de cette année que, dans le cadre d'une réunion ayant pour thème la production en masse du nouveau char T-50, l'idée d'utiliser le châssis de ce dernier pour construire un chasseur de chars fut émise par le maréchal Kulik. Ce dernier proposa de construire une machine armée du canon antichar *ZIS 2* Modèle 1941 de 57 mm ; dans une logique similaire, le maréchal souligna l'intérêt que pourrait avoir l'Armée Rouge à disposer de chars antiaériens équipés de pièces de 25 mm et 37 mm capables d'accompagner les unités mécanisées au combat, leur offrant ainsi une ombrelle protectrice contre les avions ennemis. C'est l'ingénieur Ginzburg, ex-responsable du projet T-50, qui fut chargé de mener à bien les études de faisabilité pour ces engins. En ce qui concerne le chasseur de chars, Ginzburg précisa dans un courrier daté de la fin mai 1941 que le châssis du T-50 pourrait effectivement faire l'affaire mais que l'installation de la pièce antichar de 57 mm nécessiterait de transformer l'engin en char casemate ; et Ginzburg d'ajouter qu'un tel engin serait extrêmement difficile à repérer pour l'ennemi car très bas donc très discret. Le canon serait directement installé dans le glacis avant de la machine. Le « Hetzer » serait-il né avant l'heure ? La faillite de la production en série du T-50, les évacuations des usines d'armement de Leningrad et les nouveaux programmes nés de l'invasion de l'Union Soviétique par les Allemands empêcheront le développement d'un tel blindé.



L'ÉPOPÉE DU "ROYAL CAMBOUIS"

La compagnie de chars des FFL au combat (1941-43) – Suite & fin

Formée en juillet 1940 par les lieutenants Volvey et Divry, avec quelques volontaires de la 342e Compagnie Autonome de Chars de Combat rapatriée de Narvik en Grande-Bretagne, la 1e Compagnie de Chars de la France Libre va, en 1940 puis 1941, livrer des combats fratricides contre les troupes de Vichy au Gabon et en Syrie. On la retrouve au Liban, quelques semaines après la fin de l'opération « Exporter », la campagne du Levant.

Par Yannis Kadari

À la mi-août, les « bleus » venant de l'armée vichyste, les « ralliés à coups de canon » comme on les surnomme, arrivent à la compagnie. Ils ne sont qu'une vingtaine. Pour les anciens de l'unité, c'est la méfiance, parfois une hostilité de principe ou encore une forme d'indifférence qui prédominent. Les nouveaux venus, frais débarqués d'une armée de métier, passent quant à eux de la surprise au désenchantement. Non, l'on est pas félicité tous les jours pour son choix, car rejoindre les Forces Françaises Libres, c'est retrouver le chemin de l'honneur et rien de plus. Non, malgré son parcours intimidant, la compagnie de chars de la France Libre n'est pas une unité de professionnels où règne une discipline de fer. C'est même l'inverse, les hommes de Divry donnant parfois l'impression d'être une bande de joyeux amateurs ; amateurs, certes, mais animés d'un feu sacré ! Quant au matériel, une poignée de vieux chars déglingués, mieux vaut ne pas aborder la question… Le comble dans tout ça est le *speech* de l'adjudant de com-

pagnie et sa présentation du métier de tankiste : « *Pour être chef de char, il faut avoir huit paires d'yeux et six bras, avoir en même temps la tête dans le tourelleau pour voir dans toutes les directions à la fois, et une autre dans la tourelle proprement dite pour la faire pivoter, pour charger, pointer, tirer, tout en observant le fanion du chef de section qui dirige les opérations, et en guidant son mécanicien à grands coups de pied dans le cul ou à coups de genou dans le dos s'il a le bas du dos sensible... Pour être mécanicien, il faut donc avoir le dos large et ne pas être susceptible. Quant à vous, ne vous tracassez pas car vous serez aides mécaniciens, chargés des pleins, du graissage, du ravitaillement en munitions, du décrottage des machines. Vous serez transportés en camions jusqu'aux abords du champ de bataille puis vous continuerez à pied !* " – Bienvenue à bord ! En réalité personne n'est à l'aise. Les uns ayant encore sur le cœur les pertes subies par la Compagnie en Syrie, les autres se sentant des intrus. Avec le temps, les exercices et les manœuvres, cette ambiance pesante disparaîtra permettant ainsi au « Royal Cambouis » de faire son unité et de parfaire sa cohésion.

DÉPART POUR L'ÉGYPTE

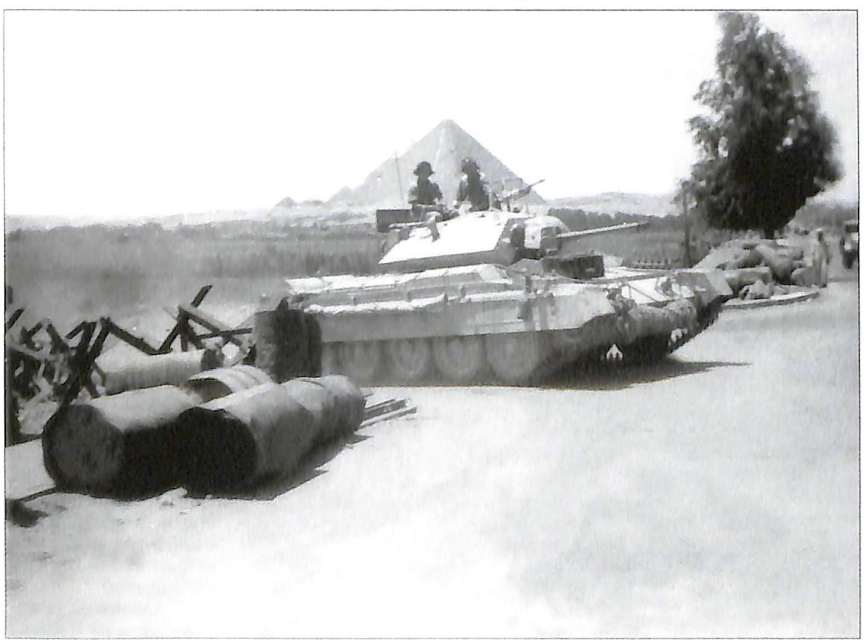
1942 pointe le bout de son nez. Les jours, rythmés par les pronostics concernant le prochain engagement de la Compagnie, passent et se ressemblent. Où irons-nous ? En Égypte, ce qui semble logique compte tenu des combats qui s'y déroulent, ou bien en Union Soviétique ? Aux dernières nouvelles, le général de Gaulle aurait en effet déclaré à Churchill que, si les Britanniques ne faisaient pas plus cas de la France Libre, il n'hésiterait pas à envoyer ses troupes combattre avec les Soviétiques. L'idée de partir faire la guerre en Russie est loin de ravir les tankistes de la Compagnie. Faire la guerre avec les Russes, certes, mais avec quoi ? Les vénérables petits Renault ? Combien de temps tiendraient-ils par des températures largement inférieures à zéro ? Non, décidément, tout le monde s'accorde à penser que l'unité serait bien plus utile en Égypte où les Allemands et les troupes du *Commonwealth* se livrent une « guerre de seigneurs » depuis plusieurs mois. Le 18 mars 1942 apporte la réponse tant attendue à la question angoissante que se posent les hommes du capitaine Divry. Le général de Larminat, en visite à Beyrouth, leur annonce qu'ils partiront prochainement pour le *Western Desert*. Tout est déjà organisé. Près du Caire, la compagnie percevra ses nouveaux engins, tout neufs, des chars britanniques *Cruiser Mark VI* (A15) Crusader II, assurément bien plus efficaces que les vieux blindés français utilisés jusqu'alors. Après une période d'instruction, les Français libres seront engagés contre l'*Afrikakorps* de Rommel. A eux le désert, les scorpions, les moustiques et les mouches, les vents de sable ainsi que les champs de mines, sans oublier les redoutables 88 antichars allemands. La réputation de ces derniers n'est plus à faire tant ils sont capables de réduire en miettes un char à plus de 1 500 mètres !

Liban, 1941. L'un des R35 de la 1e Compagnie de Chars récupérés après la campagne de Syrie dans les stocks vichystes. Les tankistes du général de Gaulle abandonneront ces engins avant leur départ pour l'Égypte où ils percevront des Crusader britanniques.
(Coll. Amicale de la 1e Compagnie de Chars)

En haut et en bas : Divry et ses hommes à l'entraînement à proximité des Pyramides. Ces longs mois de formation ne sont pas sans conséquences sur le moral de la troupe qui brûle d'impatience d'être engagée contre l'*Afrikakorps*. (Coll. Amicale de la 1e Compagnie de Chars)

En face : La pompe à eau de ce Crusader aurait-elle encore fait des siennes ? (Coll. Alain Le Floch)

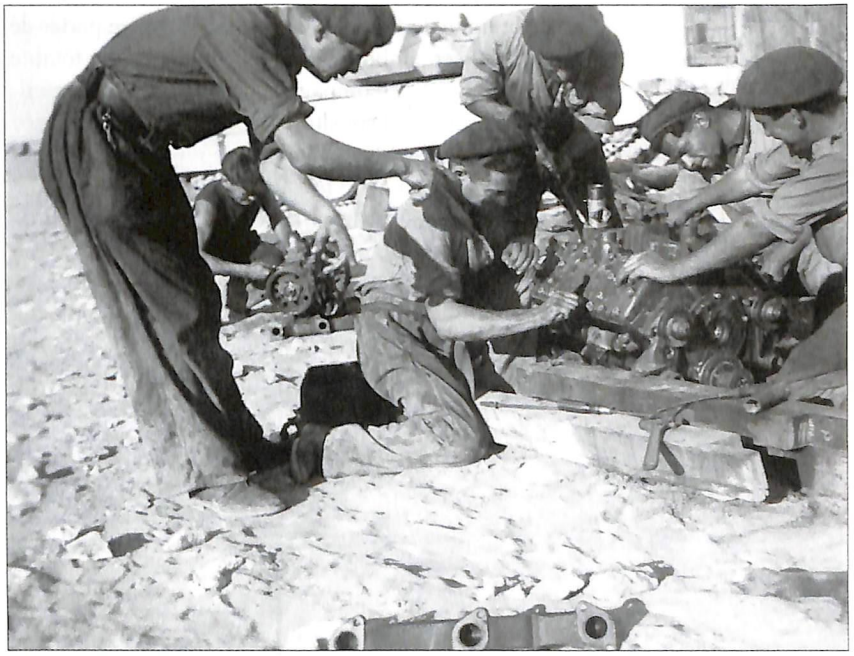
Le 13 avril, Divry et ses hommes quittent le Levant en y abandonnant leurs blindés. L'unité voyage par la route afin de rejoindre le camp de Mena, dans la banlieue du Caire, depuis lequel l'on voit les fameuses Pyramides. La formation sur le Crusader est découpée en trois ateliers : le tir à Abassieh, la conduite et la mécanique au *Workshop* d'Alexandrie et enfin les transmissions par radio à Beni Youssef. De ce dernier stage, les anciens diront plus tard : « *Franchement, c'était la partie la plus nouvelle et la plus subtile de la formation car avec les R 35 et les H 39, les communications en étaient restées au niveau du fanion rouge.* » La familiarisation des Français libres avec leur nouvelle monture est très rapide, le Crusader qui est un char racé, rapide et très maniable, correspondant particulièrement bien au tempérament des hommes de la Compagnie. Les seuls points faibles du char, et ils ne sont pas à négliger, sont son modeste canon de *2-pounder* (40 mm) et sa pompe à eau, cette dernière ayant la sale manie de lâcher avec la régularité d'un métronome ! D'ailleurs, cette pièce devient vite le cauchemar des mécaniciens de l'unité, d'autant que pour pouvoir y accéder afin de la changer, ils sont obligés de démonter de nombreux autres organes du moteur. Berroche, le chef mécano depuis la formation de la Compagnie en 1940 en Grande-Bretagne, va même jusqu'à affirmer à qui veut l'entendre que la durée de vie de ces pompes à eau ne serait que de 30 kilomètres ! Un vrai cauchemar !



La journée du 26 mai 1942 apporte du nouveau. En quelques heures, une rumeur fait le tour de la Compagnie : Rommel et les Italiens auraient déclenché une offensive générale contre les troupes de la *8th Army* retranchée derrière la ligne fortifiée de Gazala, dernier rempart protégeant Tobrouk. La rumeur laisse bien vite la place à la réalité, Erwin Rommel étant effectivement passé à l'attaque avec en ligne de mire le canal de Suez. Fixant les défenses britanniques, le « Renard du Désert » déborde le dispositif allié par le Sud au-delà d'un modeste point fortifié installé sur un carrefour de pistes. L'endroit porte le nom de Bir Hakeim. A la compagnie de chars, chacun sait que Bir Hakeim est tenu par les copains de la 1e Brigade Française Libre (BFL) du général Kœnig. Jour après jour, les hommes de Divry se

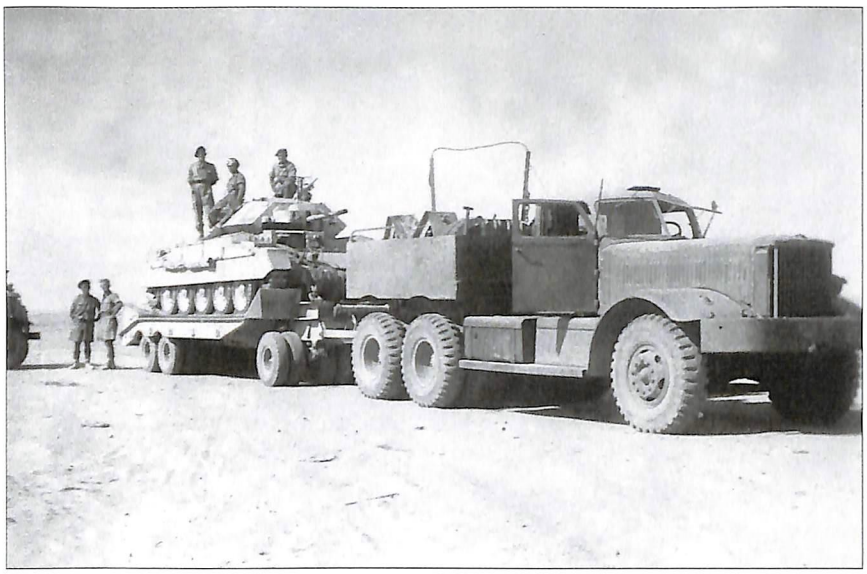
réunissent autour de quelques postes de TSF pour suivre l'évolution de la situation. Les discussions vont bon train. Les Anglais reculent en subissant de lourdes pertes mais contre toute attente, la 1e BFL tient et tient encore malgré les assauts répétés des *Panzer*, les bombardements d'artillerie et les raids de Stuka. Après des jours de combat, la garnison évacue le chaudron de Bir Hakeim dans la nuit du 11 au 12 juin 1942, au nez et à la barbe des soldats de l'Axe. Les Français libres, emportant leurs blessés, rejoignent Buq-Buq dans les lignes anglaises. La résistance de la 1e BFL aura permis aux Britanniques de se replier en plus ou moins bon ordre mais n'empêchera pas l'inexorable et, le 21 juin, le port de Tobrouk tombe entre les mains allemandes. Et avec lui des dizaines de milliers de prisonniers et plus de 2 000 véhicules.

Pour renverser la vapeur, Churchill nomme le général Montgomery à la tête de la *8th Army*. Sur la défensive, cette dernière se retrouve arc-boutée sur la ligne d'El Alamein. Hitler, quant à lui, élève un Rommel triomphant au rang de *Feldmarschall*. Se faisant face, les deux armées s'épient, tandis qu'à l'arrière du front, les tankistes de la Compagnie observent la situation avec un arrière-goût d'amertume lié à l'inaction. Grogne et mauvaise humeur commencent à se répandre parmi les hommes qui brûlent d'impatience d'en découdre avec les « Boches ». Certains parlent de déserter afin de s'engager individuellement dans une unité australienne ou néo-zélandaise juste dans le but de partir se battre. Certains parlent… mais d'autres agissent et pendant plusieurs jours, quatre chasseurs de l'unité sont portés absents. Aucun régiment stationné dans les alentours, pas même les Grecs de la « Légion Hellénique », ne les acceptent dans leurs rangs. De retour à la Compagnie, sérieusement tancés par Divry, ils répondent en cœur : « *on en a marre de ne pas se battre* ». La compagnie de chars est au bord de la liquéfaction. Quant au capitaine Divry, il est obligé de rédiger un rapport auprès de l'état-major des Forces Françaises Libres en y précisant que ses hommes ont voulu déserter pour se porter « vers l'avant », là où l'on se bat…



EN ROUTE POUR LE QARET EL-HIMEIMAT

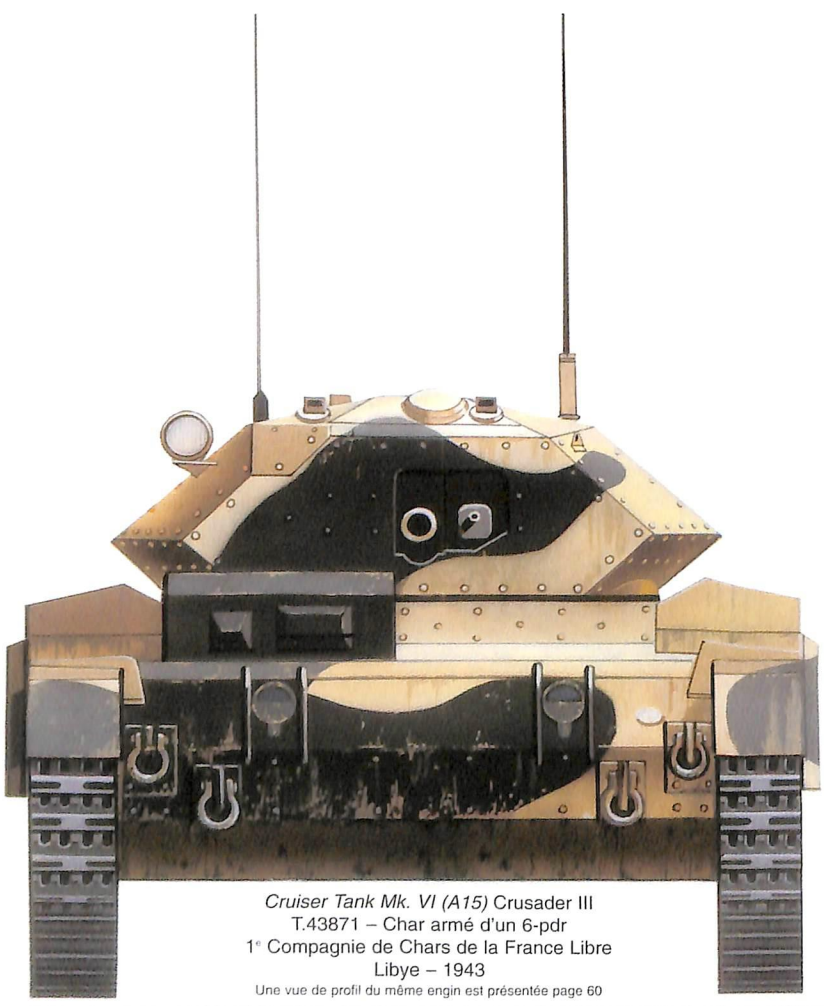
Il faut attendre la deuxième quinzaine du mois d'août pour que les choses commencent à bouger. « Monty » a imprimé sa marque. Le général anglais impose un renouvellement des cadres et de nouvelles tactiques en vue d'un prochain assaut à El Alamein qui, si tout se passe comme prévu, devrait permettre d'en finir avec l'*Afrikakorps* et son chef élevé au rang de légende vivante. Le commandement britannique associe les Français libres aux préparatifs de cette bataille. La compagnie de chars va être amenée à travailler avec les hommes du 1e Régiment de Marche de Spahis Marocains (RMSM), une autre unité gaulliste de la première heure. Amalgamés, les deux groupes formeront la « *Free French Flying Column* » ou « colonne volante des FFL » qui sera rattachée à la célèbre *7th Armoured Division*, les « Rats du Désert ». Le 17 août, Un premier



Afin d'éviter une usure prématurée des chenilles, les Crusader sont transportés sur des remorques porte-char
(Coll. Alain Le Floch)

détachement de huit Crusader est déployé à l'extrême Sud de la ligne de front, si l'on peut en l'espèce parler de front. Le 10 septembre 1942, Divry regroupe la totalité de son unité. La 1e compagnie de chars est désormais intégrée au sein du dispositif allié. Le moral de la troupe remonte en flèche. Plus personne n'envisage de déserter « vers l'avant », car cette fois-ci, enfin, les Français vont pouvoir se battre contre l'ennemi héréditaire, l'Allemand ! En attendant de passer à l'attaque, les tankistes s'entraînent quotidiennement dans le but de parfaire leurs tactiques de combat, sans oublier leurs connaissances en matière de navigation au compas solaire, car gare à celui qui s'égarerait dans un champ de mines… Au fil des jours, le Crusader, très à l'aise dans les dunes, se révèle être un char d'une rapidité époustouflante ! « *Si seulement il n'y avait pas ce problème de pompe à eau* » rabâche Berroche… Tous les matins, les blindés partent s'égayer dans le désert pour éviter de faire des cibles de choix pour les rares pilotes de la *Luftwaffe* qui s'aventurent encore de ce côté-ci de la ligne d'arrêt d'El Alamein. Tous les soirs, les chars se regroupent en carré. Cette formation défensive, le *leager*, comme disent les Sud-africains depuis la guerre des Boers, sert à se protéger contre d'éventuels raids de commandos ennemis. Divry et ses hommes découvrent ainsi un nouveau mode de vie où les paradoxes sont rois. Le premier d'entre eux est que le désert est tout sauf désertique ! A dire vrai, la vie grouille dans les sables et la rocaille égyptienne, à l'image des insectes qui pullulent. Et puis il y a ce pacte diabolique passé entre moustiques et mouches qui se relaient sans arrêt, jour et nuit, autour des campements. Omniprésentes, ces bestioles sont porteuses de maladies ! Il y a aussi les mouvements de troupes, les dépôts habilement camouflés, les faux champs de mines, les vrais, les parcs de véhicules, etc. L'on ne peut pas faire cinq kilomètres sans tomber sur un convoi allié ou parfois sur un détachement d'engins ennemis envoyés en *Joke Column* – on entend par ce terme les reconnaissances conduites en profondeur dans le territoire ennemi.

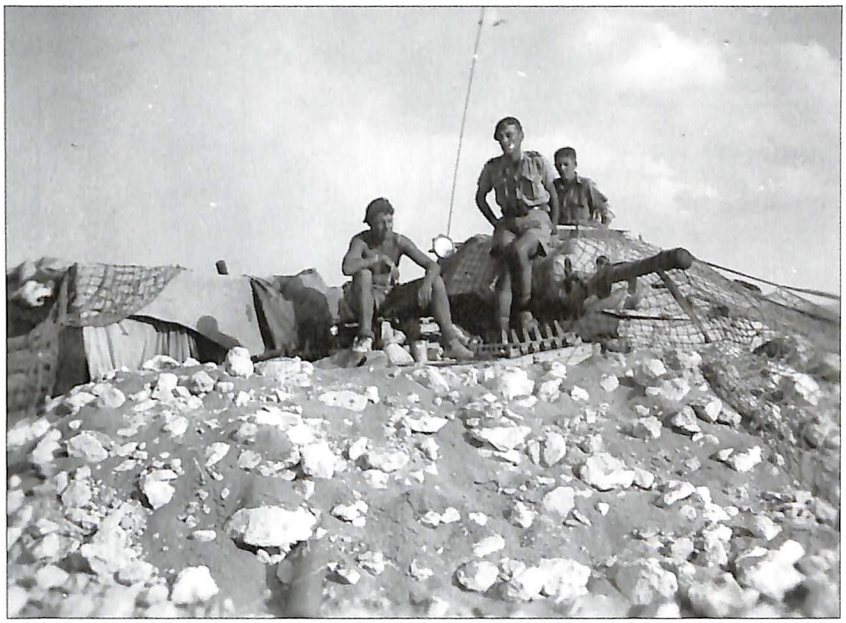
© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004



Cruiser Tank Mk. VI (A15) Crusader III
T.43871 – Char armé d'un 6-pdr
1e Compagnie de Chars de la France Libre
Libye – 1943
Une vue de profil du même engin est présentée page 60

Le 18 octobre, la Compagnie fait mouvement encore un peu plus vers le Sud afin de gagner les positions de départ qui lui ont été assignées pour la bataille d'El Alamein. Sur le trajet, les Français libres sont frappés par la densité de matériels accumulés en plein désert par Montgomery, les dépôts de munitions et de carburant succédant aux parcs de blindés. Il y a bien sûr des Crusader mais aussi des chars américains dont des Stuart et des Grant et le tout nouveau M4 de trente tonnes baptisé « *General Sherman* » par les Anglais. Néanmoins, en y regardant de plus près, les Français libres se rendent compte que nombre de ces machines ne sont que des leurres faits en bois et assemblés dans le but d'intoxiquer les services de renseignement de l'*Afrikakorps* ! D'ailleurs, les Anglais sont devenus maîtres en la matière, n'hésitant pas à passer des enregistrements de bruits de moteurs et de chenilles dans de grands haut-parleurs orientés vers les positions ennemies ; ou comment créer un régiment de chars en quelques secondes. Mais, comme pour ajouter à l'ambiance hallucinatoire qui règne dans le *Western Desert*, il faut savoir que de leur côté les Allemands n'hésitent pas à réutiliser des véhicules et des engins britanniques de prise sans toutefois y repeindre leur marque de nationalité. Les consignes sont donc très strictes, tout engin non-identifié, même apparemment allié, doit être engagé ; tant pis pour les méprises. A chacun ses ruses et à bon entendeur, salut !

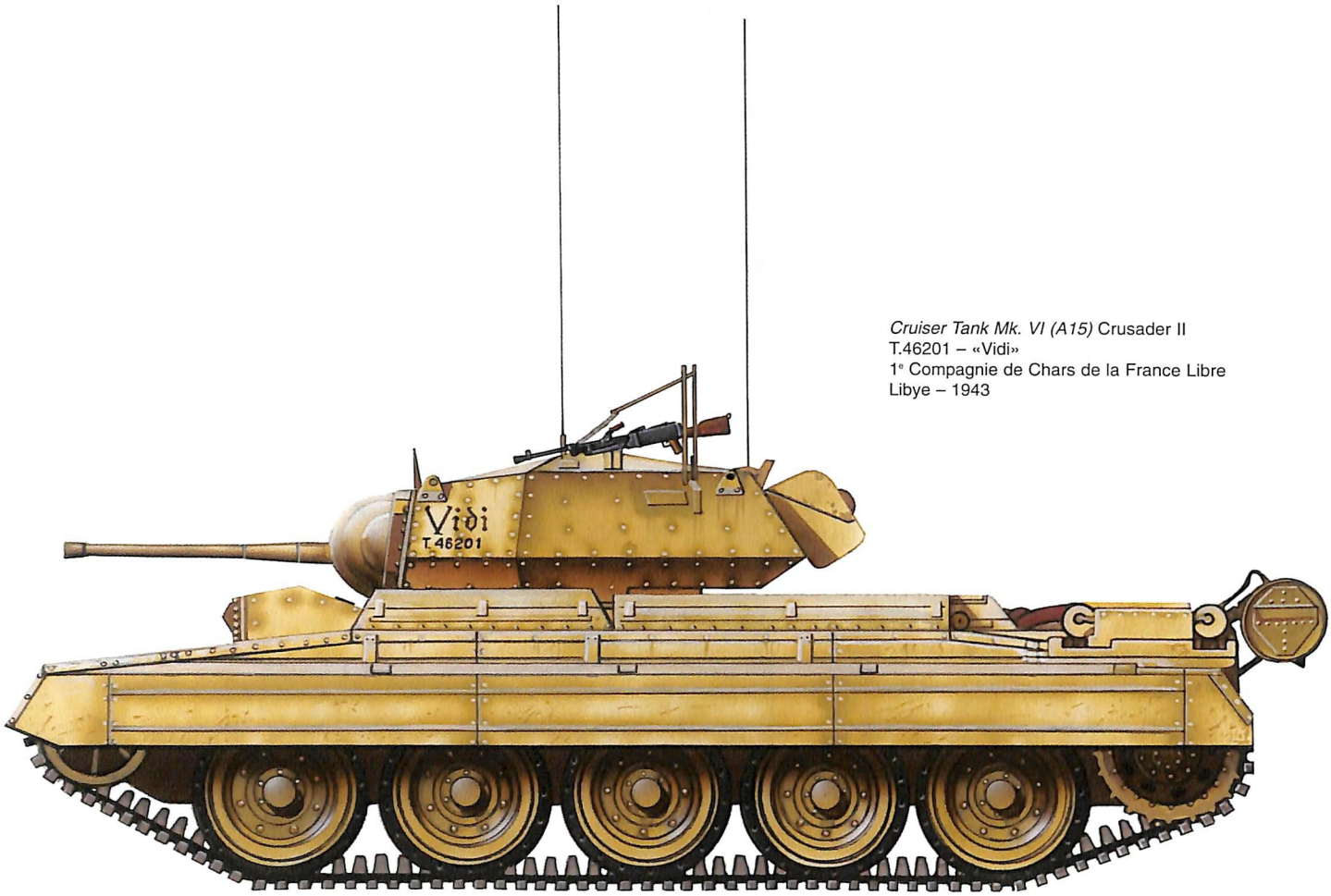
La Compagnie de chars est installée aux abords immédiats de la dépression de Quattara, « *zone dont le fond, à quarante mètres en dessous du niveau de la mer, est un mélange d'eau, de boue et de sel dont la croûte s'effondre sous le poids des véhicules* ». Face aux chars de Divry se trouvent les pitons rocheux déchiquetés du Qaret El-Himeimat culminant en moyenne à plus d'une centaine de mètres. Cette véritable forteresse est tenue par des parachutistes italiens de la division « Folgore » ainsi que des fantassins de la division « Pavia » installés plus au Sud. Entre les points d'appui patrouillent plusieurs détachements de chars appartenant à la division « Ariete » et à la redoutable *21. Panzerdivision*. Malgré les efforts des services de renseignement alliés, il est impossible de définir en détail de combien de blindés jouissent les troupes ennemies, mais vu le nombre de jerricans abandonnés dans le secteur, l'on peut supposer que ces dernières disposent de chars puissants dont des *Panzer IV*. Pour battre les unités d'élite de l'Axe et forcer le passage, les Alliés ont prévu d'engager les légionnaires de la 13e DBLE commandée par un personnage haut en couleurs, le lieutenant-colonel Amilakvari. Engagé en 1926, l'homme est un prince géorgien arrivé en France à la suite de la révolution bolchevique de 1917. Inutile d'ajouter que les tankistes de la compagnie et les « képis blancs » se connaissent parfaitement bien tant ils ont l'habitude de travailler de concert depuis l'affaire de Narvik ! Le terrain sur lequel les Crusader doivent opérer est à proprement parlé lunaire. C'est une alternance de sables pulvérulents et de plateaux de pierrailles inégaux, bref une géographie parfaitement inadaptée à la guerre de mouvements. Les risques d'enlisement ne sont pas à négliger. Comme toujours, l'on fera avec. Le plan concocté par le capitaine Divry est assez simple. Lorsque les légionnaires monteront à l'assaut du Qaret El-Himeimat, il fera avancer une partie de ses chars, en espérant qu'ils ne perdent pas trop de temps dans les sables mous ou qu'ils ne roulent pas dans un champ de mines, afin de les amener au pied du piton. De là, ils ouvriront le feu sur les positions de la division « Folgore » tandis que les hommes de la 13e DBLE escaladeront les falaises de roche pour s'emparer de leurs objectifs. Un second groupe restera en *screens* afin de surveiller les alentours et d'intervenir en cas de contre-attaque blindée ennemie.



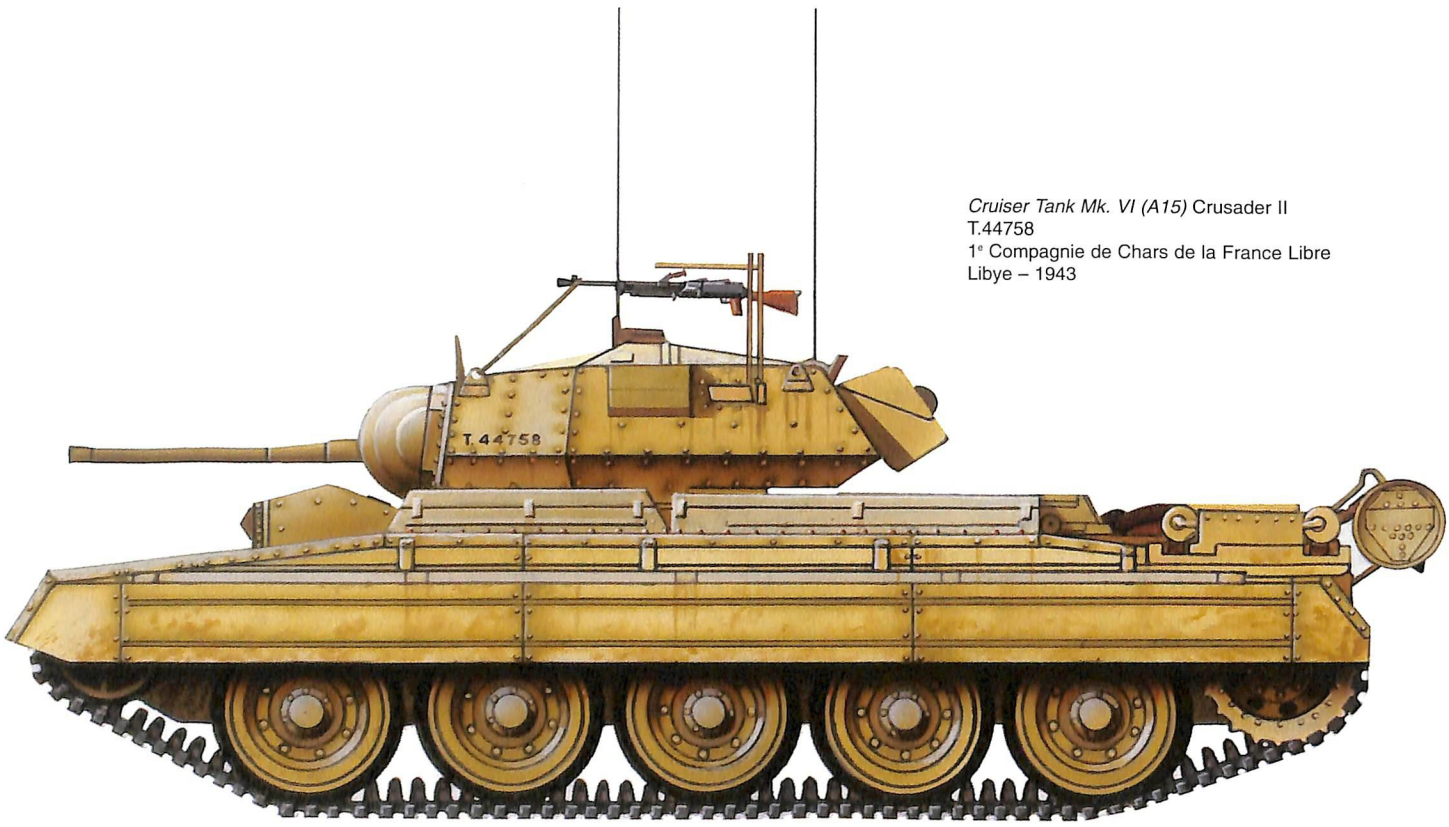
Parfait exemple d'un char en défilement de tourelle ! Camouflé derrière un raidillon, le Crusader ne laisse apparaître que sa tourelle, tandis que son équipage (Gambert – Lacoste – Boulanger), en *screen*, observe la ligne de front. (Coll. Alain Le Floch)

LA BATAILLE DU QARET EL-HIMEIMAT

Le 23 octobre 1942 au soir, pour la première fois depuis leur arrivée dans le désert, les tankistes de la compagnie reçoivent l'ordre de ne pas former le *leager*, signe ostensible, s'il en fallait encore un, qu'une opération de vaste envergure se prépare. A 19 heures, les Crusader et les Marmon Herrington du 1e RMSM se mettent en route pour gagner leurs positions de départ. Les chenilles provoquent d'épais nuages de poussière et de sable qui ne peuvent qu'attirer l'attention des observateurs allemands. Les engins avancent en deux colonnes, ouvrant la route aux camions qui transportent les 1e et 2e bataillons de légionnaires (BLE), les véhicules tractant les pièces de 75 mm fermant la marche. Les consignes imposent un black-out total, ce qui ne pose aucun problème puisque la lune vient de se lever et éclaire parfaitement bien le terrain. On manœuvre au fanion, comme à la « bonne vieille époque », le silence radio ayant été décrété. À 21h30 précises, près de la Méditerranée, dans la partie nord du front, là où tout devrait se jouer, l'artillerie britannique ouvre le bal en écrasant les positions avancées de l'*Afrikakorps* sous un déluge d'obus. La bataille d'El Alamein vient de commencer ! Le plan mis au point pour ses chars par le capitaine Divry a été modifié par ses supérieurs. Le piton d'El-Himeimat n'est plus l'objectif principal, il s'agit désormais de s'en prendre à un plateau situé à une dizaine de kilomètres plus à l'est. Cet escarpement est baptisé Naqb Rala. Pour rejoindre ce dernier, les Crusader devront longer les falaises du Qaret sur lesquelles Italiens et Allemands n'auront certainement pas manqué d'installer des pièces d'artillerie et des canons antichars jouissant d'une vue plongeante sur le champ de bataille. La partie promet d'être très serrée et le général Kœnig lui-même résumera la situation ainsi : « *Une longue marche d'approche de 15 kilomètres impossible*



Cruiser Tank Mk. VI (A15) Crusader II
T.46201 – «Vidi»
1e Compagnie de Chars de la France Libre
Libye – 1943



Cruiser Tank Mk. VI (A15) Crusader II
T.44758
1e Compagnie de Chars de la France Libre
Libye – 1943

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

Pour les Français libres, la grande nouveauté du Crusader, c'est la radio qui était absente à bord des vénérables H39 et R35.
(Coll. Alain Le Floch)

à pratiquer à l'insu de l'ennemi avec une troupe motorisée, puis l'abordage d'un plateau abrupt probablement défendu par un régiment renforcé. » En attendant, pour les véhicules légers, c'est la valse habituelle des ensablements à répétition. Ces incidents ralentissent la colonne qui ne parcourt que deux kilomètres en deux heures. Arrivés à destination, 1 500 mètres séparent les blindés de Divry et les troupes de l'Axe. Vingt-trois heures, la lune est haute dans le ciel et l'on y voit comme en plein jour, pourtant, les artilleurs du Qaret ne réagissent pas à la présence des Français libres. Qu'importe, le temps n'est pas aux palabres et déjà les sapeurs commencent à dégager un passage d'une trentaine de mètres de large dans un premier champ de mines portant le nom de code de « Nuts ». La « route » ainsi ouverte est balisée à l'aide de tresses blanches et de grands bidons.

Le char du sous-lieutenant Galley en mouvement dans le désert libyen, début 1943. Chaque section de la compagnie dispose d'un exemplaire de ce *Cruiser Tank Mk. VI (A15) Crusader III* armé d'un canon de *6-pounder*, légèrement plus puissant que la pièce de *2-pounder* qui équipe les Crusader II.
(Coll. Alain Le Floch)

Voici un engin unique ! Il s'agit d'un camion léger Chevrolet 30CWT armé d'un canon antichar allemand *Pak 38*. Baptisé "la Revanche", ce véhicule a été bricolé par les mécaniciens de la Compagnie de Chars à l'initiative de Blasquez. Voir le plan de l'engin page d'en face. (Coll. Alain Le Floch)

Vingt-quatre octobre, minuit passé de quelques minutes, les automitrailleuses Marmon Herrington et les autocanons du 1e RMSM s'engagent vers l'avant, au-delà du champ de mines, bientôt suivies par les trois Crusader du lieutenant Pierre Beaugrand, le reste de la compagnie restant en réserve à l'arrière. Spahis et chasseurs vont assurer la protection des sapeurs et des légionnaires désignés pour ouvrir une brèche dans le prochain champ de mines. La progression des machines est lente car le terrain est « pourri ». D'ailleurs les fantassins eux-mêmes s'enfoncent dans le sable jusqu'aux chevilles. Arrivés à moins de 700 mètres du plateau de Naqb Rala, l'ennemi se dévoile, une première salve d'obus finissant sa course à quelques mètres seulement des Crusader. Les éclats ferraillent contre les blindages sans causer de dégâts aux chars mais ils ôtent la vie à six légionnaires. Au même moment, un peu plus loin, une automitrailleuse et trois *Bren Carrier* sautent sur des mines qui, aux dernières nouvelles, n'auraient jamais dû se trouver là ! Sont-elles allemandes ou bien britanniques, personne ne le sait, car dans cette partie du désert, ça fait bien longtemps que l'on a perdu la trace de milliers de mines enfouies et que l'on ne tient plus les comptes ! Le 1e BLE, qui entre-temps s'est déployé en ligne, commence à avancer. L'assaut semble se dérouler conformément au plan, jusqu'au moment où les MG34 et les Breda italiennes entrent dans la danse. Matraqués par des obus de tous calibres, pris sous le feu de mortiers, les légionnaires sont cloués au sol, piégés au milieu de mines, à moins de trois cents mètres de leur objectif. De plus, les malheureux ne peuvent compter sur un tir de contrebatterie, les 75 des FFL étant à la limite de leur portée. Quant aux canons des Crusader, ils sont impuissants car incapables de s'en prendre à des cibles situées à plus de quarante mètres de hauteur. Vers 2 heures du matin, le 1e BLE relance son assaut, mais les mêmes causes produisent les mêmes effets et c'est un échec sanglant ; la rupture n'est pas obtenue. Un certain flottement gagne les assaillants qui se retrouvent bloqués sans possibilité de manœuvrer. L'attaque nocturne est une catastrophe.

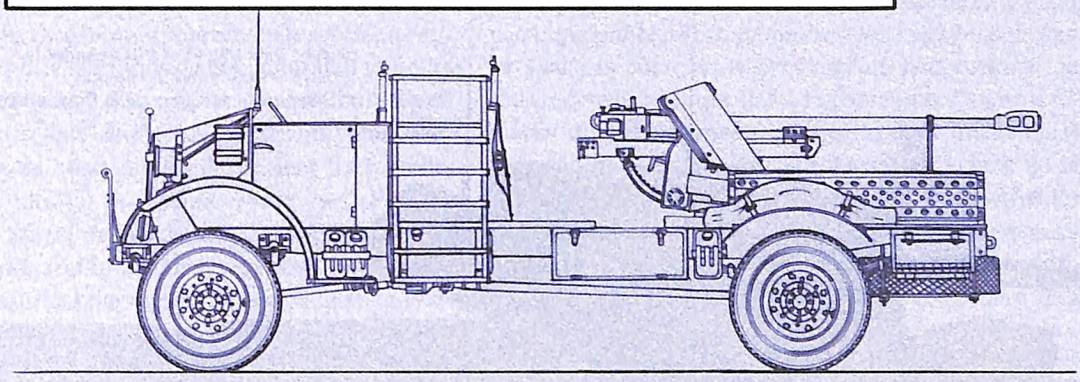
L'aube commence à poindre à l'horizon. Avec la lumière du jour, les Italiens et les Allemands jouiront d'un formidable avantage pour repousser les Français qui, dans de telles circonstances, n'auront aucune chance de s'en sortir. Le lieutenant-colonel Amilakvari revoit son dispositif dans l'urgence, ordonnant à son 2e BLE d'emprunter un autre cheminement pour s'emparer de Naqb Rala avant que le soleil ne soit trop haut dans le ciel. Dans la matinée, les Légionnaires parviendront à remplir leur mission, mais à quel prix...

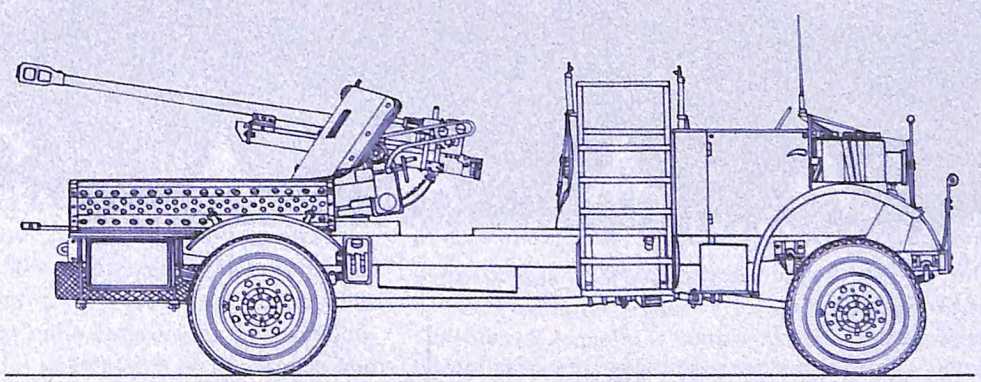
En attendant, les chars de Divry sont maintenus en couverture juste au cas où l'ennemi ferait intervenir ses blindés ; ce qui ne manque bien entendu pas d'arriver ! Sur les coups des 6h30, cinq engins ennemis sont repérés par les hommes du « Royal Cambouis ». Il s'agit de machines capturées lors de combats précédents et réutilisées par les Allemands. Ce sont des chars américains, des petits Stuart. Immédiatement, ces derniers ouvrent le feu sur les légionnaires. Les Crusader et les spahis du RMSM répliquent mais sans grand succès. L'affaire qui devient confuse se solde par le retrait des blindés ennemis, certainement à court de munitions. Mais ils sont bientôt remplacés par de nouveaux venus autrement plus dangereux. Une colonne de *Panzer III* et de *Panzerkampfwagen IV Ausf F2* armés d'un 75 long, appartenant au Kampfgruppe « Kiel » de la *21. Panzerdivision*, vient en effet d'apparaître au sud-ouest de la position des chars de Beaugrand. Les blindés allemands, qui se maintiennent soigneusement hors de portée des Crusader, commencent par démolir méthodiquement quelques véhicules légers dont deux ambulances, puis, progressivement, s'avancent en direction des troupes d'Amilakvari pour leur donner le coup de grâce. Les chars français, désormais suffisamment proches pour ouvrir le feu, les engagent. Un *Panzer IV* est détruit, un autre endommagé, les Allemands se replient, mais pour combien de temps ? Pour éviter que le bain de sang ne se prolonge, le lieutenant-colonel Amilakvari ordonne l'évacuation des hommes du 1e BLE. C'est au cours de ce repli que l'officier est mortellement blessé par un éclat d'obus le frappant au crane. Il décédera peu de temps après.

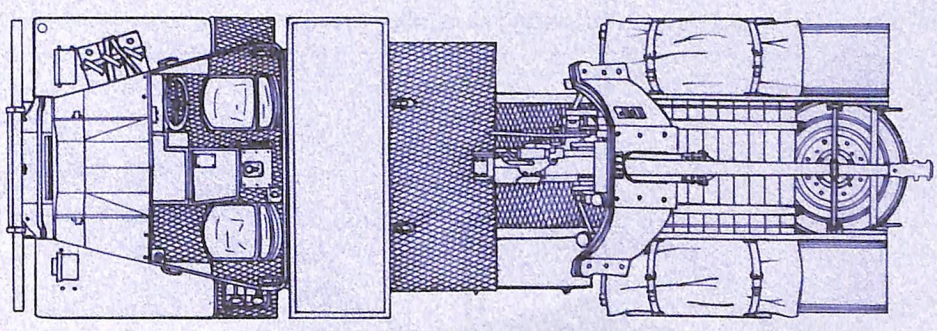
À l'arrière de la ligne de contact, à environ trois kilomètres, les hommes de Divry trépignent d'impatience. Rester en réserve, oui, mais pour quoi faire, alors qu'au même moment les légionnaires sont en train de se faire massacrer par les « Boches » et que quelques blindés de plus pourraient certainement les aider. Le chasseur Meyrieux n'y tient plus. En accord avec son chef de section, l'adjudant Henri Malin, il part en reconnaissance, seul, à pied, dans ce que tout le monde pense être un champ de mines. Au fil de sa progression, à tâtons, il croise des légionnaires blessés du 1e BLE qui redescendent du front. L'un d'eux lui déclare : « *Ca va très mal. On se casse les dents sur cette position, la déroute est proche* »... Surprise ! Meyrieux débouche près de la zone des combats sans avoir rencontré une seule mine. Conclusion, ce champ de mines semble être un leurre.

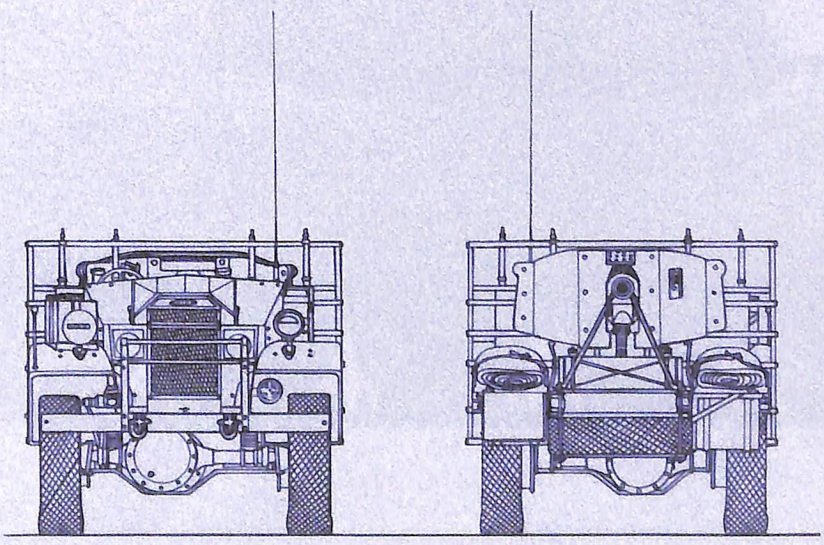
5CM PAK38 SUR CHEVROLET 30CWT 4X4 LWB CMP

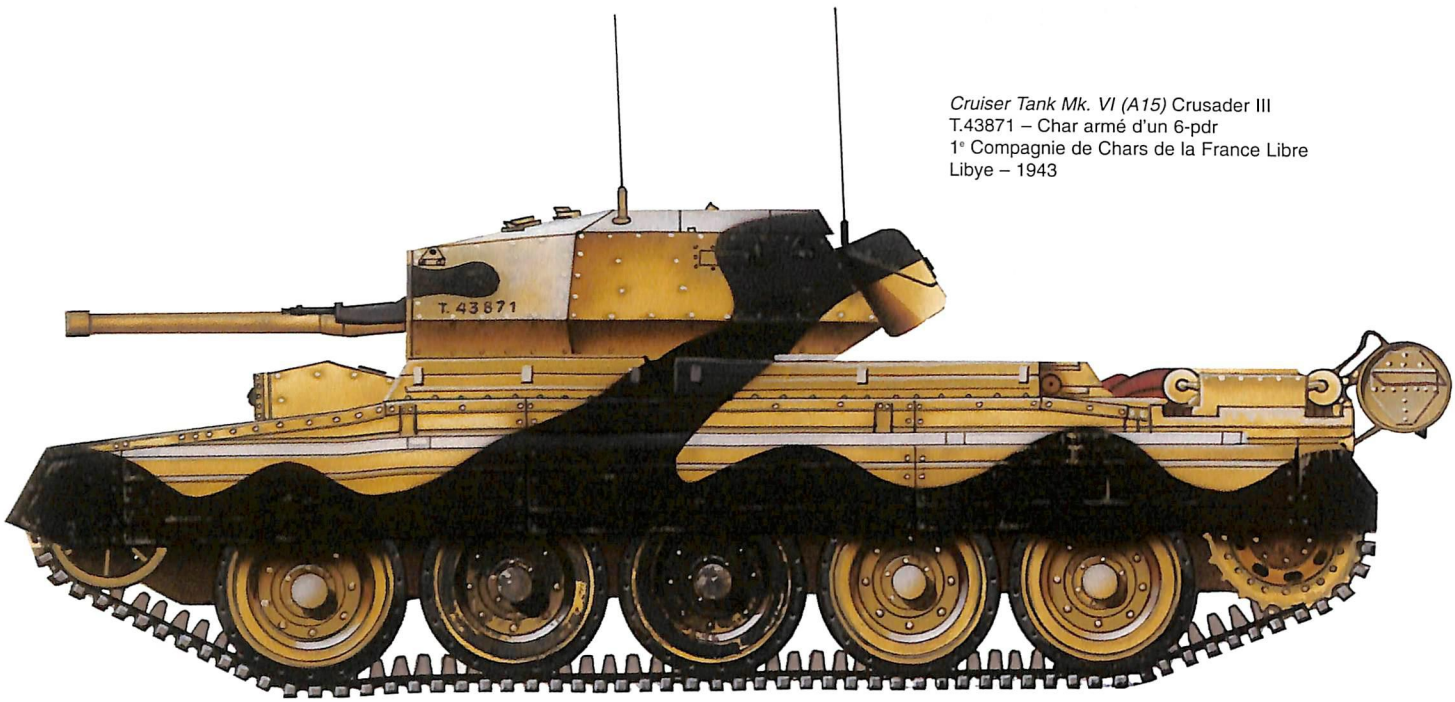
© Hubert Cance / Batailles & Blindés, 2004



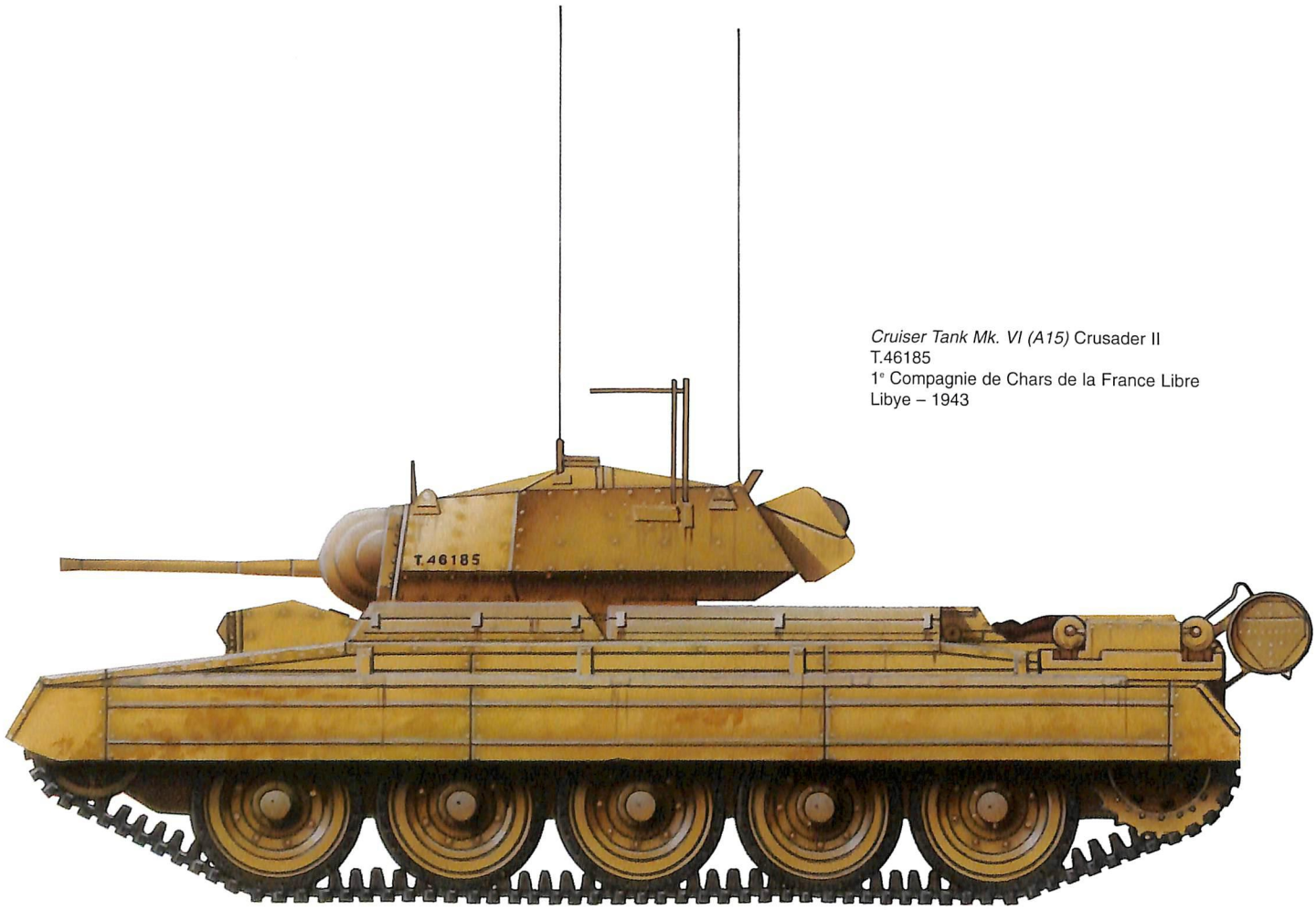








Cruiser Tank Mk. VI (A15) Crusader III
T.43871 – Char armé d'un 6-pdr
1e Compagnie de Chars de la France Libre
Libye – 1943



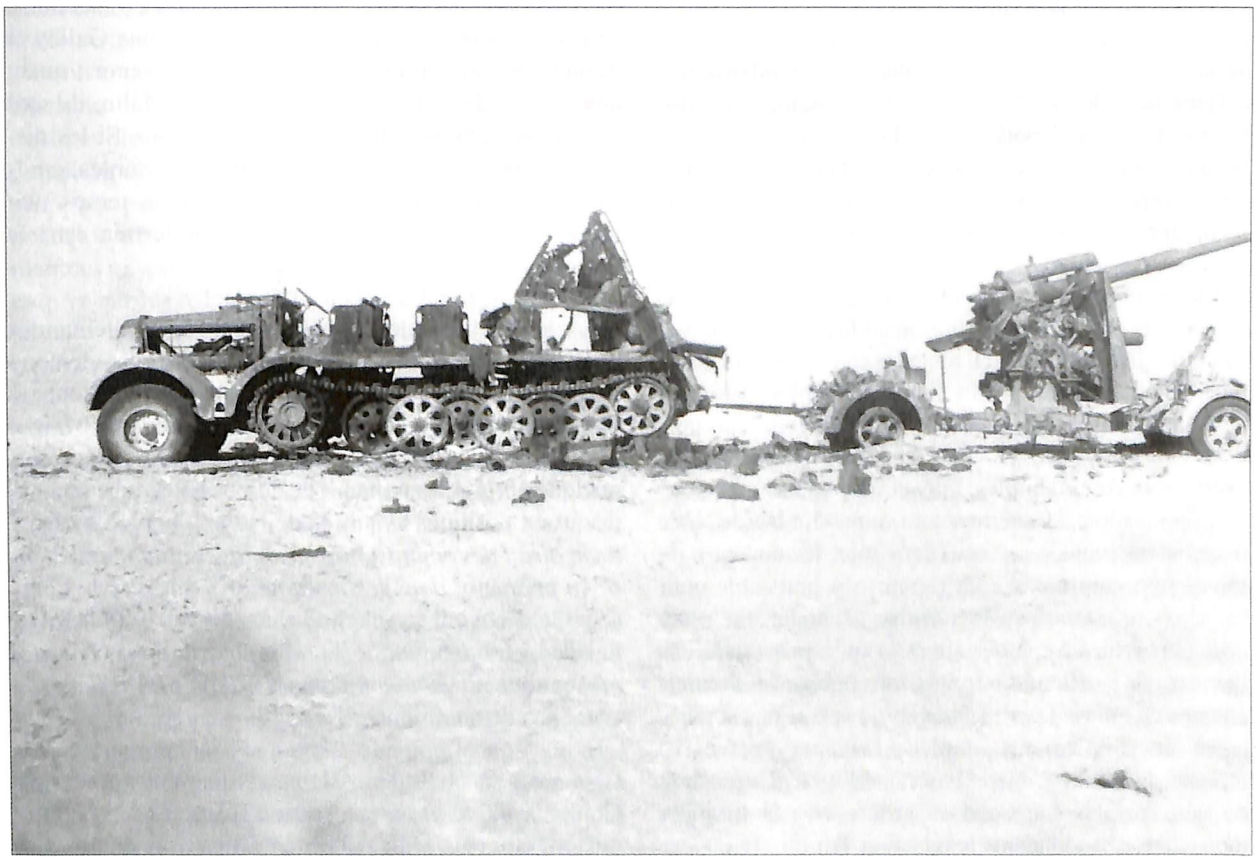
Cruiser Tank Mk. VI (A15) Crusader II
T.46185
1e Compagnie de Chars de la France Libre
Libye – 1943

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004

Comme l'on n'est jamais trop prudent, il prend le temps lors de son retour de vérifier une seconde fois. L'intensité des combats redoublant, Divry accepte d'engager trois de ses précieux blindés. Les Crusader avancent à faible allure. Le terrain est jonché d'engins ensablés ou détruits, de canons retournés et de soldats à l'agonie. Les débris des bataillons de la Légion sont toujours cloués au sol. Les chars passent près d'une ambulance en feu, laissant sur leur droite les engins du lieutenant Beaugrand qui se sont mis en défilement de tourelle, dans l'attente de la prochaine visite des *Panzer*. D'ailleurs un Stuart repéré à quelques centaines de mètres paye pour son impétuosité, un obus perforant le stoppant net dans sa course. Son équipage gicle et s'enfuit. Les chars de Malin continuent à progresser, s'engageant dans un talweg orienté vers le nord afin d'échapper, ne serait-ce qu'un temps, à la vue de l'ennemi. Lorsque les blindés ressortent de leur abri, ils découvrent deux Crusader à environ 1 500 mètres. Ces chars sont identiques à ceux des Français libres à la seule différence que ceux-là portent une grande croix noire sur la tourelle ! Le combat s'engage immédiatement. Un Crusader ennemi est touché de plein fouet, son équipage l'évacue, tandis que le second, immobilisé, continue à tirer sur les machines de Malin. Pour ne rien arranger, des obus antichars de 50 mm, probablement tirés par des *Pak 38*, commencent à percuter dans le secteur. L'adjudant ordonne par radio à ses engins de se déployer car, bien trop près les uns des autres, ils forment une cible facile. Trop tard ! un 88 s'écrase dans le moteur du blindé du sergent Mahéo. Le Crusader est à l'arrêt. On attend le coup de grâce mais ce dernier ne vient pas. Avant de quitter son char, Meyrieux en profite pour prendre le temps de détruire un *Pak 38* et un Crusader allemand. Ce dernier n'était que l'avant-garde d'une colonne plus importante qui a la malchance de croiser la route de quelques chasseurs de la *Royal Air Force*... Les accrochages se succèdent ainsi au fil des heures. Le soir venu, malgré leurs efforts répétés, les Légionnaires, qui ne sont pas parvenus à s'emparer du plateau de Naqb Rala, décrochent en profitant de l'obscurité. Ils sont remplacés dès le lendemain par des troupes britanniques appartenant à la *44th Division*. Quant aux chars de la compagnie, ils restent sur zone où ils multiplient les patrouilles et les *screens*. La première attaque du général Montgomery est un échec, ses unités ayant été confrontées à la détermination des troupes de l'Axe ainsi qu'à leurs champs de mines.

SUR LES TALONS DE L'AFRIKAKORPS

La guerre d'usure engagée par Montgomery finit par s'avérer payante. Le 2 novembre, le général britannique lance une nouvelle offensive, baptisée « Supercharge », encore plus violente que les précédentes. Privé de réserves opérationnelles, Rommel est contraint d'ordonner la retraite de l'*Afrikakorps* qui perd au passage des milliers d'hommes et plus de trois cents blindés. Les troupes motorisées allemandes se replient en Libye, mollement poursuivies par un Montgomery qui verse dans un excès de prudence. La « *Free French Flying Column* » à laquelle la compagnie de chars appartient désormais n'est engagée dans la poursuite qu'au mois de décembre ; entre-temps, les Français libres ont appris que le 8 novembre 1942, les Alliés avaient débarqué en Afrique du Nord française provoquant le retour en guerre de l'Armée d'Afrique à leurs côtés ; quelle ironie !



Triste fin pour ce roi du désert, le célèbre 88 allemand. Initialement utilisé comme pièce antiaérienne lourde, ce canon fera merveille en antichar, perçant tous les engins alliés, anglais comme américains, engagés dans les combats en Afrique du Nord.
(Coll. Alain Le Floch)

pensent-ils, car à peine un an auparavant, certains de ces régiments vichystes leur avaient tiré dessus lors de la campagne du Levant. Si le Maroc et l'Algérie sont sous le contrôle allié, la Tunisie est elle occupée par l'ennemi et il va falloir l'en chasser.

Les Crusader et les automitrailleuses du 1e RMSM prennent la route en direction d'El Adem, à une poignée de kilomètres au sud de Tobrouk. Le convoyage se fait en trois étapes via la route côtière et la célèbre passe d'Halfaya. Les pistes sont surchargées par des milliers d'engins. La circulation est extrêmement réglementée, de grands panneaux indiquant que tout véhicule en panne devra être abandonné et versé dans un fossé afin de ne pas gêner la progression des colonnes montantes. Noël et l'année 1943 sont fêtés en plein désert par les tankistes du capitaine Divry qui, comme leurs alliés du *Commonwealth* et les spahis, sont frappés par une terrible épidémie de jaunisse. Les évacuations sanitaires vers les hôpitaux de Tobrouk sont monnaie courante. On profite de cette pause en plein désert pour réviser les chars et se détendre. Certains s'aventurent dans la zone des combats de Bir Hakeim où un détachement de Français libres vient d'être installé afin de bâtir un petit mémorial en souvenir de la résistance héroïque des hommes de Kœnig. Cette partie du désert est encore couverte de carcasses de chars anglais et italiens calcinées ; quant aux épaves de *Panzer*, l'on n'en voit que très peu, preuve que les machines allemandes sont tout de même supérieures à leurs homologues britanniques. Quant à l'ennemi justement, il semble tout bonnement avoir disparu, bien au-delà de l'horizon ; en fait, ce qui reste de l'*Afrikakorps* n'est pas si loin, retranché sur une ligne partant de Syrte jusqu'à Misurata afin de retarder l'avance de Montgomery vers Tripoli. Ce dernier est aussi très préoccupé par les problèmes d'intendance liés à l'étirement de la *8th Army* sur des centaines de kilomètres. Faute de dépôts intermédiaires, munitions, carburant, vivres et eau commencent à manquer. Tout doit être transporté par des norias de camions qui consomment autant d'essence qu'ils n'en apportent !

Début février, la « *Free French Flying Column* » est rattachée à la *4th Indian Division* avec laquelle elle devra forcer les défenses italo-allemandes qui bloquent l'accès à la Tripolitaine. Les ordres sont très simples : progression en colonnes en plein désert selon l'azimut 220 puis débouché des blindés au cœur du dispositif ennemi. Les ordres sont certes simples, mais il en va autrement pour leur application. Le premier jour, une tempête de sable disperse les blindés. Le deuxième jour, les tankistes de Divry sont confrontés à un terrain peu praticable pour les chars, d'autant qu'à la surprise générale, une pluie drue commence à tomber allant jusqu'à provoquer des inondations à certains endroits ; sans oublier les éternels champs de mines. Le troisième jour, l'opération est purement et simplement annulée. Lorsque l'offensive reprend, les Alliés s'aperçoivent que l'*Afrikakorps* vient de faire un nouveau bond en arrière vers la frontière tunisienne, abandonnant Benghazi et Tripoli.

LA BATAILLE DE MÉDENINE

Le 25 février 1943, le « Royal Cambouis » passe la frontière tunisienne à Ben Gardanne, faisant d'une certaine manière son entrée en France ! Mais, le mauvais état de la route, ou plutôt de la piste empierrée faisant office de route, provoque de tels dégâts sur les Crusader que personne ne songe à fêter l'événement. Il faudra trois jours aux gars de l'atelier de Berroche pour remettre les chars en état ! À l'Ouest, les troupes de Rommel qui ont fait leur jonction avec celles envoyées par Hitler et Mussolini en Tunisie en novembre 1942, sont installées derrière la ligne fortifiée de Mareth. Cette position, longue de trente kilomètres, construite par les Français entre la mer et le massif des Matmatas, barre l'accès à la Tunisie depuis la Libye. Montgomery envisage de culbuter ces fortifications afin de foncer vers le cœur de la Tunisie. Néanmoins, fidèle à ses habitudes, il accumule troupes et ravitaillement avant de déclencher son offensive. Le 2 mars, en prévision des futurs combats, la compagnie de chars, toujours regroupée avec les spahis qui l'éclairent, est mise à la disposition de la division néo-zélandaise commandée par le général Freyberg. Le 4, les Crusader sont embusqués à proximité de Médenine, sur les axes de pénétration que pourraient être amenés à emprunter les *Panzer* de Rommel en cas d'attaque. Car, le général allemand sait, en soldat expérimenté qu'il est, que la meilleure défense reste l'attaque et qu'il pourrait tout avoir à gagner en prenant « Monty » de vitesse. Dans la soirée du 5 mars, les Crusader se redéploient dans les collines rocailleuses des monts Matmatas. La section de commandement est camouflée dans l'oliveraie de Bir el Amar, près d'une grande éolienne. La 1e section Beaugrand est au nord, en défilement de tourelle, dans la vallée de l'oued El-Kheil. Les 2e et 3e sections, respectivement commandées par les aspirants Galley et Touny sont un peu en retrait, tenues en réserve ; quant aux blindés de la 4e section de l'adjudant Malin, ils sont camouflés dans la vallée de l'oued Gragour. Si les distances entre ces unités ne sont guère importantes, environ quatre kilomètres, elles nécessitent un temps non négligeable pour être parcourues car le terrain est très difficile pour des engins chenillés.

Dans la nuit du 5 au 6 mars, les troupes allemandes devant être engagées dans l'opération « Capri » – le coup de poker que Rommel a finalement décidé de jouer – font mouvement sur leurs positions de départ. Malgré les précautions prises par les *Panzergrenadiere*, quelques bruits de moteurs et de chenilles parviennent jusqu'aux positions avancées de la compagnie de chars. « *On dirait des engins lourds chenillés roulant au ralenti, en première, dans les montagnes* » suggère le chasseur Gohlen à qui son chef de char répond : « *tu te laisses aller à ton imagination ; on pourrait aussi bien dire que ce sont des moteurs d'avions volant plus à l'ouest* » ; bref pas de quoi donner l'alerte !

Le 6 mars, à 6h30, les Allemands passent à l'attaque. Gohlen avait vu juste ! La section Beaugrand est la première à être engagée par l'ennemi. Les trois chars, bap-

tisés « Lunéville », « Thionville » et « Abbeville », sont pris à partie par plusieurs blindés ennemis ainsi que des pièces antichars amenées dans la nuit par les Allemands au sommet des crêtes. Comble de malchance, le char du lieutenant Beaugrand n'est pas au mieux de sa forme. Sa dynamo ne donne pas. Autrement dit, le Crusader est immobilisé. La rotation de sa tourelle est très lente et la radio HS. Les Français libres répliquent du mieux possible mais que peuvent faire les canons de *2-pounder* face aux 75 et 88 allemands. Le « Lunéville » est mortellement touché, percé de part en part par un perforant ; l'équipage gicle mais il y a des blessés et un mort. L'attaque ennemie redouble d'intensité, les « Boches » s'infiltrant de tous les côtés. Les deux autres chars de la 1e section se sont mis en route. Ils s'engagent dans le lit d'un oued asséché à pleine vitesse ; face aux *Panzer*, la vitesse est leur seul avantage. Les blindés remontent la tranchée naturelle qui subitement devient trop étroite pour leur permettre de passer. Le « Thionville » manœuvre, sort de son abri de fortune, puis s'élance à nouveau, à découvert, afin d'essayer de retrouver un repli de terrain lui permettant de se mettre en défilement de tourelle. Un premier obus allemand passe à quelques centimètres de la tourelle du Crusader. Un second projectile arrache le périscope du chef de char. Le troisième frappe le blindé de plein fouet au niveau de son glacis avant. Tout est fini ! Dans la fumée et les flammes, les tankistes évacuent, abandonnant l'un d'entre eux, mort, dans la carcasse du char en flammes et qui, à tout moment, menace d'exploser. Un char de la 3e section, celle de Touny, approche de la zone des combats afin de venir chercher les équipages désemparés. L'engin est commandé par Marin. Les Allemands lui souhaitent la bienvenue, à leur manière, par le biais d'un explosif qui le blesse très sérieusement au poignet. Le souffle de l'explosion endommage l'un des filtres à air du Crusader. La machine « s'étouffe » et se traîne. Reste le char « Abbeville » qui comme le « Thionville » avant lui, il doit sortir de l'oued pour se replier. Le blindé s'élance, en grimpant par la rive nord du cours d'eau asséché. La pente est très abrupte. Le char est obligé de ralentir. La manœuvre est non seulement compliquée mais très risquée car les Allemands qui sont à l'affût ne le rateront pas à la moindre erreur ! Ca y est ! la machine atteint un terrain plus favorable et peut rependre de la vitesse. Ca semble gagné… jusqu'au moment où un 88 touche le blindé juste à l'arrière de la tourelle. Le choc est terrifiant ! Un seul homme parvient à évacuer le blindé, les trois autres membres d'équipage sont morts sur le coup. Ca va mal, très mal, d'autant que de leur côté, les spahis du 1e RMSM « dégustent » aussi !

Dans toute la zone de la compagnie de chars, les rapports transmis par radio signalent des mouvements ennemis. Des *Panzer III* et *IV* appuyés par des *Panzergrenadiere* ont été repérés en train de converger vers l'oliveraie dans laquelle est camouflé le PC du capitaine Divry. Pour museler, les chars alliés, Rommel a aussi engagé des chasseurs de chars Marder. Ces derniers progressent droit sur la vallée de l'oued Gragour où l'adjudant Malin et ses trois chars sont stationnés. Repérant l'ennemi, les Crusader démarrent dans l'urgence et se mettent en position de tir. Un Marder évoluant à environ huit cents mètres en direction du sud-est est engagé. Le chasseur de chars allemand n'étant que faiblement blindé, il semble plus opportun de lui expédier un explosif plutôt qu'un perforant. Brédiger, le canonnier de l'adjudant, ouvre le feu avec sa pièce de *6-pounder*. L'équipage allemand semble être atteint mais l'engin poursuit sa route, imperturbablement. C'est au tour de Meyrieux de tenter sa chance. Son obus fait mouche sur le masque du canon, mais à la surprise générale, le Marder continue toujours à avancer, tandis que derrière lui un semi-chenillé transportant des *Panzergrenadiere* est détruit par le troisième Crusader de la 4e section. Meyrieux qui a décidé d'en finir avec le chasseur de chars adverse recharge sa pièce, ajuste sa visée puis appuie sur la détente du canon… dans un silence de plomb car, le coup ne part pas ! Et pour cause, le relais de détente vient de se briser net. Agacé, Meyrieux s'acharne sur sa pièce finissant par cogner de désespoir sur la culasse. Incroyable ! L'obus part et va s'écraser sur le Marder qui entre-temps s'était dangereusement rapproché. Reste maintenant à briser l'assaut des fantassins allemands. De rocher en rocher, de petits groupes de soldats portant la tenue « sable » de l'*Afrikakorps* progressent en tiroirs, c'est-à-dire en se couvrant mutuellement. A bord des trois Crusader, les mitrailleuses coaxiales avalent les bandes à une vitesse folle. Guidés par les traceuses, les Français libres font un carnage parmi les troupes ennemies qui finissent par se replier. Par radio, l'adjudant reçoit l'ordre du capitaine Divry de décrocher afin de participer à une contre-attaque. Les engins s'ébrouent dans la poussière au moment même ou un nouveau Marder apparaît dans le secteur, juste sur l'arrière des trois Crusader ! Malin n'a pas le temps de s'occuper de ce nouveau venu. Mais, d'un autre côté, il ne peut pas non plus se replier en ligne droite car il prendrait le risque de se faire allumer par le « Boche ». Dans le jargon des tankistes, ce genre de situation répond à l'élégante expression de « corne cul ». C'est décidé, les Crusader vont zigzaguer afin de soulever un maximum de poussière, ce qui devrait gêner la visée du Marder. À la première occasion, ils fileront derrière une colline, à l'abri, pour rejoindre le reste de l'unité. Le « plan » est osé mais efficace, les blindés des Français libres parvenant à décrocher sans dégâts.

Pour stopper les Allemands, les officiers de la « *Free French Flying Column* » ont prévu de lancer une contre-attaque dans la vallée de l'oued Gragour sur les coups des huit heures. Le « Royal Cambouis » est engagé dans cette affaire qui commence bien mal puisqu'au moment du départ deux Crusader trouvent le moyen de s'éperonner ! Barbotins endommagés, chenilles brisées, ces deux-là ne participeront pas à la bagarre. Dans la vallée, la situation est critique. Les autocanons du lieutenant Ballarin du 1e RMSM sont pris pour cibles par les artilleurs ennemis. Pour tenter de contenir la poussée allemande, les Crusader sont engagés sur les lignes de

Henri Malin, chef de char puis chef de section, est passé en revue par le général Charles de Gaulle. De 1940 à 1943, la 1e Compagnie de Chars aura servi la France libre en Afrique, au Levant puis en Afrique du Nord. (Coll. Alain Le Floch)

crêtes qui dominent la zone. Les chars « marchent au bruit du canon » avec ordre de faire feu sur tout ce qui bouge. Ils ne sont pas les seuls, puisque quelques *Panzer* font de même. Un Crusader redescend du front au ralenti, désemparé, sa tourelle percée par un 75. Le capitaine Divry est informé par les Britanniques que ses positions sont en train d'être tournées. Des fantassins allemands appuyés par un *Panzer IV* à canon long, autant dire une « grosse bête », seraient en position dans l'oliveraie de Bir el Amar. Le Crusader de Morere est envoyé sur place pour trouver et détruire le char ennemi. L'engin avance, en première, tout doucement, pour s'engager sous les oliviers en direction d'une butte qui pourrait bien servir de tanière à la « grosse bête ». Au moment où le blindé s'apprête à déboucher Divry, qui observe la scène à la jumelle, hurle par radio à l'équipage de se replier au plus vite. Non, le *Panzer IV* n'était pas embossé à l'endroit imaginé, oui, il s'apprêtait à faire un carton sur le char français. Morere fait reculer son engin dans ses traces. Le Crusader traverse une piste en marche arrière et va se camoufler à son tour afin d'observer l'oliveraie. A bord, l'équipage l'a échappé belle.

Vers 15 heures, la situation tend à se calmer. Certes, l'ennemi s'est emparé de plusieurs positions clefs mais il ne semble plus avoir suffisamment de réserves pour poursuivre sont offensive. Les Allemands s'installent à quelques kilomètres de Médénine, faisant de l'oliveraie de Bir el Amar le point central de leur dispositif. Celle-ci grouille de fantassins ennemis, tandis que des pièces de 88 commencent à être mises en batterie. En fin d'après-midi, quelques Spitfire de passage mitraillent les lieux. La compagnie de chars, ou plutôt ce qu'il en reste, se replie pour passer la nuit. La contre-attaque est prévue pour le lendemain.

Hormis quelques accrochages, la matinée du 7 mars est calme, surtout en comparaison avec celle de la veille… En début d'après-midi, les ordres suivants arrivent au PC du capitaine Divry : « *Mission : on va essayer de reprendre Bir el Amar. On verra bien comment ça se passera ! L'ennemi : le même qu'hier. Le terrain : Vous l'avez devant vous. Les moyens : C'est nous et personne d'autre. Le départ : dans un quart d'heure !* » Les chars se mettent en route, précédés par les automitrailleuses des spahis. A la surprise générale, la manœuvre se déroule comme à la parade ; et pour cause, puisque dans la nuit les troupes de Rommel ont évacué l'oliveraie de Bir el Amar ! Elles y ont tout de même laissé quelques surprises, dont un champ de mines. A 16h30, les Français libres font leur jonction avec les éléments avancés d'une brigade anglaise. La bataille de Médenine vient de s'achever. Dans ces affrontements, l'unité du capitaine Divry aura perdu six de ses blindés, soit quasiment 50% de son potentiel de combat. Dans la soirée, un télégramme adressé aux soldats de la « *Free French Flying Column* » par le général Freyberg arrive : « *Je viens d'apprendre la bonne nouvelle que la colonne de la 4th Brigade a pris liaison avec vous. En repoussant, hier, l'attaque du Kampfgruppe " Kiel ", vous avez supprimé la menace sur notre flanc sud. Veuillez accepter pour vous-même et transmettre aux officiers, sous-*

officiers et soldats mes félicitations personnelles ». Ainsi donc les assaillants étaient de vieilles connaissances, le « Royal Cambouis » s'étant déjà frotté au *Kampfgruppe* « Kiel » lors de la bataille d'El Alamein.

AVEC LECLERC

Le 12 mars 1943, la « Free French Flying Column » est placée sous les ordres de Leclerc, commandant la Force L avec laquelle il est venu du Tchad en passant par le grand Sud libyen. La jonction entre les deux unités gaullistes n'est effective que deux jours plus tard à proximité de la vallée de l'oued Gragour. Comme à l'accoutumée, Leclerc impressionne – « *on sent que le type en veut* », dira de lui un lieutenant des spahis – bien que les tankistes du « Royal Cambouis » le connaissent bien puisqu'ils furent placés sous ses ordres en 1940 au Gabon. En avril puis en mai, la 1e compagnie de chars de la France Libre participe à la libération de la Tunisie. Le 11 mai 1943, le cessez-le-feu est décrété. Le lendemain le général allemand von Arnim capitule avec ses troupes, imité le 13 par le général italien Messe. La campagne d'Afrique du Nord s'achève par une victoire alliée à laquelle le « Royal Cambouis » a largement contribué à la hauteur de ses moyens.

Reste la rivalité politique entre les généraux de Gaulle et Giraud, qui valent aux unités de la France Libre d'être éloignées de Tunisie jusqu'en Tripolitaine, à Sabratha. C'est de ce camp de tentes administré par les Britanniques que, le 21 août 1943, l'unité partira en camions pour rejoindre le Maroc où Leclerc est en train de constituer une division blindée équipée de matériels américains, la 2e DB. En quelques semaines, avec le renfort de nombreux évadés de France, la 1e Compagnie de Chars de la France Libre deviendra la 1e compagnie du 501e Régiment de Chars de Combat, unité qui se couvrira de gloire lors de la libération de la France en 1944 !

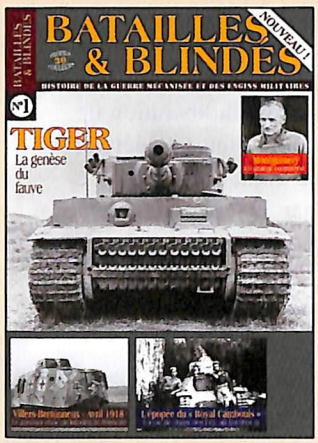
Malin, Bradiger, Barré, Lafontaine, ces hommes et leurs camarades formeront bientôt le noyau dur du 501e Régiment de Chars de Combat de la 2e DB avec laquelle ils combattront en 1944-45 en France et en Allemagne. (Coll. Alain Le Floch)

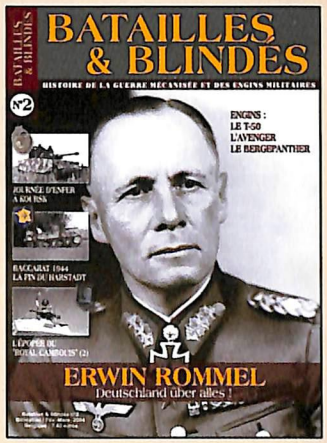
PROCHAIN NUMÉRO EN VENTE DÉBUT AVRIL

AU SOMMAIRE DU N°3
(sous réserves)

- Étude historique et technique du FCM 2C
- 1941, la *8. Panzerdivision* attaque à l'Est !
- Le char moyen soviétique T-34/85
- Biographie : Josef « Sepp » Dietrich
- *Keil*, *Bretkeil*, *Doppelreihe*, un point sur les formations de combat de la *Panzerwaffe*

Et de nombreux autres articles...





Batailles & Blindés est aussi disponible chez :

HISTOIRE ET FORTIFICATIONS

(Livres neufs et d'occasion, revues, magazines, cédéroms et maquettes)
8, rue de Crussol
75011 Paris
***(33)* 01 48 05 70 39**
http://www.histoire-fortifications.com

BON DE COMMANDE

☐ Oui, je m'abonne à Batailles & Blindés pour une année, soit 6 numéros, à partir du **n°3 inclus**.
France : 30.00 euros - UE, Suisse et DOM-TOM : 35.00 euros - Reste du monde : 40.00 euros

☐ Oui, je souhaite recevoir un exemplaire de Batailles & Blindés n°1 au prix de 7.50 euros
(frais de port inclus pour toutes les destinations)

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

Je souhaite règler par : ☐ Chèque (à l'ordre de Caraktère) - Nous n'acceptons pas les eurochèques
☐ Mandat
☐ Carte Bancaire : VISA - MASTERCARD (rayer la mention inutile)

Numéro ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

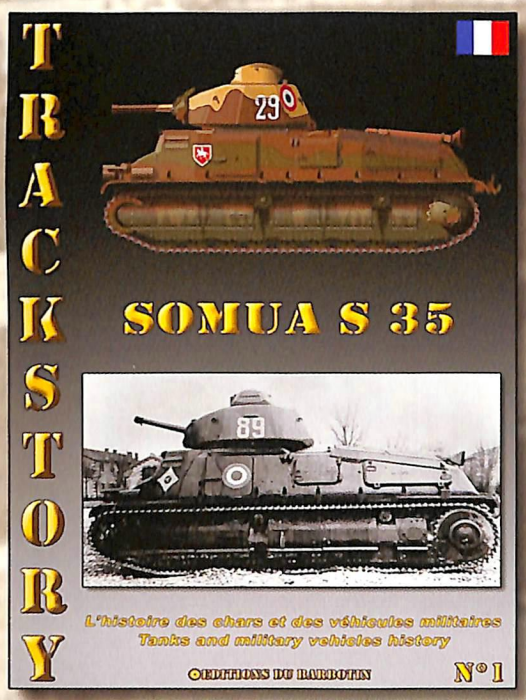
Date d'expiration : ..... / ..... Signature :

Caraktère
Service des abonnements
306, avenue du Prado
13008 Marseille - France

TRACKSTORY

UNE COLLECTION UNIQUE DE MONOGRAPHIES

Format 17,5 cm X 24,5 cm - Couverture pellicullée - Dos carré cousu collé
48 pages dont 8 en couleurs - Plus de soixante dix photos d'archives et de détails
Plans 5 vues au 1/35ème et au 1/72ème - 10 profils couleurs - Edition bilingue Français / Anglais

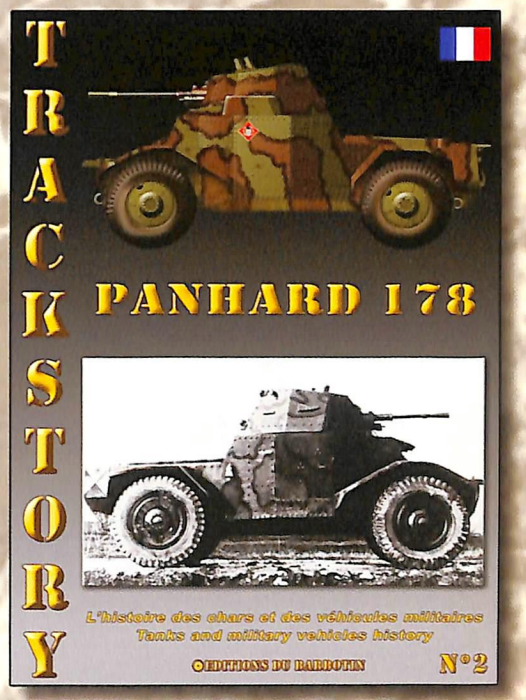


N° 1 : AMC SOMUA S35
Disponible / Available

Dans chaque numéro retrouvez l'histoire complète et détaillée d'un véhicule. De sa conception aux opérations en France et sous d'autres couleurs, les différentes versions, les marquages et camouflages, etc....

14,50 €

In each book find the complete and detailed history of a vehicle. Of its design to the operations in France and under other colors, the various versions, markings and camouflages, etc.....



N° 2 : AMD PANHARD 178
Juin 2004 / June 2004

AN UNRIVALLED COLLECTION OF TANK MONOGRAPHS

Size 17,5 cm X 24,5 cm - Full bilingual edition - hard back
48 pages including 8 in full colours - More than 70 archives and details photos
5-view plans both in 1/35th and 1/72nd - Colour profiles

Bon de commande/ Order form

Trackstory n° 1 - SOMUA S35 ☐ **exemplaires à 14,50 € + frais de port - Total** €

Trackstory n° 2 - PANHARD 178 ☐ **exemplaires à 14,50 € + frais de port - Total** €
(Panhard 178 : sortie en juin 2004)

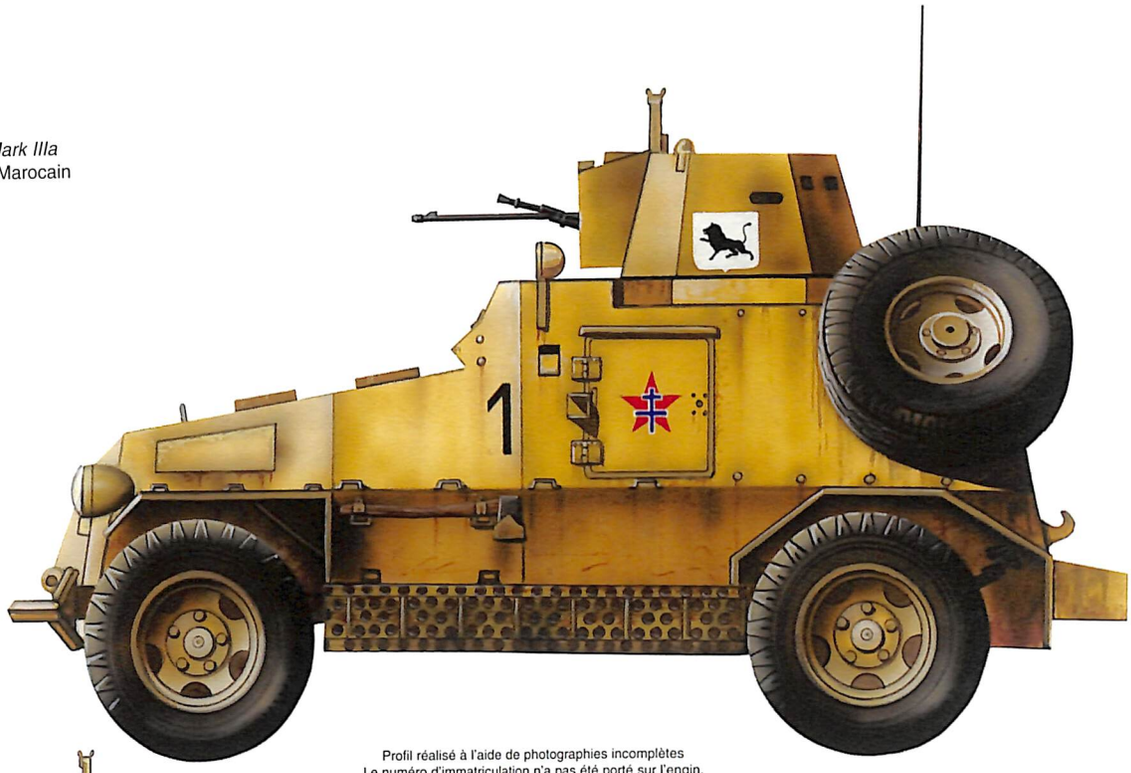
Total général (x exemplaires + port) €

Frais de port 3,00 € pour la France, CEE 4,00 € pour chaque numéro commandé (others countries, please contact us).

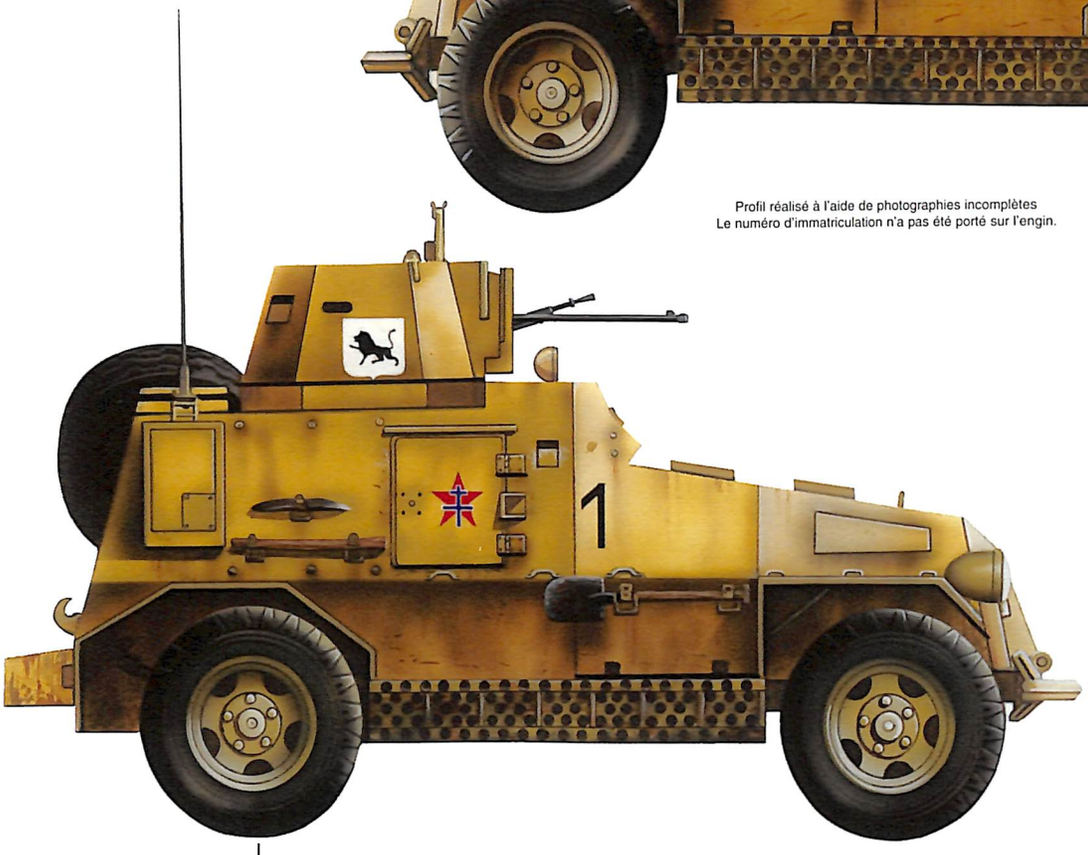
Nom / Name : Prénom / First name :
n°, rue / Street, number :
Code Postal : Ville/City : Pays / Country :
Email : Téléphone / Phone :
Je joins mon règlement / Payment by :
France uniquement : Chèque bancaire Chèque postal Mandat postal VISA Eurocard Mastercard
Autres pays /Others country : VISA Eurocard Mastercard uniquement / only
Numéro de carte/ credit card number :
Expire le /Expiry date : Nom du porteur /credit card holder's name :
Date et signature :

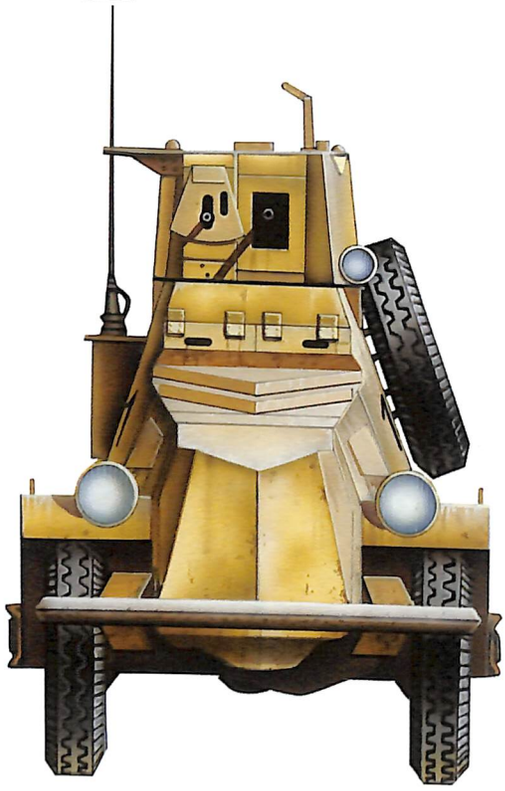
Editions du Barbotin - 1, rue Amiral COURBET - 33490 Saint Macaire - France
Email : ed-barbotin@wanadoo.fr - website : http://perso.wanadoo.fr/minitracks
Téléphone - Phone number : (33) 05-56-76-80-92

Automitrailleuse Marmon Herrington *Mark IIIa*
1e Régiment de Marche de Spahis de Marocain
Janvier 1943 – Libye



Profil réalisé à l'aide de photographies incomplètes
Le numéro d'immatriculation n'a pas été porté sur l'engin.





© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2004